SERIE EMERAUDE

E. MARSHALL

L'ILE PERDUE

ROMANS D'ACTION

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
(Série Émeraude)
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

L'ILE PERDUE

EDISON MARSHALL

L'ILE PERDUE

(Forlorn Island)

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

LOUIS POSTIF

PARIS

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

2 BIS, RUE DE MARIGNAN, 2 BIS

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1939.
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

L'ILE PERDUE

I

Le jeune homme au teint hâlé qui, ce jour-là, se trouvait assis sur le quai, devant la maison Bradford (importante fabrique de conserves de poisson) était un des représentants de cette race athlétique qui commence d'apparaître sur la longue côte de l'Alaska, un de ces Vikings dont les sagas restent encore à écrire sur la page blanche de leur histoire mais qui, demain, tiendront peut-être le monde entier dans leur poigne de fer.

Il s'appelait Eric Ericssen. Ses ascendants étaient venus de la côte tempétueuse de Norvège, d'abord pour chercher de l'or dans les graviers de l'Alaska, ensuite — ce qui s'accordait mieux avec leurs goûts — pour pêcher le flétan et le saumon dans les fiords du Nord-Ouest de l'Amérique. Mais ni Eric ni les autres n'étaient des Norvégiens : nés sur la terre du Grand Nord, ils étaient les produits d'un milieu neuf et de mentalités nouvelles. Eric parlait l'anglais mieux que la plupart des Américains de vieille souche, sans aucune trace de l'idiome paternel qu'un curieux *tempo* lent et une gutturale prononciation des voyelles.

En tant que fils de capitaine de la marine marchande, il avait fait de bonnes études ; et, à la fin de la seconde année à l'Université de l'Alaska, à Fairbanks, il avait commencé ses voyages comme matelot, au poste d'équipage

d'un caboteur. A présent, ayant à peine dépassé la trentaine, il était muni de tous les diplômes lui donnant droit de naviguer comme capitaine de navire de tout tonnage sur l'une quelconque des sept mers.

A le voir assis sur le quai de Squaw Harbour, d'où part cette interminable chaîne d'îles qui s'étend presque jusqu'au Kamtchatka, tout vieil habitant de l'Alaska aurait deviné son origine ; ses yeux avaient un reflet bleu profond par beau temps et gris métallique par tempête ; ses cheveux châtains, relevés sur le front, évoquaient Stavanger et Bergen. Ses traits, fortement accusés, étaient empreints de calme et d'énergie. Il était grand, svelte, athlétique et sa démarche élastique, légère, rapide, infatigable, appartenait plutôt au robuste terrien qu'à l'homme de mer.

Il était assis à l'écart, indifférent à la foule bigarrée du quai. Il n'avait rien de commun avec les écumeurs de grève, les Siwash, ou les garçons de mess philippins, et encore moins avec la bande de Sandomar, qui comptait une dizaine d'hommes, tous expulsés récemment du personnel de l'exploitation. Comme Eric, ces hommes observaient un yacht aux formes gracieuses qui entrait en glissant dans le port.

Eric eut un demi-sourire d'amusement à la vue de ce visiteur de haut style. Certes, on n'avait regardé à aucune dépense pour son gréement : ses cuivres et ses peintures reluisaient comme un sou neuf, et Eric devina qu'il était pourvu de puissants moteurs Diesel. De toute évidence il était construit pour des croisières de luxe, non pour le dur service de ces eaux nordiques à peine

indiquées sur la carte; sa superstructure était beaucoup trop lourde : il eût suffi d'une mer démontée dans la Passe Unimak pour le faire chavirer. En s'aventurant en ces parages, il justifiait certainement son nom : l'*Intrépide.*

Son capitaine, un homme d'âge mûr, l'amena habilement à l'accostage et on lança la passerelle. A la stupéfaction d'Eric, la plus grande partie de l'équipage quitta immédiatement le bord. Non seulement les paquetages que les hommes tenaient en mains, mais aussi l'expression sombre de leurs visages, indiquaient qu'ils disaient adieu pour toujours à l'*Intrépide.*

Eric adressa la parole au premier officier, un énorme gaillard d'Américain qu'il connaissait et estimait :

— On dirait que vous allez être à court de bras pour le reliquat de votre croisière, hein ?

— Il nous reste six hommes sur dix-huit, répondit l'autre d'un ton irrité : le patron, le chef, le commis aux vivres et trois manants de Philippins... et encore certains d'entre eux ne demanderaient qu'à s'esquiver s'ils osaient.

Eric ne voyait pas d'un bon œil les grèves de matelots dans les ports lointains :

— Je suppose que vous êtes tous dans votre droit ?

— Pour qui nous prenez-vous ? Notre engagement touche à sa fin, mais il refuse de nous ramener. Eh bien ! qu'il se charge du bateau à lui tout seul ! Quant à nous, nous retournons sur le *Catherine.*

— Qui entendez-vous par « il » ? Le capitaine ?

— Nous n'avons rien à reprocher au vieux. Je parle d'Horton, le millionnaire, le propriétaire du navire... Ah ! de tous ces nababs arrogants et tyranniques qui jettent par la fenêtre l'argent gagné par leur papa, c'est bien le pire !

— Ça doit être en effet un mauvais coucheur, pour provoquer un lâchage de cette envergure ?

— Naviguez un peu avec lui, et vous verrez ! Il n'a pas le moindre respect pour un officier, encore moins pour un matelot... il exige l'impossible ; toute sa vie il a satisfait ses caprices, grâce à son carnet de chèques, et il n'admet pas que nous ne puissions pas lui servir tout cuits le temps et les marées qu'il demande ! Dites-lui qu'il ne peut aller à un endroit quelconque, c'est juste là qu'il se dirige ! Il veut cingler à toute vitesse autour de ces rocs aléoutiens... c'est merveille que nous n'ayons pas perdu dix fois le navire ; nos canots de sauvetage et la yole à moteur y sont restés. Vous voyez que nous n'avons que trois embarcations de fortune, ramassées à Unalaska.

L'officier s'éloigna, jurant entre ses dents. A ce moment débarqua un homme corpulent, d'âge moyen, coiffé d'une élégante casquette de yachting : Horton en personne, sans doute. Un individu d'une trentaine d'années, de haute taille, au maigre visage d'intellectuel, l'accompagnait.

Apercevant Eric, Horton lui fit un signe impérieux :

— A qui appartient cette fabrique de conserves ?

— A M. Bradford.

— Et vous, quel est votre nom ?

L'éclat bleu des yeux d'Eric se mua en gris.

— Je suis M. Ericssen.

— Cherchez-vous un emploi ? J'ai besoin de quelques hommes pour remplacer ces maudits lascars qui viennent de me quitter. Que savez-vous faire à bord d'un navire ?

Eric contint sa colère.

— Laissez-moi répondre à vos questions l'une après l'autre, s'il vous plaît. A la rigueur, je prendrai un emploi, s'il est bon. J'attends le *Catherine* pour me rendre à Ketchikan, où j'ai un poste en perspective. Je suis venu ici comme premier officier du *Redmond*, qui reste au port pour la saison. Je possède mes papiers de capitaine. Et j'ajouterai, entre parenthèses, que moi aussi je suis un fier lascar.

— Je m'en suis déjà aperçu.

Horton se tourna vers son jeune compagnon :

— Roy, je crois que ce gaillard-là fera très bien l'affaire comme second.

Puis à Eric :

— Ces types me paraissent tout indiqués comme matelots d'équipage.

Eric suivit la direction de son regard et aperçut la bande de Sandomar qui les épiait. Mais ces hommes-là ne lui disaient rien de bon. Ils ne se trouvaient là que par suite d'une erreur de l'associé de Bradford, absent pour le moment : il avait en effet engagé comme chef d'équipe un certain Swede, bandit aux apparences d'honnête chalutier ; ce coquin à l'œil pâle et aux cheveux filasse avait profité d'une pénurie de main-d'œuvre pour ramasser tout le long des côtes des vautours de son espèce, en leur promettant non seulement un emploi lucratif, mais une

occasion de pillage en règle de caisses de saumon. La piraterie avait échoué, il est vrai, mais tant que le *Catherine* ne les aurait pas emmenés au large, Bradford ne dormirait que d'un œil.

Etrange ramassis que cette bande, échouée dans Squaw Harbour ! Swede figurait en nom comme chef, mais le véritable maître était un ancien braconnier de la pêche à la loutre, connu sous le sobriquet de Sandomar, énorme Polonais à peau noire qui tenait plus du gorille que de l'homme ; il marchait d'un pas traînant et lourd, en balançant de longs bras d'une grosseur uniforme des poignets aux coudes; ses yeux étaient perçants et enfoncés, sa mâchoire énorme et une touffe de cheveux raides et noirs ornait son crâne en pain de sucre. Il avait conquis, par sa force prodigieuse, son ascendant sur ses autres acolytes en dépit d'un désavantage marqué : une surdité complète. Mais à ses côtés marchait toujours, tel un chacal suivant un tigre, un type maigre à profil de rat ; ce voyou, répondant au nom de Garge, interprétait pour Sandomar tout ce qu'il entendait en une sorte de langage visuel : un rapide trémoussement des doigts qui passait la plupart du temps inaperçu de ses camarades. Sandomar n'était pas muet, il parlait d'une voix sourde et monotone.

Outre ces deux individus et Swede, il y avait encore un petit courtaud à peau huileuse et au teint pâle, surnommé Cooky, deux chasseurs de phoques de haute mer répondant respectivement aux surnoms de « grand Smith et petit Smith », un certain Valera, un Irlandais très brun; puis, un renégat d'Australien appelé Sydney Bill, et

deux vagues révolutionnaires russes, qui ne portaient jamais deux fois de suite le même patronyme.

— Vous n'avez que faire de ces loustics-là, dit Eric à Horton : ils vous couleraient votre navire et vous couperaient la gorge au cours du voyage.

— Et pourquoi ne pas embaucher quelques-uns des gens de Bradford?

Avant qu'Eric pût répondre, deux autres des passagers du yacht, deux femmes, descendirent la passerelle et vinrent se joindre à leur groupe. L'une était une petite personne sèche, vêtue de noir et vive d'allure en dépit de ses soixante-dix ans bien accusés. Eric supposa qu'elle était la mère d'Horton, la veuve du fondateur de la fortune.

Quant à l'autre, Eric jugea qu'elle était indubitablement la plus belle créature qu'il eût jamais vue. Sur cette côte aussi sauvage que la mer qui la bordait, Nan Horton n'avait nul besoin, pour attirer les regards, du contraste qu'elle formait avec les squaws à la peau noire et à l'œil mort qui rôdaient sur les quais.

Nan Horton était une jeune fille d'une vingtaine d'années, à la silhouette élégante, aux bras gracieux, nus jusqu'aux épaules et dorés par le hâle. Sur son petit visage se lisait un peu d'arrogance, et elle était sans doute aussi volontaire et indisciplinée qu'Horton même, mais ses yeux noirs brillaient d'un vif éclat sous les cils épais, et son regard franc était empreint de bonté et de résolution.

Eric revint sur terre en entendant Horton répéter sa question d'un ton d'impatience :

— Pourquoi ne prendrions-nous pas quelques-uns des gens de Bradford, dites ?

L'expression d'Eric changea incontinent :

— Bradford n'a pas un seul homme de trop.

— Et si j'offrais double paye ? Cela les déciderait, je pense ?

— Je ne crois pas : les gens de Bradford sont tous loyaux, à part cette bande de pirates qu'il vient de flanquer à la porte. D'ailleurs, il serait peu digne du propriétaire d'un yacht comme le vôtre de faire une telle proposition.

Eric parlait lentement et avec calme, et Nan Horton le regardait de ses yeux grands ouverts. Un pli dur se dessina sur l'espèce de piège à rats qu'était la bouche d'Horton :

— Je ne vous demande pas votre avis !

— Pardon, vous me l'avez demandé, et je vais vous le donner entièrement : Bradford s'est constitué un personnel avec beaucoup de mal et à grands frais ; il est à court de bras ; s'il perd encore des hommes en pleine saison, il ne pourra venir à bout de tout son poisson. Vous êtes, vous, en simple voyage d'agrément, et vous utilisez les quais de Bradford. Si vous tentez de recourir à de tels procédés, attendez-vous à des ennuis.

— Et vous les mériteriez, Félix ! s'écria la vieille dame, d'une voix claire. Votre sport n'est pas aussi important que les affaires de M. Bradford ! Il va de soi que vous ne devez pas lui enlever ses hommes !

— Cet argument peut être poussé jusqu'à l'absurde, intervint le jeune homme nommé Roy. Si l'on s'embarque dans des préoccupations à

propos des intérêts d'autrui, on patauge bien vite dans la sentimentalité. Vous ne voyez donc pas que si nous ne parvenons point à recruter ici un équipage, nous allons y traîner deux semaines durant à attendre qu'on nous en envoie un nouveau de Ketchikan ?

— Je ne partage pas votre avis, Roy !...

C'était Nan qui prononçait ces paroles, d'une voix harmonieuse et nette. J'estime que ce n'est pas jouer franc jeu.

— Nan, repartit Roy d'un ton badin, mais avec un éclair de ses yeux froids, vous parlez comme si la vie était une partie de cricket ou un roman. Allez de l'avant, Félix, et prenez les hommes qu'il vous faut !

— C'est bien ce que je compte faire.

Horton se tourna vers Eric :

— Quel est cet individu en imperméable ?

— C'est Johanessen, le chef d'équipe des docks, l'employé de Bradford.

— Commençons par lui.

Il appela Johanessen et le questionna : voudrait-il s'embarquer à bord de l'*Intrépide* avec une paye double de la sienne ?

L'interpellé hocha sa tête blonde :

— Je vous remercie bien de votre proposition, fit-il d'un ton traînard, mais voyez-vous, je travaille pour le compte de M. Bradford.

— Mais moi je vous offre une bonne place sûre, avec des chances d'avancement.

— Excusez-moi, mais je ne suis pas libre. Le poisson abonde. Je n'ai pas le temps de faire du yachting.

Et il s'éloigna d'un pas lourd. Un léger

ricanement juvénile échappa des lèvres pâlies de Mme Horton. L'œil gris de Nan s'égaya.

— Il fallait s'attendre à cela de la part de ces simples Nordiques, dit Roy.

Mais les grosses joues d'Horton s'empourprèrent :

— Le diable m'emporte si je moisis ici pendant deux semaines ! Nous prendrons ces types-là ! (Il désignait la bande de Sandomar.) Ericssen ici présent nous tiendra lieu de premier officier...

— Je refuse cet honneur, interrompit la voix d'Eric.

— Pourquoi ? Craignez-vous que ces gars-là fassent du vilain ?

— Il est fort possible qu'ils en fassent, s'ils en voient l'occasion, mais j'ai d'autres raisons.

— Et quelles sont-elles ? Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez libre ?

— Je ne tiens pas à travailler pour vous. Vous m'avez posé la question ; voilà la réponse : votre façon d'essayer de débaucher les hommes de Bradford à coups de chèques ne me plaît pas. Je souhaite que vous ne trouviez personne et que vous retourniez vivement d'où vous venez.

Il regardait Horton dans les yeux et ne vit pas l'éclair indéfinissable qui passait dans le regard de Nan.

Eric retourna s'asseoir sur sa pile de bois, mais l'incident, loin d'être clos, se révéla sous un nouveau jour quand le vieux capitaine s'en vint le trouver et lui rappela qu'ils s'étaient déjà rencontrés.

— Ah ! dit le capitaine Waymire, je valais mieux alors que maintenant ; cinq ans font une

sacrée différence. Voilà sans doute pourquoi je redoute d'affronter seul cette croisière.

— Cependant vous gardez votre mécanicien-chef ?

— Oui, mais il ne peut pas m'aider à tenir en respect cette bande de loups que je viens d'engager... Ericssen, ne pouvez-vous pas revenir sur votre décision ? Oubliez les procédés hautains du patron, et rendez-moi ce service ! Et je ne parle pas pour moi seul...

— Pour le compte de qui, alors ?

— De la fille d'Horton. Elle m'a prié de vous parler. Comme moi, ces bandits l'inquiètent.

— Elle ne me paraît pas être d'un caractère timide.

— Elle ne me l'a pas avoué, mais je sens qu'elle n'est pas tranquille. En tout cas, elle voudrait vous avoir à bord. Et moi aussi, Ericssen. Parlant en tant que maître marinier à un autre maître marinier, je vous demande de me tirer d'embarras !

Le regard d'Eric alla vers le pont du yacht, où se détachait une fine silhouette dominée par une noire chevelure bouclée agitée par la brise ; des yeux bleus rencontrèrent les siens... Il ne comptait même pas trente ans. Il avait deux mains solides et un cœur neuf d'adolescent prompt à s'enflammer !

— Je serai sous vos ordres et non sous ceux d'Horton ?

— Oui. Je l'empêcherai d'ailleurs de se mêler du commandement.

— Quand comptez-vous partir ?

— Immédiatement. Sandomar et sa bande sont déjà à bord.

— Bon ! Attendez que j'emballe mes frusques. Je vous accompagne !

II

Eric avait craint que ses rapports avec le propriétaire du yacht ne fussent tendus, mais il se trompait. Horton avait eu gain de cause. Sa foi en sa toute-puissance était restée intacte. Il avait oublié le reste.

Par convenance, il présenta aux passagers du yacht son nouveau second. Le jeune homme, Roy Stuart, fils de riche famille, travaillait en amateur la biologie et l'ethnographie : Horton le destinait à devenir le mari de sa fille, et, selon toute apparence, Nan l'agréait. Accompagnant le groupe familial, il y avait aussi la femme de chambre de Nan, Marie Chambon, une Française ; un petit homme à lunettes et à l'air grave, de l'âge d'Eric, qui paraissait être le secrétaire d'Horton.

— Et voici Mme Horton, ajouta le millionnaire en désignant sa mère.

— Mme Horton, des bêtises ! gronda la vieille dame. Jeune homme, pour mes amis (et j'espère vous compter bientôt parmi eux) je suis « la maman Horton ».

Pour effectuer sa croisière, Horton avait jeté son dévolu sur un des endroits les plus solitaires et les moins connus des sept mers : le côté-nord de la chaîne des îles Aléoutiennes. Au sud, passaient les énormes paquebots qui décrivent le grand cercle vers l'Orient, mais en ces parages le trafic maritime se limite au passage occasion-

nel d'un petit bâtiment faisant le négoce de la fourrure.

— Au nord de l'île Ignak, tout à fait à l'Ouest, déclara Horton à Eric, il y a un grand banc d'une soixantaine de milles de diamètre ; c'est, croit-on, un haut plateau atteignant presque le niveau de la mer, avec de nombreux cratères et des pics montagneux qui émergent et forment des récifs. C'est là que j'ai l'intention de pénétrer pour y découvrir quelques îles qui ne figurent pas encore sur la carte.

— Mais c'est absolument impossible ! dit Eric.

— Nous verrons ! Jusqu'ici, je n'ai jamais échoué dans mes entreprises. Connaissez-vous ces îles ?

— Je les ai longées, et je vous certifie que j'ai pris bien soin de me tenir au large.

— Eh bien, l'*Intrépide* ne se tiendra pas au large. C'est décidé. Il n'y a pas à y revenir ! Où un bateau a passé, le mien passera.

— Qui vous fait dire qu'un bateau ait pu aller là-bas ? demanda Eric.

— Roy Stuart a lu cela dans un vieux journal russe. Un ancien explorateur du nom de Kirilof a découvert un chenal qui mène en eau profonde, et il a abordé à quelques îles habitées.

— Tiens ! Première nouvelle !

L'*Intrépide* s'aventura dans la passe Unimak et mit le cap vers l'Ouest. Il était déjà bien loin des routes maritimes et l'unique bâtiment qu'il entrevit à l'horizon fut l'un des garde-côtes de l'Amérique. Impossible d'échanger avec lui aucun signal : le nouvel équipage de l'*Intrépide* n'avait pas d'opérateur de T. S. F.

De toutes les grandes nappes d'eau du globe, la mer de Behring est la plus désolée ; sur ses flots d'un gris morne dérivent des immenses bancs de brouillard et quand les vents glacés les balayent un instant on ne distingue, çà et là, qu'une île déserte, d'ordinaire simple pic rocheux dominant la chaîne submergée, refuge pour les morses, les phoques, et d'innombrables colonies de macareux ou de pingouins qui noient sous leurs cris mélancoliques la clameur de la lame s'écrasant sur les brisants.

Les îles plus grandes elles-mêmes sont stériles. Aucun arbre n'y pousse ; sur une étendue de deux milliers de milles, de Kodiak au Kamchatka, pas le moindre bouleau-nain n'ose y montrer la tête pour défier l'ouragan.

A cette époque, au début de juin, les buissons d'aulne rabougris demeuraient encore dépouillés et les toundras marécageuses ainsi que les terres basses conservaient toujours leurs tons jaunes et desséchés. De gros nuages gris roulaient sans cesse à travers le ciel. Au coucher du soleil, le quatrième jour, ces nuées disparurent pour découvrir une route céleste semblable à une coupe fabuleuse de pur cristal de Venise.

La nuit suivante fut un vrai miracle de transparence bleutée. Une lune langoureuse, à son déclin, descendait vers l'horizon, une étoile brillait au bout de sa corne. La mer était une immense nappe pourpre et frissonnante. Un lourd silence étouffait le murmure rythmique de l'eau et les clapotements de l'hélice.

L'active imagination qu'Eric tenait d'une lignée de marins s'envolait vers de nouveaux cieux ; il

lui semblait avoir connu de telles nuits, voilà bien longtemps, dans une galère bariolée, partie de Stavanger avec son équipage de nordiques à barbes rouges, pour découvrir de nouveaux rivages aux confins des mers occidentales.

Tout à ses pensées, il demeurait immobile sur le pont du navire lorsqu'une brune apparition surgit dans le clair de lune : c'était Nan Horton, curieuse de voir se matérialiser les étranges rêves d'aventure que la nuit enchantée éveillait dans son jeune cœur.

Sous la clarté bleuâtre de l'astre, Eric ne distinguait pas sa robe de soirée rouge : seul le pâle reflet de ses épaules et de ses bras nus était visible. Son écharpe de fourrure sombre flottait autour d'elle.

Sans le moindre embarras, avec une assurance qui le mit sur ses gardes, elle vint se placer à côté de lui, son bras touchant presque le sien. Longtemps elle contempla en silence le ciel de féerie.

Un tressaillement soudain fit vibrer le cœur d'Eric. Il se rendit compte, obscurément, que Nan et lui cesseraient dorénavant d'être étrangers l'un à l'autre et que la jeune fille, autant que lui, l'éprouvait.

Mais ce sentiment réciproque ne ressemblait en rien à de l'amitié instinctive. Ce pouvait même être une sorte d'hostilité. Pour Nan, il représentait un type nouveau : les Vikings du Nord n'avaient pas encore évolué autour d'elle. Elle ne restait pas non plus insensible à l'attrait purement physique de l'homme : à sa taille souple, à ses traits énergiques admirablement ciselés, à la vigueur de sa musculature.

Cependant, elle était bien la fille de son père ; bien que fine alors qu'Horton était grossier, généreuse alors qu'il était mesquin, tendre alors qu'il était dur, elle tenait de lui une fière arrogance. N'obéissant à d'autres lois qu'à celles de ses volontés, tout en elle était impérieux, jusqu'au moindre frison de sa jolie tête.

Avec sa vive intuition mûrie par l'expérience acquise dans ses voyages, Eric vit à travers son jeu. Or, il était décidé à ne pas être le jouet de cette jeune fille. Il se savait son égal en culture, en intelligence, en éducation, et il savait qu'elle s'en rendait parfaitement compte. Elle n'était pas assez vaine pour s'imaginer que la fortune lui conférait une supériorité quelconque sur ce jeune officier de marine marchande qui descendait des rois de l'océan. Eric s'imposa donc une attitude dictée par le pur amour du sport, entendant bien ne pas céder plus qu'on ne lui abandonnait.

Nan attaqua la première :

— Vous êtes bien monsieur Ericssen, n'est-ce pas ? demanda-t-elle de sa voix profonde.

Il la regarda froidement :

— Vous savez qui je suis ?

— Oui, je le sais. Je n'ai pas oublié votre nom. Mais il est trop long à prononcer. Je ne vous appellerai pas ainsi.

Dans la demi-clarté, il vit qu'elle souriait.

— Autrement dit, vous voudriez m'appeler Eric ?

Un silence suivit.

— Comme propriétaire du navire, dit-elle enfin, je n'ai pas besoin, je pense, de procéder par

insinuation pour demander l'autorisation à un de mes officiers de l'appeler par son petit nom.

— Comme propriétaire du bateau, vous voudrez bien, s'il vous plaît, m'appeler M. Ericssen, répondit-il avec calme. En tant qu'officier, je ne puis répondre à aucune autre appellation. Mais ici, au clair de lune, vous me donnerez tous les noms qu'il vous plaira et moi je vous appellerai Nan.

Elle s'avoua en secret qu'il avait gagné la première manche, mais elle ne se laissa pas intimider pour si peu.

— Pourquoi nous octroyer mutuellement des noms quelconques ? demanda-t-elle d'un ton rêveur ; pourquoi même parler ? Je veux ignorer qui vous êtes, qui je suis, tout, sauf la magie de cette nuit inoubliable.

Il voyait son profil dans l'ombre nébuleuse. De toute évidence, elle était sincère, du moins en partie : elle jouait avec lui, il est vrai, mais sa tactique n'était ni froide, ni vulgaire. Elle essayait de se servir de lui pour goûter toutes les richesses de l'heure présente, pour aviver son sens de la vie, mais sa soif d'émotions était réelle. Elle voulait se mesurer avec lui.

D'un cœur léger, il releva le défi. Elle ne devinait pas encore qu'il pût être un adversaire digne d'elle. Quelque chose lui disait, à lui, que c'était le commencement d'un long duel.

Lorsque Nan se tourna vers Eric, la tête haute, il glissa son bras sous l'écharpe de fourrure et attira doucement la jeune fille contre lui. Loin d'éviter son baiser, elle le prévint de ses lèvres ardentes, mais, quand elle fit un effort pour se dégager, Eric resserra son étreinte.

Elle n'avait voulu que se laisser aller à la griserie d'un moment, simple caprice d'un soir de clair de lune ; cependant, les bras d'Eric la pressaient comme en un étau d'acier, et ses lèvres ne quittaient pas les siennes. Il la laissa enfin reprendre son souffle. Malgré tout son orgueil, la jeune fille ne put réprimer un profond soupir, trahissant l'émoi qu'elle eût voulu cacher. Ce baiser n'était pas le geste de coquetterie sans conséquence auquel elle s'était laissée aller. De cet homme émanait un dynamisme qui la bouleversait. Pour une des rares fois de sa vie, elle avait peur... peur de lui, peur d'elle-même, peur de la vie. Et cette crainte ne fit que s'accentuer lorsque, au lieu de la lâcher, de nouveau il l'attira doucement à lui. Elle se débattit, mais il la serra davantage et vola un autre baiser.

Elle luttait en vain. Ses petits bras ronds, encore que vigoureux, restaient sans effet sur les bras de l'homme, de vraies barres de fer.

— Si vous ne me lâchez pas, j'appelle ! souffla-t-elle.

— Personne ne vous entendrait ; et puis, ce ne serait pas de jeu : vous avez bien cherché ce qui vous arrive, avouez-le !

Un moment encore, elle se débattit, puis elle s'amollit dans ses bras :

— Je reconnais que vous êtes le plus fort, murmura-t-elle simplement. Maintenant, je vous en prie, laissez-moi.

Aussitôt, elle fut libre. Elle s'éloigna de quelques pas sur le pont, face à la brise marine. Elle semblait avoir repris tout son sang-froid ; il ne s'ima-

ginait pas que son cœur battait violemment. Enfin elle se retourna et revint.

— Vous étiez dans votre droit, pour sûr, prononça-t-elle avec calme.

— Excusez-moi, je regrette ma brutalité.

— Moi pas ! Peut-être cela m'a-t-il donné une leçon. Croyez-moi, je saurai désormais me garder moi-même !

Le cœur d'Eric eut un élan :

— Bravo ! Je ne regrette plus rien, vous êtes meilleure que je ne croyais !

Elle eut un petit sourire.

— Je n'aurai sans doute plus l'occasion de vous en fournir la preuve. Il est dommage que nos destinées soient si différentes : j'aimerais assez être votre adversaire. Et je tiens suffisamment à votre respect pour vous expliquer pourquoi j'ai fait... ce que j'ai fait... ce soir.

— Je le sais : vous mouriez d'ennui, la nuit était magique et votre existence vous semblait vide... j'ai éprouvé moi aussi cette sensation-là, parfois... et cela se terminait généralement par une rixe, dans un bouge de la côte !

— Oui, j'étais lasse de tout, même de Roy... fait anormal, car c'est un homme comme il y en a peu, vous savez ! Et je ne peux pas aller me battre dans des bouges, moi ! Ni même prendre part aux luttes de la vie ordinaire... Tous mes émois sont condamnés à être synthétiques !

Elle haussa les épaules.

— Je ne vois pas pourquoi. Une femme courageuse comme vous ne se laisse pas dominer par son père ! Si vous y teniez, vous pourriez vous libérer de tout cela !

— Ce n'est pas si facile que cela paraît. Si je voulais gagner mon pain, je ne ferais que voler l'emploi d'une autre qui en a besoin, et à quoi bon travailler quand on travaille sans but ? Je veux vivre la vie dans toute sa plénitude, mais le moindre de nos actes n'est qu'un prétexte ! Tenez : mon père s'imagine dominer le monde, en réalité, c'est son carnet de chèques qui le domine. Il s'est fourré dans la tête que cette croisière est quelque chose de sublime, digne de justifier tous les risques : la découverte éventuelle d'une île nouvelle, inconnue. Or, pour un patron de bateau de pêche au flétan, tout cela ne représente que la routine de l'ordinaire travail.

— Vous n'avez jamais été à bord d'un bateau de pêche au flétan, sans quoi vous n'envieriez pas le sort du patron. Ici, vous êtes libre de faire ce que vous voulez !

— Pas si libre que vous, à beaucoup près ! Vous êtes le maître de votre existence ; moi, j'en suis l'esclave.

— Chacun de nous doit vivre un temps déterminé. — Eric parlait d'un ton lent et grave. — Voilà tout ce que nous possédons en propre, le reste n'est qu'une question de circonstance. Pourtant, vous n'avez pas d'autre souci, vous, que de tuer le temps. Moi, de le faire durer et d'agir, de voir, de sentir toujours davantage.

— C'est pourquoi je vous envie, vous ! Que dis-je ? J'envie jusqu'à Marie, ma femme de chambre ! Oui, c'est un fait, je l'envie !

Nan rajusta sa fourrure sur ses épaules et reprit après un moment :

— Vous allez oublier tout cela, n'est-ce pas ?

J'ai été sotte, mais c'est la faute de cette nuit enchantée. Demain, je reprendrai mes distances et vous appellerai monsieur Ericssen.

— Appelez-moi comme vous voudrez !

— En ce cas, ce sera « Eric ». Père n'en reviendra pas, mais qu'importe ! Maintenant, bonne nuit !

Elle lui tendit la main et il la secoua vigoureusement :

— Je vous trouve tout simplement admirable, lui dit-il gravement.

Un sourire radieux éclairait le visage de Nan.

— Voilà des paroles généreuses, venant de la part d'un vainqueur !

— Vous avez été trop confiante. Faites attention, la prochaine fois !

— Il n'y aura pas de prochaine fois. Vous vous rappelez les vers du poète :

Les navires qui passent dans la nuit (1)...

— Ils se retrouvent parfois ! Allons ! le voyage ne fait que commencer, et cette mer est magique !

III

Ils parvinrent au grand banc gris de Davy-Jones situé au nord de l'île Ignak. Ralentissant sa vitesse des trois quarts, le capitaine Waymire croisa autour des récifs, l'œil sur la sonde automatique dans la cabine du pilote, tandis qu'un de ses hommes maniait le plomb.

(1) Allusion au poème de Longfellow : « Les navires qui passent dans la nuit se saluent d'un signe bref et d'un mot que l'on perçoit au loin dans les ténèbres ; de même, sur l'océan de la vie, on se croise : on échange un regard, une parole, puis on se replonge dans l'ombre et le silence, » (N. d. T.)

Même avec toutes ces précautions, la navigation ne laissait pas d'être dangereuse. Eric avait entendu conter d'étranges histoires sur ce coin perdu de l'océan, par des chasseurs de loutre et des Aléoutiens employés dans les fabriques de conserve, mais la réalité surpassait la légende. Les eaux présentaient de mystérieux remous : elles étaient sillonnées de puissants courants, changeant de direction d'heure en heure, et qui eussent balayé une barque de rameurs. On y rencontrait d'énormes tourbillons, de formidables lames de fond, des vagues courtes, clapotantes, d'une violence inouïe ; et, à de fréquents intervalles, une sorte de raz de marée, muraille liquide rugissante qui battait et submergeait de ses assauts les écueils.

— Cela ne me dit rien de bon, déclara Eric. Si nous nous accrochons là-dessus et devons recourir aux canots...

— Nous n'en aurions pas pour longtemps ! soupira le capitaine Waymire. Il nous reste un seul espoir, celui d'être lancés au large par les courants avant qu'une de ces grosses lames nous atteigne.

— Pourquoi ne prévenez-vous pas Horton ? Ce maboul va perdre son navire et noyer tout son monde.

— Dites-le-lui vous-même, si vous voulez, je ne m'en charge pas. Ce bonhomme s'imagine que son carnet de chèques va calmer un typhon... Mais écoutez... Est-ce un orage lointain ?

Eric savait qu'il ne s'agissait pas d'un phénomène passager. Il connaissait les traîtres et mystérieux courants qui parcourent la chaîne aléou-

tienne, et le grand banc où ils étaient parvenus semblait être leur point de jonction. La rencontre, en ce lieu, du courant chaud venant du Japon avec l'eau glacée qui déferlait au sud-est de la baie d'Oliutorsk, créait toute l'année une petite tempête en ces parages.

Tandis que l'*Intrépide* poursuivait sa croisière, le sourd aboiement des brisants se mua en un rauque rugissement, et les vagues battant les creux de roche projetèrent dans les airs de féeriques gerbes d'écume. C'était le gros temps typique de la mer de Behring : nombreuses averses, avec bancs de brouillard en dérive oblitérant ciel et mer et ne laissant à leur place qu'un tableau de rêve, hors du temps et de l'espace.

Eric se garda de donner un avertissement à Horton. Ce rôle ne lui appartenait pas : comme premier officier, il n'avait qu'à exécuter les ordres de Waymire. D'ailleurs, confusément, il en venait à désirer lui-même l'aventure. De longues heures, debout sur la passerelle, il fouillait du regard les brumes, cherchant dans leurs brèves éclaircies à apercevoir une nappe d'eau libre.

Les recherches du premier jour furent vaines. Quand tomba la nuit, Waymire se hâta de regagner le large et de jeter l'ancre. Au petit jour, les perspectives devinrent plus brillantes. Eric avait pu entrevoir un instant un soleil d'argent perçant le brouillard, l'avait accroché en plein au bout de son sextant et avait pu relever la position exacte. Si le vieux journal de Roy Stuart ne se trompait point, la passe entre les récifs devait se trouver à une lieue de là.

Peu après, la longue houle des vagues bleues

indiqua qu'on voguait en mer libre. Dix minutes plus tard, on arrivait à l'entrée du chenal qui traversait les bancs ; c'était un détroit d'un demi-mille de large, flanqué de chaque côté par de dangereux récifs.

Ils y pénétrèrent avec précaution. Les courants y étaient traîtres, et de temps à autre une grosse lame menaçait de jeter le yacht sur les rocs, malgré ses puissantes machines. Pendant une heure ils traversèrent ce qui semblait être une profonde vallée entourée de pics cachés, de hautes crêtes et de promontoires autour desquels nageaient des morues.

On consulta de nouveau le journal russe de Roy. La passe conduisait dans ce qu'on pourrait appeler un immense lagon, entouré de bancs de sable... vingt... cinquante... puis une centaine de brasses furent relevées sur la sonde automatique. Les courants demeuraient toujours aussi déconcertants, mais les vagues avaient perdu leur court et violent clapotis, et le dernier brisant pâlissait au loin derrière elles.

Horton jubilait, et il octroya une prime à tout l'équipage. Roy restait impassible, mais Nan le savait exalté sous sa froide apparence. Elle partageait avec Eric l'enthousiasme que provoquait en eux l'aventure même.

Seul, le capitaine Waymire demeurait sombre. C'était un homme âgé ; il n'aimait pas à se risquer dans des eaux inconnues. Et il était vaguement inquiet du temps : le vent tournait et fraîchissait, le baromètre montait de façon peu rassurante, et les oiseaux de mer se baignaient

et s'ébrouaient comme, disent les marins, ils le font à la veille d'une tempête.

Vers la fin d'un morne après-midi, l'homme de vigie cria :

— Terre à l'avant ! A bâbord !

Au bout de quelques minutes on aperçut, aux jumelles, une île basse et grise, flanquée de rocs noirs, et qui ne mesurait pas plus de trois milles de long. Aucune carte à bord de l'*Intrépide* ne signalait son existence.

Ses baies et ses caps se précisèrent à mesure que le navire s'en approchait. Une éclaircie perça vers l'ouest le brouillard et s'étendit, donnant une excellente visibilité. Les vagues avaient à présent un beau reflet bleu, métallique et plaisant à l'œil, après tant de journées lugubres.

Horton, debout sur le pont, exultait. Roy qui, près de lui, examinait l'île à l'aide de puissantes jumelles, dit tout à coup :

— L'île est habitée !

— Pas possible ! En êtes-vous sûr ?

— J'aperçois de petits monticules verts ; ce doit être des « barabaras » ou huttes de terre.

— Alors les habitants sont des Indiens aléoutiens ?

— Nul doute. Les huttes sont du type sibérien ; j'en compte une vingtaine... soit une population de soixante à cent âmes.

— Le journal disait bien que vous les trouveriez.

— Oui, mais ce journal a été écrit voilà cent cinquante ans, à une époque où les Aléoutiens étaient dix fois plus nombreux qu'aujourd'hui. Alors, tous ces petits îlots étaient habités...

Comment les Russes ont-ils pu dénicher cet endroit-là ? Quels risques avec ces récifs et ces courants ! Mais, bien entendu, les conditions géographiques ont pu changer depuis ce temps-là, dans une région aussi volcanique.

— Il existe probablement d'autres passes, dit Horton. Ces gens-là ne peuvent guère vivre ici tout seuls, sans aucun contact avec les membres de leurs tribus.

— Pourquoi diable n'en avons-nous jamais entendu parler ?

— Ces îles Aléoutiennes ont été négligées par la science, Roy. J'éprouve une certaine déception à la pensée que nous ne pouvons revendiquer la découverte d'une nouvelle île, si inconnue soit-elle. Les trafiquants sibériens visitent sûrement ces indigènes ; il vient sans doute ici un navire chaque année.

— Ils gardent jalousement leur secret, en tout cas. L'île fournit peut-être de précieuses fourrures.

Roy poursuivit un moment son observation et reprit :

— Tiens ! voici l'un des chasseurs !

— Ce n'est pas un blanc, au moins ? demanda Horton inquiet.

— Je ne crois pas ; il porte une longue parka qui me paraît être aléoutienne. En outre, je crois qu'il est armé d'une lance, et non d'un fusil.

Fusils et munitions sont chers, en effet, et les indigènes de mainte île lointaine de l'Alaska reviennent souvent à leurs armes primitives.

Quelques minutes plus tard, ils s'aperçurent que Waymire avait modifié sa route et côtoyait l'île :

— Nous n'approcherons pas davantage ce soir, dit-il en réponse aux protestations d'Horton. L'eau est de moins en moins profonde et le ciel ne me dit rien qui vaille.

— C'est absurde. Il nous reste encore trois heures de plein jour.

— Il fera encore jour demain, déclara Waymire d'une voix lasse. Pour ce soir, je vais contourner l'île pour m'abriter du vent. Le baromètre baisse, et nous pourrions bien avoir une bourrasque.

— Je ne crains ni bourrasques ni tempêtes dans l'*Intrépide*, cet excellent bateau.

— Je crois me rappeler que le capitaine de l'*Hesperus* tenait le même langage, dit une voix claire, venant de la cabine du pilote.

Horton se retourna et vit sa fille, l'œil brillant et la joue animée par le vent, qui se tenait debout aux côtés d'Eric.

Horton allait protester, mais un curieux nuage verdâtre qui s'élevait à l'ouest retint son attention ; sous l'ombre croissante, l'île prenait un aspect sinistre.

Waymire contourna le cap et jeta l'ancre, à un mille au large d'une baie à étroit goulet au bord de laquelle se dressait le village indien. Il n'était que temps ! Avec la baisse du jour, la tempête se déchaîna.

On était au début de juin ; la nuit ne tomberait pas avant onze heures. Vers neuf heures, la mer, le ciel, le monde visible, n'étaient plus qu'un triste linceul d'embruns, de grésil, de tourbillons d'écume. Vers minuit, Waymire constata avec inquiétude que le vent virait vers le nord-

ouest. A une heure s'éleva un immense rugissement, chœur infernal dont la clameur rasait la crête des vagues et vociférait dans le gréement du navire.

Horton aurait dû, à présent, remercier son étoile de la prévoyance de Waymire. Si l'*Intrépide*, en effet, avait été exposé à la pleine force du vent, aucune ancre n'eût été à même de le retenir, et il lui eût fallu engager une lutte sans merci contre les éléments déchaînés. Cependant, son orgueilleux propriétaire conservait son insolente confiance en soi ; confortablement installé au chaud dans son salon, il faisait peu de cas des inquiétudes du capitaine.

Mais Roy Stuart ne restait pas aussi placide. Bien que gardant son sang-froid, il se rendait parfaitement compte que le moindre accident, le moindre caprice du hasard, pouvaient les précipiter dans l'irrémédiable catastrophe.

Nan lisait tranquillement assise dans un fauteuil et ne levait les yeux que lorsque la clameur du vent s'achevait en cris d'agonisant, ou quand, de temps à autre, une lame s'en venait fouetter l'épaisse vitre des sabords.

Peu après deux heures, Eric frappa à la porte et entra. Il était vêtu de son imperméable en cuir, et dans son œil brillait une lueur d'acier :

— La situation s'aggrave. Si le vent varie encore de deux points, il va nous falloir déguerpir. Le capitaine vous fait dire de vous rassembler et d'attendre des ordres.

Horton se redressa :

— Des ordres ? C'est à moi de donner des ordres !

— Non, pas ce soir. Le capitaine vous prie d'éveiller Mme Horton, et de la faire habiller. Il en va de même pour votre secrétaire et la femme de chambre.

— Mais pourquoi, Ericssen ? Il ne s'agit là que d'un ouragan ordinaire de la mer de Behring.

— D'accord, mais nous sommes dans une position anormale. Si le vent tourne, impossible de retourner à la mer. Votre navire a trop de mâture pour un gros temps comme celui-ci. Il nous faut contourner l'île, et nous ignorons ce qui nous attend derrière. Mais nous essaierons de passer la nuit ici et nous nous éloignerons dès qu'il fera jour.

Le petit jour, heureusement, n'était pas loin. Quand Eric retourna à la cabine du pilote, la ligne brisée des vagues se détachait sur le ciel oriental. Un moment, il écouta la tourmente :

— Je vois que le vent a encore tourné d'un point ! cria-t-il au vétéran à l'air grave qui se tenait sur le pont.

— Je lui accorde encore vingt minutes, répondit Waymire. Tout est-il prêt ?

— J'ai fait du mieux que j'ai pu, capitaine. Le canot nº 1 est en assez bon état, le nº 2 ne vaut pas grand'chose, et le doris a disparu. Autrement dit, nous ne pourrons pas tous partir. Il y a des couvertures, de l'eau et du pain dans le un et le deux.

— Et Sandomar et sa bande ? Pouvons-nous nous fier à eux en cas d'alerte ?

— Nous n'avons pas le choix. D'ailleurs, je crois que la plupart d'entre eux ne perdront pas la tête, ce sont des durs à cuire. Mais l'un des

Russes, celui qu'ils appellent Stronsky, se comporte d'une drôle de façon : je viens de le voir descendre dans la soute, les yeux égarés et se parlant à lui-même. Sans doute n'est-ce que de la peur.

— Il marchera droit. Ferguson l'emploie comme aide ; il affirme connaître à fond le moteur Diesel.

Les vingt minutes se prolongèrent en une heure d'attente. Il paraissait incroyable que la lumière éclairât encore ce chaos de vent et de lames, mais enfin une sinistre teinte grise s'épandit à fleur d'écume. Une mouette jaillit de l'obscurité, plana quelque temps au-dessus du navire et s'éloigna.

Maintenant se produisait une légère accalmie. En prêtant bien l'oreille, Eric parvenait à distinguer un coup de vent de l'autre. Le capitaine Waymire redressa ses épaules voûtées.

Mais c'était un faux espoir. On entendit en l'air comme un coup de trompette qui s'enfla, se rapprocha, une muraille de vent s'abattit sur le navire, du nord-ouest ; la position de l'*Intrépide* n'était plus tenable.

Waymire hurla un ordre ; il fut transmis à Ferguson par le télégraphe de la chambre des machines. Des silhouettes apparurent et s'évanouirent sur le pont gris ; on hissa la grande ancre... quart... à demi... à toute vitesse arrière, l'*Intrépide* partait à reculons vers la mer.

Au moment où le vent qui frappait sa proue par tribord menaçait de le faire chavirer, le yacht vira de bord vers le sud-est pour aller s'abriter derrière l'île. Quelques instants plus tard, il était protégé par le cap occidental de l'île, mais

la tempête le poursuivait maintenant, en tournant de plus en plus vers le nord, et il dut continuer sa route. Tout en maintenant à grand'peine son allure, il entra dans la brume du petit jour.

Calme et les nerfs tendus, Eric était debout sur la passerelle. Son œil bleu de nordique s'adaptait particulièrement à cette tâche de guetteur et il fut le premier à apercevoir un pâle reflet sur la crête des sombres vagues à cinq longueurs de navire en avant... Son cri domina le tumulte de la tempête :

— *Brisants à l'avant !*

Waymire était un vieux marin de métier, et il s'écoula à peine une fraction de seconde entre le cri avertisseur d'Eric et la sonnerie du télégraphe de la chambre des machines donnant l'ordre de faire toute vitesse en arrière. Même alors, une bonne manœuvre pouvait sauver le navire.

Par malheur, Waymire avait eu les mains liées par un arrogant millionnaire ; il avait bravé les récifs non seulement avec des canots de sauvetage à demi pourris, mais avec un équipage de félons. Il ne sentit pas l'hélice changer de sens ; il fut épouvanté, au contraire, d'entendre encore la sonnerie et de lire sur le cadran « toute vitesse avant » au lieu de « toute vitesse arrière » !

On avait trahi ses instructions... Il sauta sur le levier, mais le trouva bloqué ; comme il tirait désespérément, les contacts électriques se rompirent, et tandis que le navire forçait de vitesse pour aller à la mort, le vieux capitaine resta là, impuissant. Sur son ordre, la chaîne de l'ancre plongea dans l'eau, mais il était trop tard. Eric

hurla un autre ordre — son cri se perdit dans la tempête — et les hommes de barre tentèrent en vain d'ébranler la roue. Dès lors, il n'y avait plus qu'à attendre le choc du navire contre l'écueil.

S'il sortait vivant de l'inévitable catastrophe, Eric n'oublierait jamais cette demi-minute. Le vent hurlait aussi fort que tout à l'heure, mais il était devenu, en quelque sorte, un tonnerre perpétuel que l'ouïe ne percevait plus. Les vagues, pas très hautes encore, déferlaient autour du cap. La lumière était calme et grise et l'écueil, bien submergé à l'avant, apparaissait comme un point laiteux dans l'eau sombre. Il semblait incroyable que le bateau fût irrémédiablement condamné et courût à sa perte dans un glissement si doux et si majestueux.

On entendit trois chocs distincts : les deux premiers, légers, mais le troisième assez violent pour projeter Eric contre la lisse. En reprenant son équilibre, il sentit le navire vibrer tout entier. Lentement, cette vibration s'éteignit...

L'*Intrépide* était maintenant une chose sans vie ; l'écueil l'avait transpercé à mort et le retenait accroché à lui. Les vagues venaient frapper sa masse inerte. A la prochaine saute de vent, elles monteraient encore et, de toutes leurs forces, fracasseraient contre les rochers ses côtes d'acier. Il ne restait qu'à mettre les canots de sauvetage à la mer.

La sirène jeta cinq fois son cri d'alarme ; c'était le signal d'abandonner le navire.

— Toute la coque doit être arrachée, cria Waymire à Eric quand il le rencontra sur la passerelle. Sentez-vous l'arrière qui s'enfonce ?

Expédions-les tous avant que la mer soit tout à fait grosse. Si on a le temps, j'irai faire une ronde et verrai quelles dispositions prendre.

— On n'aura pas le temps : le poids de l'arrière fera basculer et couler le bateau en une demi-heure.

Ils n'en dirent pas davantage et se hâtèrent vers le pont des canots. Tous deux savaient qu'ils touchaient à l'instant critique. Les matelots surgissaient déjà des escaliers ; et ce n'était pas des gars pleins de sang-froid auxquels on aurait pu se fier. Eric distinguait leurs visages angoissés, il entendait leurs blasphèmes et il se prépara à faire usage de ses muscles forts et souples.

Sur qui compter désormais ? Sur Ferguson, oui, mais où se trouvait Ferguson ? Songeant à l'erreur fatale qui avait fait échouer l'*Intrépide*, Eric devina en partie la sinistre vérité : le vieil Ecossais fidèle n'était pas maître en la chambre des machines. Stronsky, son nouvel aide, était connu comme saboteur. Les forces du mal étaient déjà déchaînées sur le navire.

Skinner, le commis aux vivres, était un homme de tête, résolu et froid ; il avait pris son poste au canot n° 1 dans l'attente des instructions, mais ses trois aides Philippins, pris de panique, hurlaient. Le seul autre homme d'équipage digne de confiance était de Valera, l'Irlandais de la bande de Sandomar.

De Valera, ni Stronsky, Eric le remarqua, ne s'étaient joints au groupe d'hommes qui entouraient Sandomar et qui paraissaient comploter avec lui. Lorsque Waymire accourut à eux, clamant des ordres, ils lui jetèrent des regards

sournois et ne firent aucun geste pour obéir.

Eric se demanda pourquoi Horton et les autres n'étaient pas encore montés sur le pont et courut vers l'escalier.

A son grand soulagement, il les rencontra qui montaient. Ils s'étaient attardés à se munir de quelques objets que Roy et Wilcox portaient dans des sacs de cuir. Aux lumières du pont, le visage d'Horton apparaissait livide, et il protestait contre ce qu'il qualifiait de fausse alarme, mais Nan pressait sa marche. Eric ne se perdit pas en explications et retourna en hâte au pont des embarcations.

Les compagnons de Sandomar commençaient à redresser la tête : les vagues sans cesse grossissantes, l'affolante clameur du vent et le spectacle du navire qui s'enfonçait lentement excitaient leurs mauvais instincts. Ils n'avaient point participé au naufrage ; ils reprenaient simplement leur naturel.

Ils se groupèrent et se dirigèrent ensemble vers le canot nº 1. Sandomar marchait en tête, clopinant sur ses pieds de gorille et serrant de ses mains massives une courte barre de fer. Waymire, les yeux enflammés, se tenait debout entre eux et l'objet de leur convoitise. Eric bondit à ses côtés.

Ils étaient deux contre huit et, sans aucun doute, seraient assommés ; Harton et les siens resteraient seuls... Mais Eric faisait fi de tout risque ; il était, lui aussi, une créature toute d'instinct, héritage qu'il tenait de ses ancêtres, les blonds sauvages qui jadis bataillaient contre l'océan.

Waymire, de son côté, gardait son énergie. Sa voix hurla dans la tourmente :

— Qu'est-ce que vous voulez, vous autres ?

L'individu à cheveux filasse qui s'appelait Swede répondit d'une voix rauque :

— Nous allons prendre ce canot-là !

— Arrière ! Les passagers, d'abord ! J'abats le premier qui avance !

Waymire braqua un revolver de gros calibre vers la poitrine de Swede. Non seulement Swede, mais un autre au moins avec lui tomberaient avant qu'ils pussent réduire au silence le revolver. Les hommes le savaient et tous reculèrent en grondant.

La pause fut très brève. Soudain le drame prit une nouvelle tournure : un petit homme barbu, agitant les bras, apparut dans l'écoutille : c'était Stronsky.

— C'est moi qui ai fait cela... c'est moi ! hurlait Stronsky. Le bateau coule : c'est mon œuvre à moi ! L'eau entre à torrents, c'est moi qui l'ai voulu, moi qui vous parle !

Il s'arrêta près de la lisse. Eric n'oublierait jamais ces yeux de fou sortant de sa tête.

— Vivent les Soviets ! hurlait-il. Vivent les Comités d'ouvriers ! Vive Staline ! A bas la classe capitaliste ! C'est moi qui ai tout fait !

Il enfourcha le bastingage, s'y tint un moment les jambes croisées, agita les bras en un geste de triomphe et sauta par-dessus bord. La mer noya sa voix.

Ce spectacle laissa stupéfaits les hommes de Sandomar. Il leur semblait que rien, même la vie, ne valait la peine qu'on se battît. Lorsqeu

Waymire leur commanda de prendre leurs postes aux bossoirs d'embarquement, Swede, les deux Smith et Cooky obéirent.

Le groupe d'Horton s'installa tant bien que mal dans le canot. La maman Horton déployait l'activité d'une jeune fille ; pâle, mais très calme, Nan s'assit à côté d'elle, et Marie Chambon, pleurant tout doucement, s'affaissa aux pieds de sa maîtresse. Roy s'installa là où il pouvait manier un aviron. Wilcox, le petit secrétaire à lunettes, allait l'imiter quand Waymire le saisit par l'épaule :

— Savez-vous ramer ?

— Regardez-moi, vous allez voir !

Eric, malgré la gravité du moment, faillit rire en voyant le petit bonhomme prendre place, après avoir mis soigneusement ses lunettes dans sa poche.

Horton s'attardait en arrière, une sombre rougeur aux joues. Waymire lui ordonna de se hâter, mais le millionnaire se tourna vers lui avec fureur :

— Je veux une enquête sur cet attentat !

Le temps des demi-mesures était passé.

— Descendez dans ce canot, ou je vous flanque dedans ! cria le vieux capitaine.

— Je refuse... c'est une fausse alarme !...

— Vieil idiot, ne voyez-vous pas qu'il aura coulé d'ici dix minutes ?

Et Waymire jeta, plutôt qu'il ne poussa, le millionnaire furieux dans le canot.

— L'*Intrépide* sombrer... poursuivait Harton. Je ne veux pas entendre parler de cela, entendez-vous ?

Nan le fit s'asseoir sur le banc.

Bien que le meilleur des trois, le canot était étroit et ne pouvait contenir que neuf personnes. Comme rameurs supplémentaires, Waymire désigna De Valera et Garge, le petit voyou, individu tout à la dévotion de Sandomar. De Valera s'avança sans hésiter, mais Garge demeura en arrière, promenant de tous côtés ses petits yeux de rat.

— L'emmenez-vous, lui aussi ? demanda-t-il en désignant Sandomar.

— Non, il n'y a place que pour vous.

— Alors, je ne bouge pas d'ici, je ne peux pas quitter Sandy !

Cette attitude, du moins, n'était pas celle d'un comédien. Pétroff, le dernier des deux Russes, fut donc choisi à la place de Gargo. Comme il sautait sur le banc, le capitaine se tourna vers Eric :

— Allez aussi, Ericssen, et prenez le commandement.

Eric jeta un regard vers l'île. Les vagues n'étaient pas invincibles ; de bons rameurs dans un solide bateau pouvaient gagner l'abri du cap.

— Envoyez Skinner, protesta-t-il. Il vaut mieux que je reste ici pour vous aider. D'ailleurs, je veux aller dans les cabines, à la recherche de Ferguson.

— Ferguson est mort, tué ou noyé. Allons, entrez dans le bateau. Je suis maître de ce navire. Puis, baissant la voix : Ne comprenez-vous donc pas que la seule chose au monde à laquelle je tienne est que ce vieil imbécile de Félix Horton atterrisse sain et sauf ?

Eric posa son regard sur le visage triste du

vieux marin, et sans discuter davantage, il obéit. Skinner et quelques hommes de la bande de Sandomar se mirent à descendre le canot.

Quand il fut presque hors de portée, Waymire se pencha sur le bastingage et laissa tomber quelque chose de lourd aux pieds d'Eric. A sa stupéfaction, celui-ci vit que c'était un revolver à la crosse incrustée de nacre, le même qu'avait brandi le capitaine quelques minutes auparavant.

Eric eût voulu le lui rendre. Il n'en avait pas besoin, songeait-il, pour tenir en respect les Aléoutiens, ces braves gens prêts à se dépouiller de tout ce que contenait leurs huttes afin de secourir les naufragés ; en tout cas, ils devaient détenir des armes à feu contre lesquelles un seul revolver serait plus dangereux qu'utile. En revanche, Waymire, lui, pourrait avoir à s'en servir dans cette affolante minute précédant la submersion du navire.

Comme Eric aidait à la manœuvre des cordages, il ne ramassa pas l'arme. L'instant d'après, ils dérivaient et jouaient vigoureusement des rames vers l'abri du cap. Le danger semblait passé pour eux. Les Aléoutiens les aideraient certainement, leur procureraient la sécurité et les moyens d'obtenir du secours. Les hommes de Sandomar ne paraissaient pas aussi mauvais qu'on l'avait cru ; en tout cas, il était possible de les tenir en bride jusqu'à ce que le gouvernement pût envoyer un garde-côte.

Mais Eric avait oublié le vieux Nord, sans cesse nouveau... L'aventure, loin d'être finie, ne faisait que commencer.

Marie Chambon, la femme de chambre fran-

çaise, poussa soudain un cri perçant. Eric se retourna, saisi : blanche comme l'écume, elle montrait du doigt l'*Intrépide*.

Le navire s'étant déplacé sur l'écueil, son pont arrière effleurait le niveau de l'eau. L'affolement avait déchaîné les hommes de Sandomar. Ils s'étaient emparés du seul autre canot en état de prendre la mer et le lançaient de l'arrière, lorsque l'un des Philippins essaya de se joindre à eux ; il n'y avait pas de place pour lui, et Cooky, le pâlot, l'avait frappé avec une tige de fer. Voilà ce que Marie avait vu.

Pendant que l'homme tentait de se relever, Waymire et Skinner s'élançaient à son secours. Quatre des forcenés (parmi lesquels, à cette distance d'une centaine de mètres, Eric put reconnaître la grosse masse de Sandomar, les bottes de caoutchouc rouge du grand Smith, la tête blanche et nue de Swede, et le chandail jaune de Cooky) bondirent à leur rencontre.

Ce fut le dernier combat du vieux capitaine. Il était vaincu d'avance : ni lui ni son loyal steward n'étaient armés : les quatre assassins brandissaient des barres de cabestan, des boulons de fer et un couteau dont on apercevait les scintillements à travers les embruns.

Skinner, assommé par Swede, tomba le premier. Le garçon philippin tenta alors de se remettre debout, mais le grand Smith l'acheva d'un coup de son couteau. A cette vue, les deux autres Philippins qui se dissimulaient en tremblant à l'avant perdirent le peu de cœur qui leur restait ; l'un courut se jeter par-dessus bord,

l'autre disparut par l'écoutille et on ne le revit plus.

Une mare de sang commençait à s'étendre sur le pont. Les bandits étaient allés trop loin pour s'arrêter, à présent. Pendant une dizaine de secondes, Eric et ses compagnons d'infortune oublièrent leur propre danger en voyant le capitaine lutter comme un vieil élan mâle cerné par des loups dans la neige.

Roy et Horton avaient le visage blême, mais celui d'Eric avait pris le ton des noirs récifs, et ses pupilles contractées ne laissaient transparaître que deux points lumineux. Hélas ! il ne pouvait être d'aucun secours à son chef.

Ce fut Sandomar lui-même qui se chargea de mettre un terme à l'inégal combat. Son bras de gorille, brandissant une barre de fer, se leva puis s'abaissa. Le vieux marin s'écroula. Les bandits, jetant leurs armes, se précipitèrent, en enjambant les cadavres, pour rejoindre leurs camarades. Avec leur aide, ceux-ci lancèrent le second canot du pont que balayait l'eau ; le moment d'après, ils avaient tous sauté dans l'embarcation et faisaient force rames vers la baie.

A peine une minute plus tard, l'*Intrépide* se mit à rouler et à tourner, la quille en l'air. La violence du vent et le poids de l'arrière l'arrachèrent du récif ; bientôt il se couchait sur le flanc, telle une baleine à l'agonie, et sombrait lentement. Il y eut une haute gerbe d'écume, et les brisants se mirent à rugir tandis que les flots et le vent passaient librement en trombe sur la tombe du bateau.

— C'est monstrueux ! gronda Horton. Monstrueux !... Six, sept existences perdues... et plus d'un demi-million de dollars engloutis de la sorte... Que va-t-il se passer à présent ?

Personne ne lui répondit. Chacun de ses auditeurs se posait à lui-même la question identique. Eric suspendit son coup de rame, se pencha et posa sa main de fer sur l'énorme avant-bras de Valera, qui ramait devant lui :

— Vous avez ce revolver ? dit Eric d'une voix basse mais que l'Irlandais entendit nettement.

— Non, monsieur.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Il est entre mes pieds, sur le plancher, répondit l'Irlandais en regardant à la dérobée les yeux d'Eric.

Eric sans rien ajouter se saisit de l'arme et la glissa sous son manteau.

IV

Au moment où Eric et ses compagnons gagnaient la terre, une douzaine des insulaires mirent à l'eau une bidarka (barque de cuir) pour aller au-devant d'eux. Cette grande barque était difficile à manœuvrer dans le vent, mais grâce à d'habiles rameurs, elle amena bientôt son noir équipage à hauteur du canot.

Perdu dans de sombres pensées, Eric contemplait les nouveaux venus. Soudain son regard s'anima. Pourquoi parmi eux cette absence complète de surexcitation, ce silence insolite en présence de cet événement inattendu et si rare

pour eux ? Quelle était donc la crainte qui les rendait si taciturnes ? En outre, leur taille dépassait celle de tous les Aléoutiens connus d'Eric. Ils étaient vêtus à l'indigène — du capuchon de leur *parka* aux *mukluks* qui les chaussaient — mais les ornements de leurs « hamleïkas » (sorte d'imperméables faits d'intestins de morses) étaient nouveaux pour Eric. Enfin leur aspect avait quelque chose d'étrange qui l'intrigua.

Tout à coup il découvrit la raison de son étonnement : sur les douze hommes qui montaient la bidarka, onze étaient incroyablement semblables, à part les différences d'âge et de corpulence. La seule exception était un vieux bonhomme trapu tapi à l'arrière.

Pour Eric, ce fait singulier ne disait rien de spécial. Mais Roy, d'œil aussi vif mais d'esprit profond, y lut une sombre révélation. Le vent apporta à l'oreille d'Eric son commentaire à voix basse :

— Horton, ces gens-là se ressemblent étonnamment. Savez-vous ce que cela signifie ?

— Hein ? Que dites-vous ? fit Horton, qui semblait hébété.

— Cela signifie qu'ils sont tous du même sang. Il y a diablement longtemps qu'il n'y a eu de mélange de sang sur ces îles.

Ils ne tardèrent pas à débarquer sur le morne et rocheux rivage. Un groupe de vieillards, de squaws et d'enfants stupéfaits, tira le canot sur la grève ; les jeunes gars de la pirogue accostèrent à proximité et restèrent debout, les yeux écarquillés de surprise. Eric se tourna vers eux et leur demanda tout net :

— En est-il parmi vous qui parlent anglais ?

Tous demeurèrent muets, sauf une squaw ; celle-ci regarda aussitôt l'un des hommes de la bidarka, qui en ce moment suivait de l'œil les évolutions de l'embarcation de Sandomar au travers des crêtes blanches.

— *Chéchaquo !* appela-t-elle d'une voix gutturale.

Eric tendit l'oreille. Ce mot, originellement « Chinook », signifie dans tout l'Alaska « nouveau venu ». Il ne fut pas étonné outre mesure de constater que l'interpellé était l'Aléoutien trapu remarqué par lui tout à l'heure.

— Moi parler très bien anglais, déclara le vieux avec fierté.

Eric ne vit là que le simple effet du hasard, mais Roy éprouvait en lui-même une profonde satisfaction ; on eût dit que cette réplique prenait pour lui une portée incalculable.

— Ces femmes souffrent du froid et sont trempées. Dites aux squaws de les emmener à la plus prochaine barabara.

Chéchaquo se tourna vers les femmes indigènes et leur parla en idiome aléoutien. Elles approuvèrent de la tête et firent signe d'approcher à ces bizarres sœurs blanches venues de si loin.

— Suivez-les, dit Eric à Nan. Nous vous rejoindrons dans un instant. Vous n'avez absolument rien à craindre.

Eric parlait avec l'autorité de sa longue expérience des peuplades primitives. Les Aléoutiens, en particulier, sont d'une race bienveillante et hospitalière. Une hutte de terre dont la cheminée laissait échapper de la fumée se dressait à une

trentaine de pas de distance ; maman Horton n'hésita pas à y entrer. Nan et Marie la suivirent, sous la garde de Wilcox. Eric était en proie à une sourde inquiétude. Il voulut savoir à quoi s'en tenir.

— On t'appelle Chéchaquo, « nouveau venu », demanda-t-il. D'où viens-tu donc ?

— De l'île Ignak ; bien longtemps, répondit le vieux en désignant le Sud.

— C'est donc que les gens vont et viennent, d'ici à là-bas ?

— Non, pas aller ! Jamais aller ! Et jamais gens d'Ignak venir ; eux pas connaître île ici. Il y a longtemps, longtemps, quand Chéchaquo était jeune, il partit avec chasseurs pour tuer baleines. Vingt kayaks (canots couverts) quittèrent le village Ignak. Où sont ces kayaks maintenant ? et les chasseurs ? Grand coup de vent venir, nous a emportés, loin, bien loin contre banc. Mon kayak passa entre les récifs, tout le reste perdu !

— Mais pourquoi es-tu resté ici ? demanda Eric dont la voix semblait trembler un peu, pourquoi n'es-tu pas retourné à ta tribu ?

— Impossible, rochers, courants, beaucoup de vents. Quand vent ne souffle pas, grandes lames de fond, mauvais courants viennent quand même, grande vague du diable vous noyer. Mais moi avoir laissé squaw, enfants, vieux parents sur île Ignak. Si vous autres ici partez avec moi, moi pouvoir tout de même essayer ; moi traverser une fois, peut-être encore traverser, peut-être petit kayak pas frapper écueil. Mais ces hommes, eux, pas aller... non, pas aller.

— Ils ne connaissent aucune passe à travers ces récifs ?

— Non, pas de passe ; et puis, eux tabou... eux pas croire moi quand je dis beaucoup, beaucoup Aléoutiens habitent l'île Ignak. Eux croire tous les autres Aléoutiens morts depuis bien longtemps. Eux pas croire que moi je suis Aléoutien, parce que je ne ressemble pas à eux ; dire seulement les morts habiter là-bas, et il désignait de nouveau le Sud.

Roy était plus à même qu'aucun des autres de deviner l'origine de ce tabou de malédiction. Près de deux siècles auparavant, des aventuriers russes avaient ravagé la chaîne aléoutienne, massacrant des tribus entières à coups de fusil et contaminant les autres par la maladie et l'eau-de-vie. Le bruit de cette destruction avait dû parvenir jusqu'à cette île abandonnée.

— Mais ne pouvais-tu point partir dans un navire ? Sûrement un navire de commerce vient ici tous les ans ? dit Eric.

Chéchaquo secoua la tête :

— Jamais navire venu ici. Aucun navire franchir les récifs jusqu'à ce que vous venir ; pas connaître île ici. Il y a très longtemps, très longtemps, peut-être... ainsi dire Cœur-de-Feu. Mais vieux hommes jamais voir navire avant vous.

— N'ont-ils jamais vu passer un navire au large ?

— Une fois, eux voir morceaux épave. Mais pas navire passer. Eau profonde, trop loin dans mer.

— Sait-il ce qu'il dit ? murmura Roy. Il a dû oublier son anglais.

— Cœur-de-Feu, elle me faire souvenir, répondit l'indigène ; moi enseigner elle langage homme blanc — elle me forcer — moi et elle parler chaque jour, pour elle pas oublier. Aucun autre parler anglais, juste Cœur-de-Feu et Chéchaquo.

— Alors, elle aussi doit être une chéchaquo.

— Elle être ce que appelez prêtresse — femme prêtre. Il y a bien longtemps, avant même pères des vieillards être nés, saint homme venir ici du côté soleil couchant. (Il montra du doigt la direction de la Sibérie.) Lui dire : pas adorer diable, adorer Dieu, bâtir église, comme sur île Ignak. Lui pas pouvoir partir, comme moi, lui épouser femme aléoutienne. Cœur-de-Feu, elle être sa descendante, aussi elle être sainte aussi. Elle connaître secrets fabriquer médecines. Avoir encore en elle petite goutte de sang blanc, aussi elle penser, parler ; intéresser beaucoup à pays hommes blancs. Elle aimer parler langue homme blanc, cela rendre elle fière.

Un court silence régna. Les yeux d'Eric et ceux de Roy se rencontrèrent : chacun d'eux se demandait jusqu'à quel point il pouvait compter sur l'autre, et qui deviendrait le maître.

— Charmante perspective, murmura Roy, en mi-aparté.

Horton, le regard fixe et stupide, s'avança.

— Il ne s'agit en somme que de décider quelques-uns de ces indigènes à franchir la passe et à amener du secours, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui, c'est tout... à condition qu'ils puissent y parvenir sans y laisser leur peau.

— S'ils s'y mettent en nombre, quelques-uns réussiront peut-être.

— Encore leur faudrait-il passer directement de l'eau profonde dans le chenal, sans avoir à tâtonner à travers les récifs et les bancs de sable. Mais s'ils ignorent où se trouve le chenal, comment pouvons-nous le leur indiquer ? Vous rappelez-vous les relèvements de la boussole, perdus avec le journal de bord ? Moi pas !

— Moi non plus, mais pourquoi n'arriveraient-ils pas à trouver cette passe ? Je suis prêt à leur payer ce qu'ils voudront.

— Payer ? répéta Chéchaquo, surpris, vous vouloir dire argent ?

— Bien sûr ! Tant qu'ils en voudront !

— Eux pas besoin argent. Connaissent pas. Rient quand moi parle argent. Pas possible combattre tabou avec argent ; tout à fait inutile ici.

Rien n'était plus vrai : pour la première fois, le petit dieu relié de cuir qu'Horton portait sur lui s'avérait inefficace. Le millionnaire parut vieilli du coup.

Pendant ce temps, les acolytes de Sandomar avaient accosté à deux cents mètres de la grève, mais ils se tenaient à l'écart, dans une attitude de sourde hostilité. Dès lors, Eric fut convaincu que le sort en était jeté : c'était la guerre ! Il vit Petroff, le petit Russe, rejoindre les forbans sur la grève. De Valera eut un mouvement d'hésitation comme pour le suivre, puis se ravisa.

Eric dit quelques mots d'encouragement au pauvre millionnaire, qui avait perdu toute assurance.

— Nous nous tirerons d'ici de façon ou d'autre, Horton. Pour le moment, allons nous réchauffer près du feu et ne disons rien aux femmes avant de voir quelle tournure prennent les choses.

— Je ne le sais que trop déjà, dit froidement Roy. Nous sommes menacés de rester ici plusieurs mois, peut-être des années, peut-être toute notre vie... Le service de garde-côtes va nous chercher mais ne pourra jamais pénétrer jusqu'ici. Pour eux l'*Intrépide* est perdu corps et biens.

— Mais n'aviez-vous pas fait savoir où nous allions ?

Roy eut un sourire amer.

— C'était un grand secret !... Avec quelles précautions ai-je gardé ce précieux journal ! Mais vous avez raison, il est inutile d'apprendre la vérité aux autres avant que nous y soyons obligés.

Ils retrouvèrent Wilcox, maman Horton et les deux jeunes filles réunis dans la hutte à demi éclairée, devant le foyer de pierre où brûlait du bois flotté, dégageant une âcre fumée. Pour tout mobilier, la cabane contenait des manteaux de fourrure, quelques plats de bois, des sacs de provisions et des outres d'huile, ainsi que des armes primitives et divers outils. Mais les squaws souriaient et gesticulaient, bienveillantes, hospitalières.

Une jeune indigène entra et, avec un sourire qui découvrait ses longues dents, leur offrit des aliments chauds qu'elle apportait sur un plateau de bois. Ah ! certes, ce n'étaient pas les mets recherchés que les trois Philippins à la démarche feutrée leur servaient sur les tables d'une blancheur de neige de l'*Intrépide*. En fait de viande,

il y avait une douzaine de « pouchkies » — ou macareux de la grosseur d'une caille, — baignant dans la graisse, du saumon fumé et de noirs biftecks qu'Eric reconnut comme étant de la chair de morse. On apporta aussi une sorte de pain dur au goût sucré et, comme dessert, une espèce de confiture de baies, enfin du thé indigène dans un bol de bois.

Marie et les hommes, qui étaient affamés, se régalèrent de cet étrange menu ; maman Horton ne se montra pas plus difficile, mais le palais d'enfant gâtée de Nan se rebella. Elle fut incapable d'avaler une deuxième bouchée de la chair coriace de l'oiseau de mer ; la boisson avait un goût de médicament, et elle put à peine grignoter le pain de racine durci par la cuisson.

— Je suis reconnaissante à ces braves gens, mais je crains qu'il ne me faille jeûner jusqu'à ce qu'on vienne à notre secours, dit-elle. Ce ne sera pas long, n'est-ce pas ?

— Avalez ce que vous pourrez, conseilla Eric. Nous ne partirons pas d'ici avant quelques jours, c'est certain. Stuart et moi nous allons jeter un coup d'œil aux alentours, et nous vous ferons part de notre impression.

Une fois dehors, sous le ciel gris, Eric, de la petite éminence où se dressaient les huttes, put embrasser du regard l'île tout entière, panorama mélancolique. Ce n'était guère que le sommet d'une montagne au milieu d'une mer désolée. Pas trace d'arbre ; la seule végétation était l'herbe luxuriante des marécages, la mousse des toundras, et quelques touffes d'aulnes pas plus hauts que l'épaule, avec quelques fourrés de

saules. D'ici quelques semaines ces arbres allaient se couvrir de ce vert incroyable de l'Alaska occidental, mais en ce moment ils demeuraient d'un gris morne.

Un petit cours d'eau contournait le plateau et pouvait contenir quelques saumons. A l'Est, on voyait sur le rivage des rocs où les morses, parfois, venaient aborder et dans les creux de la falaise, à l'Ouest, nichaient des colonies d'oiseaux de mer aux cris assourdissants. A part cela, l'île n'était qu'un stérile désert de rochers, de monticules et de bourbiers, battu des vents, assombri par les brumes et, l'hiver, disparaissant sous le grésil et la neige.

— Quel est le nom de l'île ? demanda Eric à Chéchaquo.

— Quel nom ? Aléoutien veut dire : « L'endroit d'où tout s'en est allé » ; Chéchaquo pas savoir davantage.

— L'Ile Perdue, prononça tranquillement Eric.

— Oui, cela lui convient assez, dit Roy.

— Chéchaquo, comment une soixantaine de personnes s'arrangent-elles pour vivre ici ?

— Nous attrapons saumon, parfois morse, et puis oiseaux, racines, baies ; pêchons phoque, flétan, morue. Mais osons pas nous écarter loin ; mauvais courants emporteraient bidarka dans rochers.

— Mais vous ne souffrez jamais de famine ? demanda Eric. Vous obtenez tout ce dont vous avez besoin ?

— Pas facile prendre oiseaux, morse parfois pas venir, une année beaucoup de saumon, trois ans être joliment rares. Soixante personnes peu-

vent vivre ; quand plus que soixante, tout le monde avoir faim. Aussi nous jamais dépasser le nombre soixante.

Il disait cela avec calme, comme une chose toute naturelle ; Eric l'examinait de ses yeux d'acier.

— Comment vous arrangez-vous... pour n'être pas plus de soixante ?

— Nous faisons le compte. Quand bébé naît au-dessus de soixante, lui mourir. La mère pleure un moment, mais elle sait que c'est utile. D'autres femmes exposent enfant sur grève, vent, lui, souffler, bébé pas vivre longtemps.

— A ce que je vois, c'est un club plutôt fermé, dit Roy froidement. Quelqu'un doit mourir avant qu'un autre membre soit admis. Ne prenez donc pas cet air scandalisé, Ericssen. Nombre de peuples primitifs pratiquent l'infanticide — certains Esquimaux, par exemple — mais ils procèdent généralement au petit bonheur. Cette nouvelle coutume est intéressante... Ceux-ci tiennent une comptabilité exacte.

— C'est horrible ! Quand la population croît en surnombre, pourquoi certains des hommes ne bravent-ils pas le danger et ne partent-ils pas à la découverte de nouvelles terres ?

— Pour aller se noyer ? Littérature, tout cela... le contraire du bon sens. Le seul point qui me préoccupe pour l'instant, c'est de savoir que la population maintenant dépasse de seize le nombre soixante.

Quelques instants plus tard, Chéchaquo les conduisit à l'église. De la lumière spirituelle qu'un zélateur russe, dans ses voyages au long cours, avait apporté à l'Ile Perdue près de deux

siècles auparavant, il ne restait que de maigres vestiges : dans la pièce de devant d'une hutte en terre à deux compartiments se dressait un grossier autel de pierre avec, pour tout ornement, une icone d'argent dans le style repoussé du vieux Moscou et un vieux chandelier d'or. C'est là que les Aléoutiens venaient chanter des cantiques, qu'ils ne comprenaient pas, au Dieu de l'homme blanc sur Lequel ils avaient greffé leurs propres dieux-animaux et leurs démons de la mer et de la tempête. Dans la chambre de derrière habitait Cœur-de-Feu, directe descendante du prêtre et gardienne de sa magie.

Elle s'avança aussitôt au-devant d'eux. Cette svelte jeune fille aux yeux noirs obliques, dont la peau basanée paraissait à peine plus sombre que le hâle doré de Nan, n'avait guère qu'une goutte de sang blanc dans les veines, mais cette faible quantité avait suffi pour affiner ses traits et lui aviver l'esprit. Sa parka n'était pas en poils de phoque, mais de fourrure argentée qu'Eric reconnut immédiatement pour une inestimable peau de loutre. Elle contempla les deux hommes blancs avec une expression de stupeur mi-respectueuse et mi-transportée d'admiration.

— Cœur-de-Feu dire prière pour vous venir, leur annonça-t-elle en des accents gutturaux mais tendres. Sa prière a été exaucée. Dieu, le Tout-Puissant, vient d'accomplir les vœux de Cœur-de-Feu.

— Comment cela, Cœur-de-Feu ? demanda Roy. Qu'attendiez-vous donc des gens blancs ?

— Cœur-de-Feu connaît histoires transmises par le prêtre. Elle pense, elle rêve, elle imagine

le pays de l'homme blanc ; elle a prié pour qu'un jour gens blancs viennent. Alors elle a fait Chéchaquo parler la langue homme blanc, pour être prêtre à leur arrivée. Elle est beaucoup seule, lasse de petite île, elle espère, peut-être un homme blanc viendra et l'emmènera.

L'œil glacé de Roy s'aiguisa :

— Vous n'avez pas peur du Tabou, des flots du démon ?

— Cœur-de-Feu, pas peur du tout. Tabou, bon pour Aléoutiens, pas pour fille blanche. Voyez !

Et elle tendit son bras, mais son sourire enfantin s'évanouit tandis qu'elle relevait la manche d'Eric pour comparer sa chair laiteuse d'homme du Nord avec la sienne.

Roy pensa toutefois qu'il serait de bonne politique d'encourager les illusions de la jeune fille. Il savait, comme Eric, qu'elle était destinée à vivre et à mourir squaw ; qu'il n'existait d'autre place pour elle sur terre que parmi ces misérables indigènes. Néanmoins, il lui tendit vite son bras nu, beaucoup plus basané que celui d'Eric :

— Vous voyez, il n'y a pas tant de différence entre votre peau et la mienne.

Elle battit des mains :

— Oui ! Oui ! Cœur-de-Feu pas Aléoutienne, elle, blanche !

Puis se tournant vers Eric, elle lui caressa son bras nu :

— Cœur-de-Feu pense votre peau beaucoup jolie; beaucoup douce aussi comme peau de loutre. Un éclair de jalousie brilla dans ses yeux obliques. Cœur-de-Feu voit deux blanches dans le bateau,

avec vieille femme. Peut-être une être votre femme ?

Roy l'interrompit.

— Aucune d'elles n'est ma femme, mais la jeune fille aux cheveux bouclés le deviendra bientôt.

— Cœur-de-Feu se soucie pas vous ! Elle vous voit pas venir dans rêve. Elle voit homme grand, avec yeux comme la mer, et une peau comme neige. Elle avança une main brune et caressa la joue d'Eric : Vous pas marier avec autre jeune fille. Un jour peut-être vous marier avec moi, Cœur-de-Feu, prêtresse de peuple perdu et nous aurons bébé avec peau comme neige !

Les yeux noirs de Cœur-de-Feu, débordant de joie, demandaient une réponse à la question qu'elle avait crûment posée.

— Un homme blanc n'épouse une femme que s'il est épris d'elle, lui dit Eric avec bonté. L'amour lui vient de lui-même au moment voulu et aucune force ne peut le retenir ni l'éloigner.

— Alors vous pas vu Cœur-de-Feu en rêve comme moi vous ai vu ? Mais vous la voyez maintenant, peut-être vous devenir bientôt amoureux d'elle. Ses bras sont vigoureux, ils vous serreront très fort, elle jeune et fille de sang de blanc, comme vous. Et elle jamais parlé ainsi à un homme auparavant.

V

Une fois seuls et loin des oreilles indiscrètes, Eric et Roy eurent enfin l'occasion de se mesurer à leur juste valeur. Ils professaient l'un pour

l'autre une égale estime, mais leurs caractères différaient totalement. Eric avait hérité l'idéalisme du Nord ; sa puissante énergie morale constituait sa force ; mais la lumière qui guidait Roy était la logique. Il se laissait diriger par son cerveau, jamais par son cœur. Son intelligence supérieure fonctionnait à froid. Capable de bonté, de bravoure, il acceptait la vie comme elle venait et en tirait la quintessence, sans regarder plus loin que le présent. A ses yeux, le moindre « fait » prenait autant d'importance que la plus belle et la plus noble idée.

Lequel de ces deux hommes a-t-il contribué le plus à la civilisation ? L'Intellectuel ou le Sentimental, le Réaliste ou le Rêveur ? Lequel triompherait en cette aventure insulaire ?... En cette reconstitution, sur une petite échelle, de la longue guerre de l'homme avec la sauvagerie et les forces primitives de la Nature ?

— Ericssen, cette jeune fille est notre seul espoir, dit Roy. Si vous voulez jouer votre rôle, nous serons délivrés d'ici deux mois. Elle a éprouvé pour vous le coup de foudre, et n'oubliez pas ce point capital : en tant que prêtresse, elle est la maîtresse de l'île. Si les jeunes gens de la tribu consentaient à partir avec nous, nous gagnerions les pays civilisés, vous le savez comme moi. Embarqués dans une douzaine de kayaks pontés, ils chercheraient à se frayer un chemin parmi le dédale des récifs : un grand nombre d'entre eux resteraient en route, mais d'autres découvriraient à coup sûr la passe. Nous les suivrions dans les deux barques, solidement recouvertes de peaux de phoque, afin d'éviter tout accident. Sauver

notre peau aux dépens de la leur, voilà à quoi se résume le problème. Que sont ces hommes, après tout ? Une poignée de sauvages. En outre, ils mourront avec bonheur si Cœur-de-Feu le leur demande.

— Mais il me faudrait jouer franc jeu avec elle. La seule façon d'amener Cœur-de-Feu à lever le tabou serait de me faire épouser par elle à sa propre église et de l'emmener dans le monde extérieur.

— Vous n'auriez qu'à simuler un vrai mariage ! Une fois la première terre civilisée atteinte, vous achèteriez à votre prétendue femme quelques jolies robes, un phonographe et autres babioles et la laisseriez à son sort. Qui sait, tout compte fait, si elle ne serait pas plus heureuse et ne retrouverait pas sans difficulté un nouveau mari ? De surcroît, elle n'est pas mal, cette fille ! Hé ! elle rendrait votre séjour ici très agréable !

L'œil bleu d'Eric prit un reflet d'acier.

— Cela suffit, Stuart !

— Quoi ? Seriez-vous assez stupide pour rater une pareille aubaine à cause d'un scrupule puéril ?

— Ecoutez-moi bien, Stuart : pour rien au monde, dussions-nous moisir ici tout le reste de notre existence, je n'abuserai de la confiance de cette enfant. Si je l'épousais ici, dans son église, ce serait tout à fait sérieux, mais ne comptez pas sur moi pour vous sauver, ou sauver qui que ce soit à ces conditions.

Une lueur cynique passa dans l'œil de Roy :

— Allons ! Je vois qu'Horton et moi devrons prendre l'affaire en mains. Vous êtes par trop chevaleresque, mon cher ! Mais je vous préviens

que notre intervention coûtera plus cher à vos amis Aléoutiens que cette petite intrigue amoureuse entre vous et leur prêtresse.

Ils retournèrent à la barabara pour trouver leurs camarades endormis dans leurs couvertures. La réaction de l'épreuve de la veille s'était produite. Les forbans de Sandomar battaient l'île, fraternisant avec les indigènes, récupérant leurs forces pour les événements graves qui ne tarderaient pas à survenir. Eric et Roy se jetèrent sur leurs manteaux de fourrure et s'endormirent à leur tour.

Ce fut seulement le lendemain au milieu de l'après-midi qu'ils s'éveillèrent. A chacun d'eux il fallut quelques instants pour revenir à la fantastique réalité. Nan tenait maintenant à connaître la vérité.

— Je suis assez grande pour tout supporter. Va-t-il nous falloir passer une semaine dans cette charmante villégiature hivernale ?

Roy hésitait, mais maman Horton lui donna un coup de coude.

— Dites-le-lui ! cria-t-elle. Mais si elle voulait réfléchir un instant, elle jugerait inutile de vous poser cette question.

— D'ici une semaine, la pêche au saumon devrait être en bonne voie, déclara gravement Eric.

— Alors, un mois ? Non ? Ne me dites pas un mois !

— D'ici un mois, nous pourrons mettre la main sur quelques oies... quand elles sont incapables de voler, au moment de la mue.

— Serait-ce trois mois ? — Les yeux de Nan

s'agrandirent. — Eh bien, nous serons tous morts auparavant.

— Dans trois mois l'été sera fini, et le troupeau de phoques à fourrure émigrera vers le sud. Et si nous sommes négligents ou imprévoyants, nous nous en irons, nous aussi, non pas vers la vie civilisée, mais dans le royaume des morts. Le mieux que nous puissions espérer, pour cet hiver, c'est d'exister, et si nous savons conserver nos forces et nous serrer les coudes, nous essaierons de tirer des plans pour recouvrer notre liberté.

La jeune fille le regarda dans les yeux.

— Et si nous survivons, nous resterons ici des années. Est-ce cela que vous voulez dire ?

— A mon avis, nous gagnerons la partie ou nous la perdrons définitivement d'ici un an.

Elle contempla longuement les flammes.

— Je m'en doutais, prononça-t-elle enfin, avec calme. Les écueils que nous avons franchis pour parvenir ici... le fait que ces indigènes n'ont jamais vu de blancs... Je crois que nous aurions mieux fait de disparaître avec le navire !

— Libre à vous de penser ainsi, moi je remercie le ciel de me trouver ici, encore capable de lutter, dit Eric avec assurance. Je compte tirer le meilleur parti possible des circonstances et, quand vous vous serez accoutumée à votre nouveau milieu, je sais que vous suivrez mon exemple. Il existe sûrement un moyen de sortir d'ici : à nous de le trouver.

Maman Horton approuva en gazouillant :

— Et nous nous tirerons d'affaire, Dieu merci ! Il me reste encore deux bonnes dents pour mâcher ces coriaces petits oiseaux !

*
* *

Sur l'ordre de Nan (car elle n'avait pas encore eu l'idée d'apprendre à se débrouiller toute seule), Marie déposa les deux sacoches de cuir au milieu du plancher.

— Voici tout ce que nous possédons en ce monde, dit Nan gravement. Le plus sage, à mon sens, serait d'en établir l'inventaire, d'en faire la distribution entre nous.

— Rien ne presse, Nan, observa Roy, plus raisonnable que jamais.

— Si ! nous allons procéder immédiatement à cette opération, et ce sera à part égale pour les passagers et pour Eric.

Elle vida sur le sol le contenu des sacoches. En dessus, plus précieux que des diamants, s'étalaient douze pains de savon placés là par les mains osseuses d'une vieille dame prévoyante. Celle-ci expliqua :

— Quand il n'y en aura plus, il nous faudra fabriquer du savon mou avec de la graisse et des cendres. Dieu merci ! cinquante années de luxe ne m'ont pas fait oublier la recette !

Il y avait aussi deux rasoirs de sûreté, deux paquets de lames et un repasseur automatique. En se les répartissant, chacun des quatre hommes serait à même de conserver un aspect convenable, facteur essentiel pour leur moral. Ajoutez à cela trois brosses, plusieurs peignes et ciseaux ; une livre de tabac (que les fumeurs de pipe remplaceraient, après épuisement, par de l'écorce de saule) ; enfin pour l'usage de maman Horton,

des aiguilles et du fil, une boîte de cigarettes et une bible.

— J'ai toujours eu un faible pour la pipe, mais je n'ai jamais osé l'avouer, déclara la vieille dame. J'ai bien envie d'en fumer une maintenant, si Eric veut me la bourrer. J'abandonne ces méchantes cigarettes à Nan et à Roy. La bible peut nous être utile. Sa lecture ne nuira à personne. D'autre part, elle nous sera d'un inestimable secours en cas de mariage ou d'enterrement.

Les sacoches contenaient encore de simples bijoux, les plus précieux étaient restés là-bas, dans un coffre de banque ; quelques vêtements, des pyjamas, des articles de toilette féminine, des serviettes ; des boîtes d'allumettes, un couteau de chasse effroyable d'aspect, acheté par Wilcox ; les notes ethnologiques de Roy ; et enfin environ un millier de dollars en espèces.

— J'imagine que vous donneriez volontiers cette somme pour un sextant et une carte, n'est-ce pas, Eric ?

— Les vêtements ne nous serviront pas à grand'chose, car nous devrons avant peu nous vêtir, comme les Aléoutiens, de fourrures à même la peau. Quant à l'argent, je crains bien que nous n'ayons pas l'occasion de le dépenser. Quoi qu'il en soit, nous sommes moins pauvres que je ne le croyais.

Le partage des objets avait fait passer gaîment une heure qui eût pu être sombre. Tous comprenaient maintenant la joie d'une squaw d'Esquimau recevant en cadeau un mètre d'étoffe ou un couteau de boucher.

Roy, quand ce fut fini, prit Horton à part

pour lui conseiller une trêve immédiate avec les partisans de Sandomar. Il lui paraissait dur de passer l'éponge sur les hideux événements de la veille, mais la prudence l'exigeait. Tous réunis, ils formeraient un groupe de treize hommes capables de dominer les Aléoutiens et, au besoin, de les contraindre à lever leur tabou. En outre, si les blancs devaient tenter seul le voyage, on pouvait avoir recours à ces bandits pour la manœuvre du bateau.

— Bientôt se posera une question de vie ou de mort, ajouta Roy. Les vivres que peut fournir cette île sont limités. Eric croit qu'à force de travail et avec des méthodes plus efficaces on arriverait à nourrir toute la population, mais j'en doute. Nous ne possédons pas de fusils et avec un attirail indigène nous n'obtiendrons guère plus de résultat qu'eux-mêmes.

— Vous croyez qu'il nous faudra rationner les indigènes ? demanda Horton.

— C'est possible, du moins pendant quelques mois. Et nous ne pouvons le faire sans l'appui de Sandomar. C'est un peu vif, je l'avoue, d'envahir une île et d'affamer à moitié les habitants... mais, après tout, ce ne sont que des sauvages, sans la moindre valeur pour l'humanité.

Horton avait perdu beaucoup de son arrogance :

— Je plains tout de même ces pauvres diables. Cependant, je suis d'accord avec vous pour nous concilier sans délai la bande de Sandomar.

Mais comment mater ces loups humains ? Roy jugeait l'entreprise réalisable. Ils avaient été pris de la folie du meurtre à bord du navire en per-

dition, mais ils n'étaient pas aussi mauvais qu'Eric les dépeignait, et une main ferme pouvait avoir raison d'eux.

Il semblait préférable que ce fût Horton qui leur communiquât les ordres inspirés par Roy : ils avaient été aux gages du propriétaire du yacht et, par la force de l'habitude, lui obéiraient.

Sous les ombres du couchant, l'Ile Perdue paraissait s'enfoncer dans un pays de songes, bordé de rochers et d'écume. La tourmente agonisait, en poussant de longs sanglots et de troublants gémissements. Des nuages informes pendaient bas sur l'horizon ; des brumes fantomatiques s'abattaient et obscurcissaient la vue.

Eric, toujours vigilant, conservait un calme parfait. Les yeux de Nan brillaient d'un éclat extraordinaire ; maman Horton, placide en apparence, était à part soi inquiète. Wilcox et Marie demeuraient angoissés, mais essayaient de se réconforter mutuellement.

Sur la grève, Sandomar et sa bande péroraient avec animation.

Et ce n'est qu'au moment où le groupe d'Eric vint prendre le repas du soir auprès du feu qu'ils s'approchèrent, la mine sombre. Horton leur adressa la parole d'un air naturel et leur fit faire place dans le cercle ; seul, Garge, le petit voyou, montra quelques signes de sociabilité. Il grimaça et lança quelques plaisanteries à propos des rations. Ses camarades dévorèrent leur part en silence.

Nan ne devait jamais oublier ce tableau : les lueurs rougeâtres des flammes, une mer houleuse sous un ciel de nuages gris, et la population insu-

laire rassemblée en cet endroit où se célébrait la trêve du pain et de la viande. La jeune fille se demandait si elle était morte et ressuscitée sur cette île sans espoir, et si toutes les lointaines images rayonnantes de beauté et de chaleur n'étaient qu'une vision disparue à jamais. Le vaste monde — ce monde que jusque-là elle croyait connaître — lui paraissait maintenant plus étrange, plus sombre, plus effroyable qu'elle ne se l'était imaginé.

Par-dessus l'épaule d'une squaw, surgissait une petite tête luisante et noire, un nourrisson qui s'éveillait pour téter le sein maternel. Il ne cherchait guère à comprendre pourquoi il avait été placé là, sur ce rocher perdu en plein océan. Nan voyait les autres bambins, observant d'un œil sournois les visiteurs et s'agrippant aux parkas de leurs mères ; puis les chasseurs accroupis, penchant le buste, leurs visages plats et indéchiffrables comme des masques orientaux... Nan, enfin, ramenait son regard vers ses propres amis : le grave Eric aux idées claires ; Roy, le désabusé ; Horton, son père, à l'épaisse mâchoire... et le reste... Sandomar et sa harde de loups...

— Entendons-nous une bonne fois, commença Horton avec une assurance affectée. Nous sommes dans de vilains draps, mais cette situation ne durera pas, et j'estime que nous devons tous nous serrer les coudes, comme si nous étions encore à bord de l'*Intrépide*. Et puisque c'est moi qui, en fin de compte, ferai tous les frais, n'est-il pas tout naturel que je reste votre chef ?

Il jeta un coup d'œil sur Sandomar, mais le regard du sourd demeurait fixé sur les doigts

mobiles de son muet interprète, et il ne daigna pas lever la tête. Les autres ne soufflaient mot.

— Soyez unis et travaillez avec accord, moi je vous dirigerai de mon mieux, poursuivit Horton. Voyons d'abord pour ce soir : ma fille et sa femme de chambre, Mme Horton et moi-même, nous occuperons l'une des chambres de notre hutte à deux pièces ; Roy et Eric, Wilcox et de Valera, l'autre pièce. Le couple aléoutien propriétaire de la cabane a bien voulu consentir à habiter chez ses voisins. Il me semble que vous autres, préférez ne pas vous quitter : eh bien, je suggère que vous occupiez la grande « kashga », c'est-à-dire la maison commune au bout du village. Chéchaquo m'assure qu'il peut vous fournir des manteaux en abondance.

Il y eut un silence absolu, puis Garge s'avança. Sa petite face de fouine grimaçait sinistrement.

— A qui parlez-vous ? A nous ?

— Mais oui... je vous conseille...

— Nous n'avons pas besoin de vos conseils. Nous coucherons où bon nous semblera, avec qui il nous plaira, vous m'entendez, hein ?

Horton changea de couleur, mais ne perdit pas la tête. Silencieux, Eric et ses amis demeuraient dans l'expectative. On n'entendait que le pétillement du feu. Sentant venir du vilain, les Aléoutiens cessèrent leurs murmures gutturaux.

— Je ne vois pas pourquoi vous prenez ce ton, répliqua Horton. Il n'y a aucune raison pour que nous soyons ennemis. Nous partirons tous d'ici un jour ou l'autre, et les récompenses ne manqueront pas pour les bons travailleurs et ceux qui se conduiront bien.

— Le diable m'emporte si nous partons ensemble ! lança Garge d'une voix haineuse. Vous irez d'un côté, et nous de l'autre ! Nous voyons clair à travers votre jeu, vieux fourbe ! Vous ferez coffrer Sandy et les copains, pour mutinerie et meurtre en haute mer dès l'arrivée !

Eric avait levé la tête, mais Horton avala l'insulte.

— Loin de moi cette pensée ! Si vous vous comportez bien, le reste sera oublié quand nous partirons d'ici.

— Nous ne tenons pas à partir ! Et si ça nous plaît, un jour, vous resterez ici, vous. Compris ? Si vous nous embêtez, nous vous expédierons !

Avant qu'Horton pût répondre, l'aspect de la situation changea. Un long bras s'abattit sur l'épaule de Garge et le rejeta en arrière. Sandomar venait d'avancer l'œil flamboyant, sa touffe de cheveux noirs hérissée sur son crâne.

De la part d'une telle brute, on se serait attendu à un grognement rauque plutôt qu'à une voix humaine. Or, il s'exprima d'un ton monotone et froid et dans un langage correct.

— Je suis Sandomar, commença-t-il. Je prends la parole au nom de ces hommes. Je n'entends pas, mais je parle !

Un bref silence régna ; le vent gémit sur l'écume et tomba presque aussitôt. Il ne s'agissait plus cette fois d'une simple mutinerie, mais d'une lutte sans merci. Sandomar était le loup qui attire dans une embuscade le chien de berger, la subite tourmente de neige qui égare le chef du troupeau de rennes dans les terres désolées, c'était l'avalanche, l'incendie de forêt, toutes les puis-

sances sauvages contre lesquelles s'est heurté l'homme depuis que le monde existe...

— Nous ne travaillons plus pour vous, dit-il. Chacun pour soi, désormais ! Le navire a coulé, tout est balayé ! Finie, la civilisation ! Finie, la richesse, finie la loi !

Il y eut encore un silence. Tout ce que représentait Horton gisait au fond de la mer ; son carnet de chèques n'était plus qu'un chiffon de papier ; son ciel s'était effondré sur sa tête et le sol manquait sous ses pas.

— Rien ne me presse de partir d'ici, poursuivit la voix monotone de Sandomar ; c'est la première fois que je me sens libre... Tout le bon de la vie m'a toujours été refusé : la bonne chère, les belles femmes ; je n'ai ramassé que les reliefs de la table ; seules, les laides, les vieilles, ont été mon lot. Mais c'est terminé maintenant. A moi, dès ce soir, ma part !

Le sang disparut de la joue d'Horton, mais une lueur brillait dans ses yeux, et Eric comprit qu'il était décidé à lutter jusqu'au bout :

— Passez-moi ce revolver, murmura-t-il.

Mais Eric souffla aussi bas :

— Attendez ! ce n'est pas encore le moment !

Sandomar comprit le message et son regard se porta aussitôt sur la main droite de Garge, dont les maigres petits doigts papillotèrent ; la lèvre de Sandomar se plissa de mépris.

— Nul ne me barrera la route, dit-il ; l'un de vous possède un revolver, mais il en aura besoin pour défendre sa peau. Quant à moi, Sandomar, je ferai ce que bon me semblera, que vous le veuillez ou non. Tout d'abord, ce soir, je vais

m'adjuger une des jeunes femmes — la maîtresse ou la servante — peu m'importe.

La voix lugubre et lente ajoutait à la menace. Marie étouffa un cri et, se précipitant vers Nan, lui saisit la main. Nan se tenait droite, le visage blême mais calme, et ses yeux étincelants parcouraient lentement le groupe des acteurs de de ce drame : Sandomar, le buste en avant, ses longs bras repliés, le menton en l'air, par manière de défi ; Horton, livide ; Roy, froid comme toujours ; enfin Eric, sa chevelure blonde au vent, son long corps souple prêt à bondir. Derrière eux, maman Horton, tremblante de rage plus que de peur ; Wilcox, pâle mais vaillant, prêt à exécuter les ordres de ses chefs. Quant à de Valera, un peu en retrait, il attendait de voir de quel côté soufflerait le vent. Les Aléoutiens, eux, suivaient la scène de leurs yeux sombres et pleins d'inquiétude.

Horton se tourna vers Eric :

— Que diable ! Donnez-moi ce revolver !

Eric secoua la tête d'un air distrait. A une seule condition, il eût pu obéir à cet ordre : si Horton avait été plus vigoureux et meilleur tireur que lui ; or, tel n'était pas le cas. Le seul rival possible d'Eric était Roy, sûr de ses nerfs comme de sa tête, prudent et calculateur. Lequel des deux l'emporterait ?... Eric croyait à son étoile. L'arme pouvait devenir le sceptre de son empire et il entendait la garder pour lui.

Eric fit quelques pas en avant, hors de l'ombre crépusculaire, et apparut dans la rougeâtre clarté du feu. Ses muscles étaient toujours tendus, prêts à l'action ; à la vue de cette svelte et souple

forme athlétique, contraste frappant avec la masse simiesque de l'adversaire, une jeune Aléoutienne aux yeux obliques, plus pâle que ses sœurs et portant une parka en peau de loutre, poussa une légère exclamation dont seule, Nan parvint à comprendre le sens. Les hommes de Sandomar, qui s'avançaient à pas lents, s'arrêtèrent net :

— Je vous conseille, jeune homme, de ne pas vous mêler de cette affaire, ou Sandy vous crèvera la panse, fit Garge d'une voix aiguë.

Eric ne se donna pas même la peine de le regarder ; ses yeux bleus restaient fixés sur les petits triangles qui brillaient, menaçants, sous la saillie des sourcils de Sandomar. Il n'y avait aucune haine en ce croisement de regards, mais un antagonisme glacial et implacable ; tous deux s'y connaissaient en hommes.

— Ne me barrez pas la route, gronda sourdement Sandomar.

Eric secoua gravement la tête. Sandomar n'eut pas besoin de recourir à son interprète pour comprendre le caractère irrévocable de cette réponse.

— Nous sommes huit, neuf, peut-être, et vous êtes tout seul, poursuivit Sandomar.

Il tendit son long bras, ramassa un morceau de roc de la grosseur d'une noix de coco et le tint au ras du sol.

— Avant que vous ayez tué l'un d'entre nous, vous aurez les côtes défoncées avec ceci. Vous feriez mieux de vous tenir tranquille !

— Si j'en tue un, ce sera vous, répondit Eric d'une voix lente. Abandonnez vos prétentions,

Sandomar, aucune de ces jeunes filles ne vous appartiendra, ni maintenant, ni jamais !

Sandomar regarda les doigts frémissants de l'autre. Son poignet se tendit, le roc trembla légèrement dans sa paume, et Eric porta la main à la crosse de son revolver. Un instant, l'idée d'abattre la brute sur-le-champ lui effleura l'esprit. C'eût été le meilleur parti à prendre, à condition que la meute se dispersât. Mais Garge et les autres étaient affolés par la griserie d'un breuvage plus enivrant que l'alcool : la perspective d'une liberté nouvelle, affranchie de toute loi. Leurs traits crispés disaient suffisamment que si Sandomar tombait, ils ne fuiraient pas, mais se précipiteraient en masse hurlante et anéantiraient tous ceux qui s'interposeraient entre eux et leur proie.

Il semblait préférable de temporiser, autant que possible. Eric aimait la vie et, maintenant, le vieux Nord avait situé ce drame dans son propre cadre, derrière les récifs d'une mer désolée, et reproduisait sur une plus petite scène un grand drame primitif : pour rien au monde Eric ne se laisserait tuer au premier acte.

— Vous désirez une de ces jeunes femmes pour vous-même ? demanda Sandomar.

— L'une d'elles, oui !

Cette réponse ne surprit personne, pas même Nan. Toutes les anciennes convenances avaient disparu pour céder la place à une extrême simplicité dans les rapports entre humains.

— Là n'est pas la question, continua Eric. Nul ne peut prétendre à une femme sur cette île sans que la femme y consente. Voilà la loi !

Les doigts de Garge se remirent à s'agiter.

— Toute loi a disparu ! dit Sandomar.

— Il existe une nouvelle loi !

Eric s'exprimait avec calme, mais sa voix avait une autorité née de la conscience du pouvoir.

Lorsque Garge eut transmis cette déclaration, Sandomar ne répondit que par une interrogation grosse de sens et d'éventualité :

— *Vous ?*

Eric y répliqua de même par un seul mot :

— *Moi !*

Puis, avec une sombre dignité, tel un de ces ancêtres, un de ces Vikings au casque ailé haranguant une tribu conquise sur la côte saxonne, il ajouta :

— Quiconque violera la loi le paiera de sa vie !

VI

Eric n'eut pas besoin de montrer son revolver. L'évocation de cette loi, qu'ils croyaient morte et engloutie dans la mer, et qui reparaissait, calme et puissante, à leurs yeux, sembla frapper de stupeur ses ennemis. Ils s'attendaient à un sanglant combat mais non à ce rappel du passé, l'immixtion de cette force éternelle dont Eric avait assumé l'incarnation.

Sandomar lâcha sa pierre et baissa les yeux. Eric comprit que, pour ce soir-là du moins, il restait le maître :

— A présent, dit-il, je vous conseille de retourner chez vous et de dormir ; je vous reverrai tous demain matin et vous donnerai vos consignes. Il y aura du travail pour tout le monde.

Sandomar hésita quelques secondes, ouvrit son énorme bouche comme pour parler, puis tourna le dos en grognant et s'en fut de son pas clochetant ; ses hommes le suivirent sans un regard en arrière.

La flamme aux yeux et le cœur bondissant, Eric revint vers le feu. La joie de son bref triomphe tombait, le froid lui pénétrait les os, il n'osait parler de crainte que le tremblement de sa voix ne trahît son doute. Nan l'observait, à la fois méfiante et admirative. Roy alluma avec calme une cigarette et dit avec un léger sourire sardonique :

— Mes compliments, Ericssen ! Comme bluff, c'est admirable !

— Je n'ai cherché à intimider personne, dit Eric, redevenu maître de lui.

— Oh ! inutile de continuer le jeu maintenant. Nous sommes entre amis, et malgré toute notre gratitude envers vous pour avoir arrêté à temps ce qui aurait pu tourner très mal, vous ne vous attendez pas, je pense, à ce que nous vous acceptions comme dictateur ?

— C'est moi qui commande, en qualité de capitaine. L'île est désormais sujette à la loi maritime, et il va falloir s'y soumettre. Cette situation ne me sourit guère, mais quelqu'un doit veiller au salut commun. Mettez-vous bien cela dans la tête, Roy !

Nan comprenait qu'elle était l'enjeu de la partie, mais elle ne parvenait point à chasser de son esprit le souvenir de l'étreinte d'Eric le soir sur le pont ; cependant le rouge montait à ses joues devant ce défi qu'elle ne pouvait point ne

pas relever. L'antagonisme inné entre ces deux âmes libres éclata de nouveau :

— Pour ma part, je refuse à me mettre cela dans la tête, répondit-elle froidement. Je vous sais gré, moi aussi, de votre magnifique tactique, mais n'allez pas la gâter en la poussant trop loin.

Eric brusquement se sentit incapable de lutter davantage ce soir-là.

— Nous en reparlerons demain matin. Pour l'instant, je vais me coucher et je vous engage à en faire autant. S'attarder plus longtemps ici, c'est inviter ces bandits-là à revenir.

Il s'éloigna. Nan prit soudain conscience de son ingratitude. Le crépuscule avait fait place à une froide obscurité, plus pénétrante, maintenant que l'œil bleu d'Eric et sa chevelure ensoleillée manquaient aux feux agonisants du foyer. Les longs sanglots du vent décuplaient la tristesse de Nan, à présent que la voix profonde de cet homme s'était tue. Il ne lui déplut pas d'entendre maman Horton dire railleusement :

— Voilà assez longtemps que vous faites étalage de votre indépendance de Yankees. Si vous voulez m'en croire, allons nous coucher et n'oublions pas de réciter une prière pour l'homme qui nous a sauvé la vie.

Il n'y a guère de repos, dit le proverbe, pour la tête qui porte la couronne ; et, cette nuit-là, Eric fut la proie des démons du doute et de l'inquiétude. Avait-il agi pour le mieux ? Pourrait-il mener jusqu'au bout l'œuvre commencée ? N'eût-il pas mieux valu abattre Sandomar, alors que l'occasion s'en présentait ? N'eût-il pas été plus sage de partager la responsabilité avec Roy et

Horton ? En voulant dominer l'île, n'allait-il pas s'aliéner les indigènes dont le concours était indispensable pour la victoire finale ? Et pourquoi diable cette idée de dire à Sandomar qu'il désirait une des jeunes filles pour lui-même ? De toutes ses folies, celle-ci était la pire. Son seul but, son seul espoir étaient de sauver l'expédition. Il n'avait ni temps ni énergie à perdre en des rêves impossibles.

Pourtant, Nan hantait ses pensées. Le profond regard de ses yeux, calmes comme la surface d'un étang, le charme qui émanait de cet épais rideau de cils, le sombre reflet de sa chevelure flottant au vent... le chaud éclat bronzé de sa peau de satin... Avec quelle vaillante audace elle l'avait défié auprès du feu de campement ! Comme elle avait su se mesurer à lui, sous la clarté lunaire, à bord de l'*Intrépide !* Et avec quelle intensité, avec quel délice il avait goûté la griserie de vivre qui battait dans les veines de la jeune fille, quand ses lèvres s'étaient écrasées contre les siennes !

Il finit par s'endormir. Une main posée sur son épaule le réveilla. Silencieusement, Roy lui montrait la porte ouverte de la hutte. A l'heure où l'aube étendait son bras pâle au Levant, les chasseurs aléoutiens se réunissaient au bord du ruisseau pour accomplir leur rite de païens.

Nus à l'exception d'un pagne, ils dédaignaient le frisson de la brise qu'apportaient les flots. Tous en cercle, leurs bras tendus vers le ciel, ils psalmodiaient en chœur. Puis ils entrèrent dans l'élément liquide et, les mains en forme de coupe, s'aspergèrent trois fois le corps d'eau glacée,

avec des gestes qui suivaient le rythme du chant. Ensuite, bondissant hors de l'eau, ils coururent à leurs huttes.

L'œil froid de Roy luisait.

— Eric, ne sommes-nous pas au commencement du mois lunaire ?

— Oui, la nouvelle lune se lèvera ce soir.

— Voilà qui est merveilleux. J'avais lu quelque chose au sujet de cette cérémonie ; les explorateurs russes l'avaient notée lors de leurs premières visites aux îles Aléoutiennes, mais on croyait cette coutume disparue. C'est un rite païen. Vous avez remarqué que la prêtresse n'y a pas pris part ?

— J'aimerais à savoir ce qu'ils disaient, fit Eric.

— Je vais vous l'apprendre, et je gage que c'est cela, demandez-le à Chéchaquo : la première partie était une invocation implorant le lever du soleil, source de vie. Quand ils se sont aspergés, chacun d'eux disait : *Je ne suis pas mort. Je ne suis pas endormi. Je suis en vie !*

Ah ! Eric, lui aussi, devait montrer qu'il n'était ni mort, ni endormi, mais bien en vie. Bannissant le doute et la crainte, il fit annoncer par Chéchaquo que tous les habitants de l'île devraient s'assembler sur la grève. Et si quiconque, indigène ou blanc, refusait ? Une seule réponse : la force. Il n'était plus question de demi-mesures, ni de compromis. Il était allé trop loin pour reculer.

Tous répondirent à l'appel : les Aléoutiens, dociles, comme il s'y attendait, ses amis, tiraillés entre l'espoir et le ressentiment, ses ennemis, à

contre-cœur. En son uniforme bleu d'officier, avec ses yeux bleus comme la mer à laquelle il tournait le dos, Eric, debout devant la population insulaire, proclama la dictature de l'Ile Perdue, l'avènement de la loi de l'homme blanc...

Tout d'abord, indigènes et étrangers devaient travailler d'un commun accord pour tirer tous les fruits possibles de l'île. La paresse était interdite. Les enfants aideraient selon leurs moyens ; les femmes blanches, comme les squaws, rempliraient leur rôle. Ceux qui bouderaient la besogne ne recevraient ni nourriture, ni abri. L'île était stérile, la situation désespérée ; seule une impitoyable exécution de la loi leur permettait de survivre.

— La moitié du saumon sec, de la viande fumée et du pain de racine devra être mise en réserve en prévision de l'hiver, déclara gravement Eric. On doublera le nombre des parkas et des mukluks ; autrement dit, il faudra s'atteler à la besogne du lever au coucher du soleil tant que durera le beau temps.

Il s'arrêta, parcourant de l'œil les rangs de ses auditeurs. Certains hommes de Sandomar semblaient au comble de la désolation. La loi et le travail, ces deux particulières abominations, leur posaient de nouveau le grappin dessus ! Mais une sorte de vivacité d'oiseau animait l'œil de maman Horton :

— Nous consentons à tout cela, s'écria-t-elle ; ce serait enfantin de notre part de ne pas comprendre qu'il s'agit là de notre bien. Pour ma part, je me félicite de l'occasion qui s'offre ; je suis lasse et dégoûtée de cinquante ans de parties

de bridges et de salons de thé. Donnez-moi de ces peaux à coudre ; donnez-moi des racines et des rocs. J'ai commencé ma vie par le travail et je veux la finir de même.

Eric jeta un coup d'œil sur Nan, mais quel démon d'orgueil glaçait son regard et donnait à ses lèvres ce sourire amer ?

— Nous sommes aux ordres de Votre Seigneurie, prononça la jeune fille railleusement. Votre Seigneurie désire-t-elle que nous mâchions des peaux à l'instar des Esquimaux ?

— Ne plaisantez pas, Nan. C'est pour nous une question de vie ou de mort. Cependant, j'espère qu'à vous, mesdames, on pourra épargner les basses besognes, uniquement parce qu'elles vous sembleraient beaucoup plus pénibles qu'aux squaws.

Eric prendrait la direction générale de tous les travaux, ceux des Indiens aussi bien que ceux des blancs ; si des différends s'élevaient, lui-même les trancherait. Il posa en principe que le sol appartenait aux Aléoutiens, que les conquérants pouvaient faire travailler ceux-ci, les régir, mais non pas les affamer, les dépouiller de leurs biens, ni verser leur sang. Les matelots ne pourraient s'unir qu'aux filles d'âge nubile et qui y consentiraient. Quiconque enfreindrait cette loi, ou commettrait un meurtre, ou se mutinerait contre le capitaine serait puni de mort.

— Cette sentence sera sans appel, ajouta Eric d'un ton grave. Je la prononcerai moi-même et l'exécuterai en personne.

Nan se révoltait intérieurement : toute sa vie

elle avait donné des ordres et n'en avait jamais reçu ; la discipline était un mot qu'elle ignorait. Mais, alors, pourquoi son cœur tressaillait-il ainsi ? Elle ne pouvait détourner son regard de cette silhouette de Viking dressée dans la brume flottante, la tête haute, l'œil perçant et les traits empreints à ce moment d'une belle flamme d'exaltation. Elle le haïssait presque de la dominer ainsi.

L'assemblée se dispersa. Après le petit déjeuner, les trois femmes blanches passèrent des vêtements aléoutiens et s'en furent avec les squaws sur les terrains de pêche. Le dernier lien avec le passé était rompu. Elles entraient dans la vie de l'île Perdue. A distance, on ne les distinguait guère des squaws à la voix rauque et à l'œil terne.

Sur le conseil de Chéchaquo, Eric divisa ses troupes en trois équipes : la première, chargée de tuer les morses qui venaient pour s'apparier au bout de la grève ; la seconde, dont le rôle consistait à dénicher les œufs et à prendre au filet les oiseaux sur les escarpements de la côte ; et la troisième, composée surtout de squaws, avec mission de tuer à la lance, d'apprêter et de sécher un petit banc de saumons qui avait échappé au piège à poissons en cours de construction.

L'équipe de pêche était en parfaite sécurité, presque à la portée de voix ; aussi Eric se consacra-t-il, durant la première moitié de la matinée, au groupe des chasseurs d'oiseaux, suspendus parfois par l'extrémité des doigts au-dessus de l'eau bouillonnante, parmi les battements d'ailes des bandes d'oiseaux effarés qui tournoyaient

en poussant des cris aigus. Puis il alla voir comment les chasseurs se comportaient ; il les trouva en plein travail, si affairés qu'ils ne s'aperçurent de sa présence qu'au moment où il se trouva au milieu d'eux.

Ce jour-là, ils récoltaient une moisson de vif argent : immobiles comme des pierres, les pêcheurs et certaines squaws guettaient debout dans les courants peu profonds, la lance à la main ; dès qu'une nageoire fendait l'eau ou qu'une ombre noire passait en filant, la pointe d'ivoire s'abattait.

Les manches retroussées, la glace fondante lui montant jusqu'au haut de ses mukluks, Horton tenait sa place dans le rang. Il semblait oublier qu'il avait jamais été millionnaire et chef d'une demi-douzaine de grandes entreprises. Les joues en feu, une douleur croissante au poignet, les pieds engourdis par le froid, il boitillait, blessé par les pierres qu'il foulait, mais ce dont il avait surtout conscience, c'était de pêcher le saumon à la lance. Et peu de poissons échappaient à ses coups.

Parmi les squaws chargées du séchage, on remarquait une petite créature aux mouvements vifs : c'était maman Horton. Avec l'aide de Marie, elle taillait en languettes et pendait les poissons à mesure que sa voisine, qui les lavait dans la vase, les lui passait.

Cette autre femme possédait des mains longues et fines, naguère admirées pour leur beauté. Eric les regarda une bonne minute avant que la travailleuse levât les yeux. C'était Nan. Elle avait, de son plein gré, choisi la tâche la plus ardue,

la plus désagréable de toutes. Agenouillée au bord du ruisseau, elle nettoyait le poisson, les mains et la figure rigides sous une couche de vase et d'écailles, les doigts couverts d'écorchures produites par les nageoires et elle sanglotait à la fois de rage et de douleur.

Néanmoins, elle accomplissait consciencieusement sa tâche. Grâce au couteau de chasse de Wilcox, elle travaillait aussi vite qu'une vieille Aléoutienne, accroupie à côté d'elle, qui maniait un silex aigu. Eric considéra Nan d'abord avec pitié, puis avec une croissante admiration et enfin avec orgueil.

L'ayant aperçu, elle se releva d'un bond ; du revers de sa manche elle s'essuya le visage, faisant disparaître à la fois la vase et les larmes :

— Je ne pleurais pas, lui dit-elle d'un ton menaçant, j'avais du sable plein les yeux.

— Reposez-vous alors jusqu'à ce que vous l'ayez retiré. Du reste, ce n'est pas la tâche que je vous destinais.

— Je ne fais pas cela pour vous faire plaisir, dit-elle sèchement. Si vous le croyez, détrompez-vous. J'eusse préféré mourir de faim plutôt que de me laisser assigner un travail quelconque.

— De toute façon, vous ne travaillez pas pour moi, dit gravement Eric. Vous obéissez tout simplement à la loi, que j'essaye de représenter. Personnellement, je n'ai rien à gagner ni à perdre.

Elle se tourna vers lui, furieuse, lâchant tout ce qu'elle avait sur le cœur :

— Ce n'est pas ce que vous disiez hier soir à Sandomar. Voudriez-vous me dire à quelle jeune fille vous faisiez allusion ? Ce n'est sûrement pas

à Marie ; vous savez, comme moi, qu'elle est fiancée à Wilcox !

— C'est à vous, bien entendu, que je faisais allusion.

— Et qui vous dit que je n'aime pas Roy ? Ou bien serait-ce que vous entendez m'arracher à lui... par la violence, si c'est nécessaire ? En ce cas, renoncez à pareille idée, une fois pour toutes. Dans l'intérêt général, je consens volontiers à vider le poisson, ou à remplir d'autres corvées aussi répugnantes ; mais ne vous imaginez pas que je devienne votre squaw, dussions-nous rester ici le restant de notre vie. Si je choisis jamais quelqu'un, ce sera Roy.

Eric se contraignit à sourire.

— Je suis désolé que vous ayez pris mes paroles au sérieux.

Elle parut stupéfaite.

— Vous ne parliez pas sérieusement ?

— Pas le moins du monde. Je supposais que vous l'auriez compris. L'idée qu'une femme appartient à un autre retient certains individus, Sandomar lui-même ; s'ils se croient avoir les coudées franches, ils deviennent deux fois plus dangereux.

Nan baissa les yeux :

— Alors, je vous prie de m'excuser.

— Inutile. Si vous êtes éprise de Roy, je souhaite que vous l'épousiez... ici... à la chapelle. De même pour Marie et Wilcox. Cette mesure nous évitera bien des ennuis et vous et Marie serez bien plus en sécurité. Croyez-moi, je parle avec ma longue expérience des hommes.

— Je ne veux pas épouser Roy, ni personne.

— Eh bien ! il faudra tâcher de vous y décider bientôt, voulez-vous ? Maintenant que nous nous sommes expliqués, laissez-moi vous prier de ne plus nettoyer de poisson. Cette tâche, les squaws ne demandent pas mieux que de s'en charger : elles préfèrent être tranquillement assises à effectuer ce travail repoussant plutôt que de braver, debout, le froid de l'eau. Prenez une lance et exercez votre adresse aux côtés de votre père. Ce sport est passionnant, et le sable ne vous entrera pas dans les yeux !

Là-dessus, Eric tourna prestement les talons, incapable de garder plus longtemps le masque. Ah ! l'orgueil ! c'était son démon particulier. Par orgueil il venait de renoncer à l'espoir le plus brillant de sa vie !

Ce soir-là, il construisit une solide barrière pour la cabane de Nan et des autres passagers, puis il fit déménager une vieille squaw solitaire afin d'occuper sa petite hutte à lui tout seul. Cette hutte se trouvait au centre du campement ; en y découpant un carré de terre, il y pratiqua une fenêtre qui lui permettrait d'entendre le moindre appel de Nan ou d'Horton ; la porte en chêne avait jadis appartenu à un gros caboteur dont les épaves avaient été jetées à la côte voilà bien longtemps, et on ne pouvait forcer son verrou. Il y dormirait, lui aussi, à l'abri de toute attaque brusquée.

Exténués par le travail de la journée, les hommes de Sandomar regagnèrent leur hutte au coucher du soleil. Il n'y avait rien à craindre d'eux ce soir-là. Les seuls ennemis capables d'envahir la cellule d'Eric étaient ses noires pensées.

Il s'éveilla avant l'aube avec un poids sur le cœur. Parviendrait-il à vaincre les éléments dans cette guerre insulaire ? Pour les autres son triomphe apporterait la vie sauve, la liberté, le bonheur ; pour lui, quel avantage en retirerait-il ? Rien qu'une succession d'autres luttes contre le flot, la tempête, les rochers... Que pouvait-il espérer ? L'amour ? Il venait d'y renoncer ! Jamais il ne rencontrerait une femme adorable comme Nan, c'était le seul être dont la grandeur d'âme répondit à son idéal...

Il fut soudain détourné de ces pensées par un sanglot étouffé, sous sa fenêtre. Sans le calme de l'heure, il ne l'eût pas perçu. Du fond de son âme de marin, une voix lui disait que l'heure du destin allait sonner, que tout n'était peut-être pas perdu.

Tout doucement, il ouvrit la porte. Les étoiles jetaient leur pâle reflet bleu à travers les déchirures de nuages, la brise saline lui apportait des senteurs matinales et l'obscurité se muait en brume vaporeuse. Une vague silhouette glissa devant sa hutte et s'évanouit dans l'ombre de la berge.

Enfilant sa parka et ses mocassins, Eric la suivit en silence ; il n'aperçut de nouveau le fantôme qu'à une cinquantaine de pas du cours d'eau. Il paraissait trop matériel pour être un esprit des eaux ; au bout d'un instant, ses mouvements étranges cessèrent, puis laissant tomber sa parka sur le sol, il se tint debout pendant quelques brèves secondes.

Avec une légèreté, une grâce surpassant tout ce qu'Eric avait pu imaginer, l'apparition dis-

parut dans l'eau en produisant un mol éclaboussement. Retenant son souffle, Eric attendit, se gardant de se montrer et une voix suave parvint à ses oreilles dans la nuit.

C'était Nan, et elle s'adressait aux dieux païens : *Je ne suis pas endormie*, disait-elle bravement, presque suffoquée par l'eau glacée... *Je ne suis pas morte... Je suis en vie.*

Un moment après, elle avait remis sa chaude parka fourrée et regagnait à la hâte sa hutte de terre. Elle n'aperçut Eric que lorsqu'elle arriva presque sur lui, et elle se rejeta en arrière avec un cri de surprise. Il n'ouvrit pas la bouche, mais elle l'identifia à l'instant ; même sous un jour encore plus incertain, elle eût reconnu sa haute stature, le port de sa tête, sa chevelure au vent.

— Vous êtes en train de m'espionner ? fit-elle très bas et durement.

— Oui, et je ne le regrette pas.

— Je vous croyais au moins un homme bien élevé.

— Je ne vous offre pas mes excuses, je recommencerais s'il le fallait. Mais je vous demande pardon pour le mensonge que je vous ai dit hier.

— Quel mensonge ? J'ai froid, je veux rentrer dans ma hutte.

— Non, je veux vous parler maintenant. J'ai proféré le plus infâme mensonge de ma vie ! Je vous ai dit, par forfanterie, que ma déclara- à Sandomar n'était pas vraie. Elle était vraie. Je désire que vous soyez ma femme !

Nan se tenait debout, immobile ; ses yeux se détachaient comme deux longues ombres noires

sur la tache blanche qui était son visage, mais il ne pouvait rien y lire.

— S'il s'agit d'un mensonge, je suis heureuse de vous l'entendre rétracter, lui dit-elle enfin, placidement. Je crois que vous êtes un galant homme, après tout !

— Et vous, la femme la plus délicieuse et la plus brave que j'aie jamais connue. Vous m'en avez donné la preuve près de l'étang aux saumons. J'ai tenté de vous chasser de mes pensées comme un rêve inaccessible. Mais je lutterai, à présent, pour vous conquérir sur Roy. Vous êtes ma compagne prédestinée... et, si vous m'échappez, le monde entier ne comptera plus pour moi !

VII

Nan jeta un regard rêveur sur l'eau que commençait à éclairer le jour naissant. Un doux sourire illuminait ses traits lorsqu'elle releva la tête.

— Je suis fière de vos sentiments envers moi, dit-elle à Eric. Moi-même j'en arrive presque à remonter dans ma propre estime. J'ai fini d'être, désormais, l'enfant gâtée que vous sembliez voir en moi. Les circonstances tragiques que nous traversons actuellement ont retrempé mon âme. Mais je vous préviens, Eric, la lutte sera chaude. Toutes les chances se tournent contre vous, ne vous le dissimulez pas. Cette aventure insulaire n'est qu'un épisode dans nos existences. Un jour viendra où il nous faudra reprendre la vie normale... Vous, la mer et les neiges vous

retiendront... Moi, l'existence civilisée. De plus, vous avez comme rival un homme autoritaire, extraordinaire même ; il veut que tout plie devant sa volonté.

A ces paroles, le cœur d'Eric battit plus fort :

— Mais vous serez ma femme, si je l'emporte ?

— Si vous l'emportez, oui. Allons, à tout à l'heure, Eric. Je vous reverrai quand il fera grand jour.

Elle sourit et s'éloigna. Eric, radieux, descendit sur la grève. La lande, les mornes marécages, les solitudes rocheuses de l'île Perdue sortaient peu à peu des voiles qui en cachaient la mélancolie : mais une bénédiction planait sur eux, à présent, et Eric rendait grâces à ses dieux marins de se trouver encore vivant.

Au cours du labeur quotidien, Eric se remémora l'opinion exprimée par Nan au sujet de Roy. Celui-ci était une puissance dont il fallait tenir compte, un dangereux rival contre lequel il devrait combattre. Roy avait compris d'emblée la situation et essayait froidement de s'en rendre maître. S'il se sentait déjà si fort, comment Eric parviendrait-il à lui tenir tête sur son propre terrain ?

En quelques minutes, en effet, Roy avait imaginé un simple et nouveau système de piège pour capturer les oiseaux migrateurs ; cela consistait à tirer parti de leur invariable instinct qui leur faisait fuir le danger en un vol vertical ; creusant une rigole à pan incliné dans le sable, Roy l'amorça d'un appât placé au fond et recouvert d'un léger filet fait de tendons, dans lequel se jetait la proie impuissante, à laquelle ne venait

jamais l'idée de ressortir par le plan incliné.

Il fit mieux encore : par un réajustement des poids du *bolo* indigène (sorte d'engin à boulets ramés pour attraper des oiseaux au vol) il lui donna un meilleur équilibre qui ajouta beaucoup à son efficacité. Il apporta des perfectionnements au grossier harpon avec lequel les indigènes chassaient le flétan. Enfin, fait le plus important, il trouva moyen d'introduire l'industrie minière dans l'île.

Revenant un jour de la chasse aux morses, il attira l'attention d'Eric sur une mare de boue noire située derrière les rochers.

— C'est une tourbe de basse qualité, dit-il, comme j'en ai vu en Irlande. Faites-la débiter en carrés par vos hommes et mettez-la à sécher. Dans quelques semaines nous en tirerons un nouveau combustible qui enrichira considérablement nos approvisionnements.

Eric se réjouissait de ces améliorations, sans éprouver la moindre jalousie. Dans les sombres mois qui allaient suivre, elles pouvaient en effet transformer la famine en abondance. Mais il restait toujours un abîme entre les deux chefs.

Un autre jour qu'ils aidaient les chasseurs à poser leurs pièges en prévision des incursions de saumons, Roy proposa de les étendre de façon à en couvrir tout le chenal :

— Nous râflerons ainsi tout le poisson qui arrivera. Actuellement, un quart au moins parvient à s'échapper.

— Nous devons en laisser suffisamment pour la reproduction, répondit Eric. Le saumon revient au ruisseau où il dépose son frai. Si nous les

attrapons tous, dans quatre ans on n'en verra plus un seul ici.

— Quoi ? Vous comptez être encore ici dans quatre ans ? Moi, pas, Dieu merci ! Songeons au présent sans nous préoccuper de demain.

— Demain, dit gravement Eric, les Aléoutiens y seront encore. Tant que le tabou pèse sur eux, ils ne se résoudront jamais à quitter cette île.

La lèvre de Roy eut un pli ironique.

— C'est pousser la sentimentalité un peu loin. Voyons ! nous nous débattons dans une situation désespérée, nous luttons pour notre existence même.

Eric ne céda pas :

— Cette île ne nous appartient pas. Nous sommes des envahisseurs, c'est entendu, mais pas des barbares. D'ailleurs, qui vous dit que nous ne serons pas encore sur ce rivage, non pas dans quatre ans, mais dans dix ans, attendant anxieusement la migration du saumon ?

Et, se tournant vers Chéchaquo, dont il avait fait son intendant :

— Dis aux hommes de poser les pièges comme d'habitude.

Roy esquissa un sourire et ne revint sur la question qu'au moment où Eric et lui, demeurés seuls sur la falaise au coucher du soleil, surveillaient le retour des équipes de travailleurs.

— Je ne comprends pas votre manière de voir, dit-il. Sûrement vous ne cherchez pas à faire le jeu des indigènes ?

— Je ne fais que ce que me commande ma conscience, fut la réponse d'Eric. Cela peut vous paraître risible, mais il en est ainsi. Et il est

également vrai que je m'emploie de mon mieux à ne pas m'aliéner les indigènes.

— Vous vous les êtes déjà aliénés. Vous ne vous imaginez pas, je suppose, qu'ils voient d'un bon œil la petite dictature que vous avez instituée ? Ils se soulèveront contre vous, contre vos amis, à la première occasion. Si Sandomar sait s'y prendre, il organisera une révolte qui nous balayera tous à la mer. Le seul moyen que dicte le bon sens, c'est de les traiter si durement qu'ils s'empresseront de faire cesser leur tabou et de nous aider à retrouver le chemin de la civilisation.

Avant de lui répondre, Eric se tourna vers la mer, berceau de sa race, et il la contempla longuement. C'est elle qui vint à son aide.

— Peut-être avez-vous raison, mais j'en doute, déclara-t-il enfin. Nul ne connaît la vérité absolue. Bien entendu, ma propre boussole me servira de guide.

— Je crois qu'il vaut mieux vous parler net, Eric. Je travaillerai avec vous et obéirai à vos ordres jusqu'à un certain point, mais seulement parce que j'ai les mains liées.

— Je vous sais gré de votre franchise.

— Mais il est un point sur lequel j'exige des éclaircissements, continua Roy. Je fais allusion à votre entretien avec Sandomar, le premier soir que nous avons passé sur cette île.

Eric le regarda en face.

— Lorsque je lui ai dit que j'avais jeté mon dévolu sur l'une des jeunes filles ?

— Oui. J'ai cru d'abord qu'il s'agissait de Marie, ou bien que, peut-être, vous vouliez im-

pressionner Sandomar. Mais, depuis, j'ai remarqué votre attitude à l'égard de Nan, et j'ai entendu votre voix — sans toutefois distinguer ce que vous lui disiez — lorsque vous l'avez abordée ce matin. J'en conclus que vous convoitez Nan.

L'œil d'Eric s'assombrit :

— Eh bien, oui !

— Je vous l'interdis ! C'est compris, n'est-ce pas ? Passe encore que vous conduisiez la barque ici, mais je ne tolérerai pas que vous fassiez la cour à ma future femme.

Roy s'exprimait froidement, sans la moindre colère, mais son regard était presque insultant. Le sang monta aux joues d'Eric, cependant il garda tout son calme.

— Etes-vous donc le fiancé de Nan ?

— Oui. Mais en admettant que même notre ancienne promesse ne tienne plus, je vous indique que vous n'êtes pas l'homme qu'il faut à Nan.

La colère d'Eric tomba soudain et il haussa les épaules.

— N'est-ce point à elle de trancher cette question ?

— Malheureusement non, cher monsieur. En qualité de dictateur, il vous appartient de protéger les Aléoutiens contre les excès d'un envahisseur. En tant qu'ami de Nan, il m'appartient de la garder de sa propre folie. Dans un état de choses normal, vous n'auriez pas l'ombre d'une chance de succès auprès de Nan : vous ne lui apporteriez rien et elle aurait tout à vous donner. Un monde vous sépare : vous ne pourriez vous adapter à son existence, ni elle à la vôtre. Toutefois, dans ce coin désolé où toutes les anciennes

conventions sont abolies, il est possible qu'elle perde la tête. Vous pouvez exercer sur elle un attrait primitif — je puis parfaitement le comprendre — mais ce serait risquer un autre naufrage dès notre retour à la vie civilisée.

« Voilà contre quoi j'entends la protéger... et vous protéger également.

Eric sourit.

— Ne vous tracassez pas à mon sujet !

— Voulez-vous dire que vous vous bornerez à la régence de l'île ?

— Je veux dire que je suis capable de me diriger tout seul. Et Nan de même, j'imagine. Mon attitude envers elle ne regarde qu'elle et moi, et si je crois possible de la conquérir, je n'y faillirai pas, mon cher monsieur.

Roy ne répondit qu'après un moment.

— Votre générosité n'est que superficielle et le sort de vos compagnons d'infortune ne pèse pas lourd dans la balance dès qu'il s'agit de votre satisfaction personnelle. Maintenant, n'oubliez pas que je demeure votre ennemi.

Eric se sentait entouré de gens hostiles. De tous les habitants de cette île, son seul allié fidèle était maman Horton. Félix Horton ne le tolérait qu'à contre-cœur. Wilcox considérait Roy comme son chef, et prendrait sûrement son parti dans toute altercation avec Eric. Marie adorait sa maîtresse et Nan elle-même était pour Eric autant adversaire que camarade. Quant à de Valera, il ne fallait pas plus compter sur lui que sur l'argile croulante des falaises. Enfin Sandomar et ses hommes complotaient secrètement contre la vie du jeune capitaine.

Et qu'attendre des Aléoutiens ? S'il ne parvenait point à se les concilier, il perdrait la partie. Eux aussi protestaient déjà contre sa loi ; lorsqu'il se retournait brusquement il voyait leurs sombres regards fixés sur lui, et leur caquetage enfantin, leurs rires gutturaux se muaient à son approche en un morne silence. Sandomar et ses hommes se liaient avec eux, mais Eric demeurait l'usurpateur, le tyran. Chéchaquo était sujet à caution : Eric ne savait jamais quelles pensées dissimulaient le noir d'encre de ses yeux et les rides sillonnant le cuir tanné de sa face. D'ailleurs, Chéchaquo était lui-même considéré comme un intrus, issu d'une race différente de ces grands insulaires, et son intervention ferait peut-être plus de mal que de bien.

Eric ne pourrait dominer les indigènes que s'il exerçait une certaine influence sur leur prêtresse mais autant valait jouer sa vie sur le temps qu'il ferait le lendemain ! Le vol des oiseaux de mer, la houle, les sautes de vent, les caprices des courants, autant de certitudes en comparaison de la flamme naissante d'une passion dans le cœur d'une squaw. *Cœur-de-Feu !* Ce nom lui allait à merveille ! Elle était aussi l'image d'un des éléments et n'obéissait qu'à sa propre loi.

Le quatrième soir, comme il passait auprès du sanctuaire, elle l'appela d'un ton rauque :

— Chef blanc !

Il s'arrêta, et elle vint sur le pas de la porte. Dans les yeux obliques de la jeune femme brillait un rayon, mais il sentit comme un mauvais présage dans cette ombre allongée qui lui barrait la route.

— Tu ne viens pas voir Cœur-de-Feu bien souvent, lui reprocha-t-elle.

— J'ai travaillé dur pour donner à manger à tous.

— Mais tu ne donnes pas à Cœur-de-Feu les aliments qu'elle réclame ; elle a beaucoup faim, beaucoup soif. Tu n'es pas encore amoureux ?

— Pas encore, Cœur-de-Feu. Mais je veux être ton ami.

— Ta peau est blanche comme la neige ; peut-être ton cœur est-il aussi froid que la glace. Cœur-de-Feu ne tient pas à ton amitié seulement : elle veut être ta femme ! (Un regard rusé anima le visage impassible.) Peut-être trouves-tu Cœur-de-Feu moins jolie que la jeune fille du bateau et penses-tu qu'aucun homme blanc ne la désire ? Mais un autre blanc est venu la voir hier soir. Il lui a dit qu'il l'aimait beaucoup et la prendrait avec lui.

— Qui était-ce ? demanda aussitôt Eric.

— Un homme dont la peau est comme le lait, les cheveux comme l'herbe sèche. Il a dit son nom : Swede. (Elle sourit et fit un signe de tête.) Il a promis d'emmener Cœur-de-Feu dans le pays des hommes blancs. Cœur-de-Feu ne lui cède pas encore, mais peut-être le fera-t-elle si chef blanc ne devient pas vite amoureux d'elle.

Eric frémit à cette évocation : la virginale princesse de l'île, prise par le pire scélérat de la bande de Sandomar ! Mais quand il ouvrit la bouche pour protester, il ne put donner un accent convaincant à ses paroles ! Il lui semblait contempler du rivage un navire sombrant hors de portée de tout secours. Cœur-de-Feu courait à

sa perte ; en ce terrible drame du Nord, un rôle tragique lui était assigné.

— Je préférerais te voir épouser quelqu'un de ta tribu, finit-il par lui dire.

— Je ne veux pas marier avec un Aléoutien. Je suis une blanche.

Il regarda sa peau noire, ses cheveux gros et drus, ses yeux obliques.

— Eh bien ! puisque tu tiens à Swede, prends-le. Il ne t'emmènera pas avec lui, je t'en préviens, ou s'il t'emmène, il ne restera pas longtemps avec toi. Mais si tu es décidée à épouser un blanc, celui-là en vaut un autre, après tout.

L'étincelle qui animait l'œil de la femme s'éteignit :

— Je ne veux pas de lui. Je t'ai dit un gros mensonge. Cœur-de-Feu se sent de glace lorsque Swede passe son bras autour d'elle. C'est toi que j'aime, tu es l'homme que je vois en rêve. Quand ta main frôle Cœur-de-Feu, elle n'est plus froide, mais ardente comme le soleil lorsqu'il vient de traverser nuages. Si tu ne l'aimes pas, Cœur-de-Feu mourra par chagrin.

Mais Eric se détourna :

— Si Swede te tourmente, ne manque pas de me le dire. Et rappelle-toi ceci : l'amour vient de lui-même et personne ne peut le commander. Maintenant, toi et moi, restons bons amis.

La jeune fille eut un regard rêveur et lointain :

— Peut-être n'éprouveras-tu jamais d'amour pour Cœur-de-Feu, murmura-t-elle. Ton cœur appartient sans doute à la jeune fille du bateau. Je t'ai entendu le dire le soir de ton arrivée ici. Je souhaiterais me tromper, mais à présent je sais.

Il fallait maintenant qu'Eric usât de demi-mensonges ; le salut de tous en dépendait :

— Je crois que la jeune fille en question veut épouser Roy. Je dois renoncer à elle.

— Cœur-de-Feu priera pour que tu ne penses plus à elle. Peut-être alors aimeras-tu Cœur-de-Feu. (Une flamme rouge se refléta dans sa prunelle noire.) Je te répète : je ne suis pas une squaw ordinaire, je suis prêtresse d'un peuple disparu. Je t'aime, fort, très fort...

Les hommes de Sandomar, malgré leur sourde hostilité, accomplissaient leur besogne. Mais ce n'était que le calme précédant l'orage. Loin de se relâcher, la vigilance d'Eric s'accentuait tous les jours. Les nerfs constamment tendus, il lui tardait que la crise éclatât.

Quand les entailles au couteau pratiquées dans le mât érigé sur la crête indiquèrent que sept jours, sept éternités s'étaient écoulés depuis l'arrivée dans l'île Perdue, Eric put constater combien était précaire cette fausse sécurité. Il s'était rendu sur un coin solitaire de la grève pour chasser le gibier. Les hommes de Sandomar travaillaient tranquillement aux filets et aux pièges, les Aléoutiens paraissaient de bonne humeur, et le temps était magnifique. Le soleil n'était pas, selon sa coutume, un simple reflet argenté dans la brume, mais un disque vermeil tout en feu, qui dorait le sable et faisait resplendir la mer : il réchauffait enfin les moindres fibres du cœur humain. Les nuages étaient blancs et n'occupaient que la moitié du ciel. Les herbages desséchés des marécages et des toundras se nuançaient de verdeur et on ne voyait pas de brume à l'horizon.

Pour la première fois depuis le naufrage, Eric respirait à l'aise. L'heure était si délicieuse qu'il lui vint même l'idée de dérober quelques minutes à sa tâche et de s'étendre au soleil.

Soudain, la trêve prit fin. Un nuage passa devant la face du soleil ; bientôt la petite île se retrouva grise et désolée au milieu d'une mer insondable. Là-bas, sur les dunes, se détachaient de noires silhouettes : l'une, celle d'un petit homme au pas court et saccadé, l'autre, celle d'un être énorme au buste monstrueux, aux longs bras, à la démarche incertaine et sautillante.

Eric était doué d'une faculté réceptive qui s'exerçait hors de la portée normale du son et de la vue. Son cœur, déjà, battait plus vite. Il devinait confusément que cette vaste grève allait être le théâtre d'un drame.

Cependant, jusqu'alors les deux silhouettes n'avaient fait aucun geste suspect. Sandomar parlait de façon détachée, tournait la tête, et la petite main de Garge se levait chaque fois pour lui répondre. A première vue, aucun des deux n'était armé. Ils ne portaient pas de lance indigène, et la lourde perche de trois mètres que balançait Sandomar sur son épaule n'était qu'un morceau de bois d'épave que, selon toute apparence, il rapportait pour le feu du soir. Garge tenait ostensiblement dans sa main une pierre de la grosseur et de la forme d'une pomme.

Mais Eric savait qu'au bras simiesque de Sandomar, ce petit tronc d'arbre ne pesait guère plus qu'un gourdin ; et si ouvertement que Garge montrât sa pierre, son attitude ne laissait pas d'être équivoque. Soudain, un phénomène frappa

l'esprit d'Eric : la pierre était dans la main droite de Garge, qui « parlait » à Sandomar de sa main gauche, mal habituée à formuler les signes. Eric porta sa main à sa hanche, sur son revolver. Ses ennemis continuaient lentement d'approcher. Le soleil, qui perçait à présent les nuages, éclairait nettement leurs visages : les traits de Garge étaient crispés, et ceux de Sandomar lourds et impassibles comme d'ordinaire, mais il avait une lueur dans ses yeux caves.

— J'ai ramassé ce caillou sur la grève, commença Garge en approchant d'Eric. La vieille dame a dit qu'elle avait besoin d'un pilon pour faire son pain de racine, et j'ai pensé que cela pourrait lui être utile.

Eric l'écoutait à peine : ses deux ennemis étaient venus délibérément pour le tuer, il n'en avait pas le moindre doute. Leur plan était simple mais sûr : ils se tiendraient à ses côtés, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et l'un d'eux distrairait son attention. Si Eric tournait les yeux vers Sandomar, Garge lancerait le morceau de roc d'une main. S'il tentait d'éviter ce danger, Sandomar, tournant rapidement ses énormes épaules, ferait un moulinet du long madrier et le coucherait assommé, dans la poussière.

Perdre la tête, en cet instant, équivalait à perdre la vie... mais ce danger-là n'était pas à craindre : Eric, l'esprit libre, défiait la mort. Si ces deux coquins-là voulaient se battre, eh bien ! il allait combler leur désir. Il frapperait le premier coup ! Il n'avait que trop tardé, et sa décision était prise d'écraser ces deux ennemis.

Il disposait de deux balles. Mais quel était le

meilleur, le plus sûr moyen d'exécuter son impitoyable résolution ? Placé comme il l'était, impossible de saisir son revolver : les deux chenapans l'eussent attaqué aussitôt. Il pouvait en abattre un, mais l'autre aurait presque sûrement décoché un coup fatal.

— J'ai vu, voilà un instant, une pierre qui ferait mieux l'affaire, fit-il d'un air réfléchi.

Et, ce disant, il recula de quelques pas, les yeux à terre. En apparence, il n'était plus sur ses gardes. En réalité, il l'était plus que jamais : il ne cherchait pas de pierre, mais il épiait les ombres de ses ennemis que le soleil baissant allongeait sur le sable.

La plus courte ombre ne remuait pas ; de ses yeux aussi vifs que ceux d'un rat, peut-être Garge avait-il percé la manœuvre d'Eric. Mais il n'était pas coutumier d'attaquer de face. Il se mit donc en devoir d'avertir son camarade.

Avant que Garge, de ses doigts mal entraînés, eût envoyé son message, la fureur et la haine de Sandomar se déchaînèrent. Ses lèvres pendantes se plissèrent, découvrant deux rangées d'énormes dents, ses yeux enfoncés apparurent comme deux triangles luisants dans la profondeur de ses orbites. Mais il ne pivota pas sur ses hanches pour frapper de côté, Eric s'étant mis en garde pour éviter un pareil coup : il abattit de toute la force surhumaine de ses biceps l'extrémité la plus mince de la perche, tandis que la plus lourde extrémité volait en l'air.

Si les pieds de Sandomar étaient instables, ses mains étaient rapides et adroites ; en tours de passe-passe de matelots, il était passé maître.

Garge savait que la massue du géant décrirait un arc de haut en bas et porterait un coup capable de briser les reins d'un morse. Si le coup tombait juste — et Sandomar, d'habitude, visait juste — le lourd madrier imprégné d'eau saline écraserait le crâne d'Eric avant de lui broyer la clavicule.

Eric ne se trouvait qu'à trois mètres de distance, à bonne portée. Le cœur de Sandomar se gonflait de joie féroce... C'était la revanche, le succès, la victoire...

Mais comme le répétait si souvent la prêtresse de l'île dans le *kashga*, les soirs d'hiver, en chantant les antiques légendes aléoutiennes, nul homme ne peut échapper à son ombre. L'homme n'est pas un être unique, mais double... il peut maîtriser son corps, mais son ombre reste le pantin des dieux.

Au premier mouvement de Sandomar, sa silhouette noire se dessina sur le sable. Eric l'aperçut aussitôt. Sa main jaillit en l'air. Le reflet bleu d'acier du revolver étincela sous le soleil. A la seconde précise où le canon de l'arme arrivait au niveau de la poitrine de Sandomar, Eric pressa sur la gâchette.

Mais aucun bruit ne rompit le silence, sauf l'inutile cliquetis du chien retombant... le coup n'était point parti...

VIII

En tout état de cause, c'en était fait d'Eric ! L'espoir sur lequel il s'appuyait s'était dérobé dans sa main ; le dernier vestige des conditions

normales de la lutte pour la vie demeurait désormais sans la moindre portée. La scène se reportait, comme en rêve, aux temps préhistoriques : les mers immuables, l'antique grève baignée de soleil, et la brute brandissant son arme primitive.

Eric n'eut ni le temps de s'effacer, ni d'en venir aux mains avec son ennemi... Et, pourtant, il vivait encore ! Et, s'il vivait, ce n'était point grâce à un miracle, mais en vertu d'un phénomène non moins étrange : l'effet des secrètes lois naturelles sur les hommes et les esprits.

Cette même dégénérescence du cerveau de Sandomar à laquelle il devait sa force et sa sauvagerie de gorille l'avait affligé de surdité, peut-être en raison du système d'équilibre voulu par la Nature. Sandomar, donc, pouvait voir, mais il n'entendait pas. Il avait surpris le coup d'œil que lui avait lancé Eric, mais il n'avait point perçu le déclic métallique du chien. Il ignorait qu'Eric avait tenté en vain de le tuer et qu'il demeurait maintenant à sa merci. Au contraire, il se croyait lui-même aux portes de la mort. Et il n'osa pas affronter les grandes ténèbres. Son dieu était la lumière. Pour lui, le bruit n'existait pas, mais l'épais et impénétrable brouillard qui oblitère toute chose au bout de la piste ne cessait de le hanter depuis qu'il avait perdu l'ouïe. La peur de temps à autre l'accablait.

En l'occurrence, il ne songea qu'à implorer sa grâce. En un clin d'œil il arrêta en l'air le moulinet de sa massue et la rejeta de côté ; avant qu'elle eût frappé le sol, ses énormes bras simiesques se levaient au-dessus de sa tête en signe de reddition...

Pendant ce temps, que faisait Garge ? Il n'était pas sourd, lui ; il avait entendu le déclic de l'arme. C'était l'occasion ou jamais de lancer sa pierre. Hélas ! toute sa force dépendait uniquement de celle de Sandomar. Garge portait déjà la main en arrière pour lancer le projectile sur Eric quand la vue des grandes pattes de Sandomar, élevées en l'air, fit fondre tout son courage. Impossible d'envoyer un signal quelconque à son complice, dont les yeux jaunes demeuraient fixés sur le visage d'Eric. Une seconde après, l'occasion était perdue. Un blasphème sortit des lèvres de Garge ; il fit demi-tour et se dirigea d'un pas rapide vers le village.

Eric reprit conscience quelque temps après, tapi dans la demi-obscurité de sa hutte en terre, sa porte fermée et barricadée. Y avait-il couru pour se cacher ? Lui-même n'aurait pu le dire ; peut-être était-il tout simplement revenu à son seul abri pour attendre que sa tête se remît de la secousse de cette écœurante aventure et que sa main cessât de trembler.

Son visage était baigné de sueur ; il lui semblait avoir traversé un banc de brouillard. Il éprouvait une sensation aiguë de nausée.

Il lui restait à apprendre toute la vérité. Ses mains tâtonnantes et ses yeux hagards ne parvenaient pas à se livrer à un examen approfondi du revolver défectueux. L'arme paraissait aussi redoutable que jamais, avec le reflet du barillet, la pointe grise et arrondie des balles, et, pourtant, le chien était bien abattu contre la cartouche intacte.

C'était une arme démodée, à culasse fixe.

Reprenant ses esprits, Eric dévissa la petite tige-débouchoir montée sous le barillet, et, tournant celui-ci, en fit sortir les cartouches une à une. Il finit par en trouver une dont le rebord était édenté par le percuteur.

La vérité lui crevait maintenant les yeux. Le revolver contenait six cartouches. Cinq de celles-ci, y compris celle qui avait raté, étaient neuves et brillantes, destinées à des revolvers modernes à percussion centrale. Or, l'arme en question était à percussion défléchie, et, même avec ses outils, nul armurier n'eût pu transformer le mécanisme pour qu'il déchargeât des cartouches à percussion centrale. Le capitaine Waymire ou l'un des premiers possesseurs de ce revolver avait commis une erreur banale qui pouvait coûter la vie à Eric et à ses compagnons.

Une seule cartouche était à percussion latérale, oubliée sans doute là après quelques tirs d'exercice ou à la cible ; elle était vieille et d'aspect douteux, mais elle constituait le seul rempart contre la mort, le déshonneur et une inconcevable catastrophe.

Un long moment, Eric demeura comme pétrifié ; les yeux fixés au mur, il faisait sonner machinalement les cartouches dans la paume de sa main. Son cœur était aussi froid que ce cuivre inutile. Mais le trouble qui embrumait ses yeux finit par se disperser et il releva la tête.

Avec des mouvements lents et sûrs, il reglissa les cartouches dans leurs alvéoles, remit la dernière, celle qui convenait à l'arme, puis avec un sombre sourire fit jouer le barillet jusqu'à ce qu'il fût en position pour tirer. Après cela, il déver-

rouilla sa porte et sortit dans le jour tombant.

Il fut tenté, d'abord, de tout raconter à Roy : jamais il n'avait eu tant besoin d'aide, d'encouragement tout au moins, et deux têtes valent mieux qu'une. Mais il réfléchit en contemplant le crépuscule qui s'abattait sur la mer. Une vision lui traversait l'esprit, il apercevait un navire perdu dans le brouillard, qu'entouraient de toutes parts le hurlement des brisants... puis l'étoile du pilote scintillait dans la brume.

Eric prit sa décision. Inutile de prévenir les passagers du danger qu'ils couraient. Leurs frayeurs et leurs conseils ne feraient que saper son courage et ébranler sa résolution. Roy lui-même devait ignorer à quelle extrémité on était réduit. De toute évidence sa froide logique ne manquerait pas de démontrer à Eric que tout était perdu. Oui, c'était sans eux qu'il lutterait.

Il ne lui restait guère de temps pour s'organiser. La nuit allait tomber prématurément. Les Aléoutiens s'étaient déjà rassemblés sur la grève autour du feu, mais on ne voyait nulle trace de Sandomar et de sa bande ; sans aucun doute ils étaient dans la *kashga*, en train de comploter une rébellion.

Roy et de Valera, apparemment inquiets, accoururent à la rencontre d'Eric.

— On dirait qu'il se prépare du vilain, dit Roy. Sandomar et Garge sont revenus très surexcités et ont aussitôt réuni leurs hommes. Garge a laissé entendre à Valera qu'il se passerait quelque événement ce soir. Avez-vous une idée de ce qu'ils manigancent ?

Au lieu de répondre, Eric interrogea l'Irlandais :

— Que vous a dit Garge au juste ?

— Que vous n'étiez qu'un esbroufeur et qu'il n'obéirait plus à vos ordres.

— A quel moment a-t-il déclaré que les choses commenceraient à se gâter ?

De Valera hésita une seconde :

— Il n'a rien précisé. Il sait que je fais cause commune avec vous autres. Mais j'expliquais précisément à M. Stuart qu'à moins d'être sûrs d'arriver à vos fins, il vaudrait peut-être mieux en venir à un arrangement.

— Au diable les arrangements ! s'exclama Eric. Je déciderai moi-même des mesures à prendre, et je n'ai besoin d'aucun conseil. Allez aider les indigènes à ramasser leur pêche d'aujourd'hui !

De Valera esquissa un demi-salut et s'éloigna. Eric le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fût hors de vue.

— Il me semble que vous le prenez d'un peu haut, lui dit posément Roy. Notre situation n'est pas telle que nous puissions risquer de nous faire un ennemi de Valera. C'est un des nôtres...

— Avez-vous tellement confiance en lui ? interrompit Eric.

— Autant qu'en un autre. Ce n'est pas votre avis ?

— Je ne veux que des hommes d'une fidélité à toute épreuve. D'autre part, je ne tiens pas à ce que de Valéra connaisse notre plan de bataille.

La main de Roy n'avait pas le moindre tremblement tandis qu'il allumait une cigarette :

— Alors, vous vous attendez à une mutinerie ce soir ?

— Oui, et sérieuse ! Ils s'imaginent qu'ils réussiront à me tuer ou à me vaincre par intimidation. Ils peuvent me tuer, mais quant à m'intimider, il est trop tard. Maintenant, veuillez aller chercher Horton et les autres.

L'instant d'après, Eric dévisageait ses amis, dont les traits avaient pâli. La première question qui sortit de ses lèvres les fit trembler.

— Nan, savez-vous ramer ?

— Assez bien.

— Et vous, maman Horton ?

— Je le savais étant jeune fille. Je ferai tout mon possible, si c'est cela que vous demandez de moi.

— C'est très bien. Et vous, Marie ?

— Ramer, moi ! Grand Dieu, non ! Je suis une femme de chambre, non une batelière ! Mais de quelle nouvelle horreur s'agit-il ?

— Oui, à quoi voulez-vous en venir, Eric ? intervint Horton. Je veux le savoir tout de suite.

— Peut-être se passera-t-il du vilain, ce soir. Si je reste sur le carreau, il faut que tous ceux d'entre vous qui le peuvent quittent l'île. Ne me demandez point, par exemple, où vous irez. Je le sais très bien : il n'y a qu'une chance sur cent de franchir les récifs, mais tout vaut mieux que de rester ici à la merci de Sandomar.

— Vous êtes bien affirmatif, prononça Roy d'une voix froide. Ne pourrions-nous lui persuader à lui et à ses hommes...

— De grâce, Roy, croyez-moi ! Vous ne sauriez vous fier à eux ! Il est peu probable qu'ils causent

du désordre avant la nuit tombée. A ce moment-là, je veux que vous soyez prêts à partir. Vous trois, mesdames, vous abandonnerez le coin du feu en prétextant que vous allez vous coucher. Horton, vous les accompagnerez. Gagnez aussitôt la grève par un détour et appareillez la barque de façon qu'elle puisse être mise à l'eau en un clin d'œil, entassez-y tout ce que vous pourrez dénicher dans les autres embarcations en fait de rames et de pagaies, afin qu'on ne puisse vous poursuivre avant que vous ayez pris une bonne avance ; mettez-y aussi de l'eau et des couvertures. Cela fait, restez sur le qui-vive dans l'ombre jusqu'à ce que le danger soit passé... ou qu'ils aient eu raison de moi.

— Qu'ils aient eu raison de vous ? répéta Nan. Voulez-vous dire que vous essaierez d'en venir à bout tout seul ?

— Oui, s'il y a la moindre possibilité, j'y suffirai à moi seul. Si d'autres restaient, ce serait sacrifier inutilement des existences. Plus vous serez de rameurs, plus vous aurez de chances de passer à travers les récifs.

— C'est exact, fit Roy ; il y aurait une chance sur cent, en mettant les choses au mieux.

Nan le regarda de façon étrange. Puis s'adressant à Eric :

— Ainsi, dès que nous vous voyons tomber, nous nous sauvons, n'est-ce pas ?

— Oui, éclipsez-vous en tapinois si vous pouvez, mais, en tout cas, sauvez-vous ! Mieux vaut que Roy et Wilcox demeurent auprès du feu jusqu'à la fin, pour empêcher ces bandits de suspecter votre manœuvre. Ramez de toutes

vos forces. Ils ne seront pas à même de vous suivre avant un bon moment et ils vous perdront dans l'obscurité. Peut-être serez-vous noyés le matin venu, mais il reste une chance sur cent !

Sa voix se tut, et les auditeurs s'entre-regardèrent. Quand le silence devint intolérable, maman Horton eut un petit ricanement et, relevant son visage :

— Ecoutez, dit-elle d'une voix claire, je suis à peu près au bout de mon rouleau, de par la nature même des choses, je compte soixante-quatorze ans d'âge. J'ai horreur de la noyade, et n'ai jamais été mêlée de ma vie à aucune bataille. Laissez-moi rester ici, Eric. J'aurai sous la main une lance indigène, et je vous garantis que je pourfendrai un de ces malfaiteurs avant d'être assommée.

Un faible sourire effleura la lèvre d'Eric.

— Non, je veux que vous partiez avec les autres ; ils auront besoin de vous pour se remonter le moral.

La vieille dame hocha la tête et ne protesta plus.

Mais la face blême d'Horton s'était empourprée.

— C'est moi qui resterai ! Il s'agit de ma fille et de ma mère, et, par Dieu, je suis encore capable de me battre pour elles ! Ceux de la barque n'auront pas besoin de mes services et s'ils ont le bonheur de revoir la vie civilisée, eh bien ! je les autorise à puiser, autant qu'ils voudront, dans mon compte en banque.

Il ne vit pas les yeux de Nan s'emplir de larmes, mais remarqua Eric qui l'approuvait de la tête :

— Restez si bon vous semble. Votre présence ici favorisera un peu le départ des autres.

— Alors, je reste ! C'est ici ma place et je ne redoute pas la mort.

— Mais pourquoi faut-il que quelqu'un reste ? demanda Nan. Pourquoi ne pas fuir tous... dès maintenant ?

— Il se peut que personne n'ait à partir, répondit Eric. N'oubliez pas que partir, c'est presque aller au suicide. Et ils ne m'ont pas encore. Je compte bien me battre jusqu'au dernier souffle, en tuer autant que je pourrai, et, qui sait ? peut-être avoir raison des autres par la frayeur. Non, sous n'importe quel prétexte, ne courez pas ce risque tant que je tiendrai bon sur mes pieds.

— Nous saurons quelle décision prendre, croyez-le bien, dit maman Horton.

— Mais, demanda Horton, anxieusement, avez-vous quelque espoir de succès ?

— De grands espoirs... L'ennui est que s'ils m'assaillent à courte distance, je n'aurai que le temps de tirer une seule fois.

— Et les Aléoutiens, peut-on se les concilier ? demanda Nan.

— Impossible en si peu de temps. Je connais ces gens-là, ils se contenteront de rester plantés là, à nous regarder. Cœur-de-Feu, elle-même, ne saurait les décider à nous défendre qu'après un long palabre, avec toutes sortes de simagrées, en réveillant leur ferveur religieuse. A leurs yeux, nous ne sommes que des étrangers et des envahisseurs.

Le silence retomba. Nan se tourna vers Roy :

— Et vous, qu'avez-vous décidé ?

— Ce que je crois raisonnable : essayer de m'échapper dans la barque et de vous sauver la vie, répondit tranquillement Roy. Demeurer ici est un acte insensé !

— Et que dire d'Eric ? c'est un geste insensé de sa part, à lui aussi ?

— S'il tient à se suicider, libre à lui ! Il a organisé toute cette mise en scène depuis le début jusqu'à la fin, et il paraît s'y plaire. Ses procédés ne sont pas les miens. Après le dénouement prévu, je suis d'avis que nous regagnions l'île au petit jour, lorsque les têtes échauffées de ces gaillards-là auront eu le temps de se refroidir, et que nous parlementions avec eux.

Une ombre passa sur les traits d'Eric.

— Nan, voulez-vous me faire une promesse ? implora-t-il.

— Parlez, Eric.

— Voulez-vous me jurer que si Sandomar gagne la partie et que vous deviez vous enfuir, vous ne reviendrez jamais ici ? Quoi qu'il arrive, orage, faim ou soif, ne permettez pas à Roy de vous ramener. Sautez plutôt par-dessus bord.

Le jour baissant laissait voir l'attitude calme et forte de Nan, dont les longs yeux brillaient de pleurs :

— Je vous le promets, Eric !

— Et moi aussi ! s'écria maman Horton. S'ils reviennent, ils devront passer sur mon cadavre.

Eric remercia d'un signe :

— Maintenant, courage et à l'œuvre ! Ne montrez aucune crainte, agissez comme si de rien

n'était, seulement tenez-vous prête. Et je crois que nous triompherons.

Le groupe se dispersa avant de gagner le feu du souper. Quelques instants après, Sandomar et ses acolytes apparurent au haut de la falaise ; ils cheminaient d'un pas lourd, leurs sombres silhouettes se détachant sous les reflets du couchant.

Eric avait donné ses ordres pour que la sécurité de ses passagers et de son équipage fût assurée ; il lui fallait dès lors déterminer seul sa route et tenir le gouvernail. Il aurait, ce soir, besoin de tout son sang-froid.

Ses ennemis le soupçonnaient de posséder une arme inutile, mais c'était sur la seule parole de Garge, et toujours un doute pesait dans leur esprit, une ombre de crainte en leurs cœurs. De leurs yeux de loups, ils scrutaient le visage d'Eric pour essayer d'y découvrir des traces de pâleur, tendaient l'oreille pour discerner dans sa voix quelque signe de faiblesse, mais son air résolu continuait à leur en imposer.

Pourquoi ne pas, après tout, déclencher soi-même la querelle, abattre un de ces gredins et terroriser les autres ? N'était-ce pas le seul moyen d'en sortir ? Hésiter serait peut-être une erreur fatale. Mais Eric ne pouvait se résoudre à pareille extrémité. De puissants arguments s'y opposaient. Tout d'abord, le revolver pouvait encore lui jouer un mauvais tour, il n'éprouvait qu'une confiance relative en l'unique et vieille cartouche corrodée que contenait le barillet et, celle-ci tirée, il ne lui resterait plus dans les mains qu'un méchant tube d'acier vide, fiché dans un mor-

ceau de bois. En revanche, un bluff bien joué et mené avec vigueur pouvait le sauver en épargnant sa poudre. S'il était contraint de tirer, quelle serait sa première victime ? La question n'était pas aussi simple qu'elle le paraissait : si le tigre tombait, le chacal, dans un accès de rage, lui bondirait peut-être dessus avec la terrible frénésie des lâches. Il semblait prudent de faire disparaître Garge et d'écraser ainsi Sandomar sous un mur de silence, mais, là encore, les instincts d'Eric l'emportaient : Sandomar était son ennemi acharné, ainsi que celui de Nan ; si Eric succombait, il devrait entraîner avec lui la brute de la jungle.

Les mouettes saluaient de leur lugubre lamentation la fuite du jour ; l'océan n'était plus qu'une immense ombre pourpre s'effaçant dans le noir. Peu de mots et encore moins de rires animaient le repas. Les Aléoutiens paraissaient redouter la menace croissante du drame qui allait se dérouler : leurs chuchotements s'éteignaient et les squaws pressaient leurs enfants contre leur poitrine. L'atmosphère était accablante.

Nan pouvait à peine avaler une bouchée, mais Eric mangeait sans se presser. Au bout d'un instant, Horton se leva, dit d'un air las qu'il se sentait fatigué et, avec les trois femmes, quitta le coin du feu. Sandomar les suivit de son œil avide jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans l'ombre, mais il n'essaya pas de les suivre, rassuré sans doute à l'idée qu'il les trouverait dans leur hutte. Il ne soupçonnait évidemment pas les événements qui se préparaient.

Une demi-heure s'écoula. Eric, assis sur un

bout d'épave, le dos à la mer, fumait tranquillement ; les complices de Sandomar allaient et venaient, mal à l'aise, dans le cercle de lumière projeté par le feu. Eric fit signe à Roy d'approcher :

— Vous ne pouvez m'être utile ici, murmura-t-il, allez donc faire un tour pour voir ce qui se passe au bateau. Auparavant, prévenez Wilcox de se tenir prêt à partir en douce dès les premières pétarades du feu d'artifice, c'est-à-dire d'un moment à l'autre.

Il demeura donc seul, avec Wilcox, en présence de ses ennemis (devait-il considérer de Valera comme un ami ?) Le petit secrétaire était brave ; ses traits empruntaient la terne pâleur du roc arrondi sur lequel il était perché, mais il serrait les dents et les poings. Les squaws, y compris Cœur-de-Feu, s'éclipsèrent une à une. Enfin, il ne resta plus que Chéchaquo et trois ou quatre chasseurs accroupis dans l'ombre.

— Chéchaquo, si je dois me battre, viendras-tu à mon secours ? demanda Eric à voix basse.

Le vieil Aléoutien hocha lourdement la tête :

— Chéchaquo combattre le morse, attaquer la baleine, parfois lutter avec un Aléoutien, mais il évite l'homme blanc... cela porte malheur attaquer un blanc... les anciens l'ont dit, voilà très longtemps.

Cette réponse fut loin de raffermir les nerfs d'Eric. Le feu tombait, les ombres, enhardies, accouraient en masses. Il lui devenait impossible d'avoir l'œil sur tous ses ennemis. Si ceux-ci devaient frapper, il implorait le ciel que ce fût bientôt.

Tout à coup, des ténèbres surgit une mince

silhouette drapée dans une blanche parka : c'était Nan. La lueur rougeâtre du foyer éclairait sa chevelure lustrée, sa peau brunie et ses yeux pleins de douceur :

— Il est trop tôt pour aller se coucher, dit-elle tout haut.

Puis, à voix basse, elle ajouta :

— Nous sommes tous prêts. Je veux rester avec vous et Wilcox jusqu'à la dernière minute. Je ne peux supporter l'idée de vous voir braver ce péril... tout seul.

— Merci, Nan, je n'oublierai jamais ce que vous faites là. J'étais sur le point de flancher, mais vous me redonnez du courage. Et, par Dieu, qu'ils y viennent, maintenant !

— Papa monte la garde à cinquante pas d'ici. Il accourra au premier signal de danger.

— J'espère qu'il ne bougera pas. S'il est possible de mater ces gaillards-là, je préfère m'en charger tout seul. Il se ferait tuer pour rien.

— Ce n'est pas ainsi qu'il envisage la situation. Il n'a pas le sens pratique de Roy, voyez-vous. Quant à moi, inutile de vous tourmenter, Eric. Vous avez ma promesse et je la tiendrai. Dès que je me rendrai compte qu'il n'y a plus d'espoir de vous sauver, je m'enfuirai au bateau.

— Bravo, Nan ! Oui, attendez, cela vaut mieux que d'essayer de partir maintenant. Sandomar se mettrait probablement en tête de vous suivre et qui sait ce qui pourrait arriver dans l'obscurité ?... Nan, comment vous sentez-vous ? ajouta-t-il.

— Très bien !

Mais l'éclat fiévreux de ses yeux et la rougeur

de ses pommettes qui dessinait comme une petite fleur pourpre sur chacune de ses joues blêmes, démentaient ses paroles.

— Inutile de retarder plus longtemps l'attaque. Je les soupçonne de manigancer quelque nouvelle félonie, et je veux les battre à leur propre jeu. S'ils voient que je ne les redoute point, peut-être réfléchiront-ils.

— Allez-y, si vous croyez agir pour le mieux.

Nan suffoquait, mais elle se raidit et regarda le jeune homme droit dans les yeux :

— Ah ! que ne puis-je vous prendre dans mes bras ! lui dit-il.

— Moi de même : je sens le froid me pénétrer le corps.

— Reprenez-vous ; j'entends gagner la partie, et vivre.

— Je les juge incapables de vous vaincre. Maintenant, l'heure est venue ! Allez-y, Eric !

Eric avança de quelques pas, en pleine lumière.

— Garge ! appela-t-il d'une voix claire.

La bande, massée autour de Sandomar, se figea, comme en suspens.

— Oui ! Eh bien, je suis ici ! répondit, après un court instant, le petit voyou.

— Le feu baisse. Remettez-y du bois, toi et Sandomar.

Tous les hommes regardèrent Eric, afin de voir s'il ne baisserait pas les paupières. Constatant qu'il ne se démontait pas le moins du monde, ils se tournèrent d'un air interrogateur vers Garge, de qui ils tenaient l'histoire du revolver qui avait raté. C'était le moment ou jamais d'en démontrer la véracité. Eric, pensaient-ils, cher-

chait à les esbroufer. C'était là un acte audacieux, et tout à son honneur, aux yeux de ces aventuriers.

La voix d'Eric éclata encore dans le silence.

— Garge, m'as-tu compris ? Va chercher du bois, et que cela ne traîne pas !

Le gringalet, s'armant de courage, avança d'un pas :

— Nous n'avons plus d'ordre à recevoir de vous !

Les cheveux de Sandomar se dressèrent sur sa tête, ses grands bras recourbés se mirent à osciller, tels d'énormes balanciers. Les hommes retenaient leur souffle :

— Ecoutez un peu, Garge, prononça Eric d'une voix nette, en posant ses mots. Je n'ai pas oublié le petit tour que toi et ton copain avez essayé de me jouer cet après-midi, et j'espère bien avoir l'occasion de vous le faire payer. Je vous donne à toi et à Sandomar une demi-minute pour m'obéir.

— Et qu'est-ce que vous allez faire, si nous refusons ?

— Un petit trou dans ta carcasse. Et une demi-minute passe joliment vite...

— Ce revolver-là ne part pas, fit Garge d'une voix vibrante.

La situation était devenue désespérée.

— Nous allons bien voir.

Eric tira son revolver et le tint le canon en l'air.

— Oui ou non, vas-tu obéir ?

Eric s'échauffait, son œil flambait, sa voix, son attitude, tout chez lui était plein de menaces. Garge, sur le point de lâcher pied, pâlit.

Tout à coup, sans cause apparente, la scène changea d'aspect. Nan s'en aperçut même avant Eric, et toutes ses appréhensions furent emportées dans une monstrueuse vague de terreur. Pour quelle raison Eric n'était-il plus maître de la situation ? Un hideux sourire se dessinait sur la lèvre de Garge ; les mains de Sandomar frémissaient, les hommes se ramassaient, prêts à se ruer.

— Derrière vous, attention ! Regardez derrière, vite ! s'exclamait Nan, angoissée.

Eric, qui se trouvait à gauche du feu, vira sur sa droite. Jaillie du mur d'ombre dans le cercle lumineux du foyer, bondissait une forme blanche, un loup à traits humains. C'était Swede, les cheveux hérissés, les yeux non plus pâles, mais enflammés comme des tisons. Dans son ardeur à reprendre son ascendant perdu, il s'était éclipsé du groupe et, après un détour, s'en venait attaquer par derrière, à l'improviste. De son bras puissant, il faisait tournoyer une arme primitive : une hache indigène de silex acéré.

L'heure n'était plus aux froides tactiques ; Eric s'en remit à ses instincts, qui l'embrasèrent du coup comme un jet de flamme. Son avant-bras relevé s'abaissa jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'une ligne d'acier bleuté entre ses yeux et ceux de Swede.

Comme le revolver étincelait au reflet du foyer et qu'un petit jet de flamme s'en échappait, l'élan de Swede fut arrêté en plein vol ; son coup parut porter non à la tête d'Eric, mais à ses pieds ; avec une maladresse presque comique, ses jambes se dérobèrent sous lui et il retomba

à plat ventre, les bras en croix... Et ses cheveux pâles tournèrent lentement au rouge.

Ce fut un coup quasi miraculeux. Bien qu'Eric eût visé, seule la chance pouvait avoir logé la balle de façon si précise au milieu du front de son ennemi. Mais Eric n'avait pas le loisir d'admirer le résultat. Comme si son barillet demeurait chargé à mort, il promena l'arme vide devant lui, feignant d'en menacer chacun des assistants :

— A qui le tour ? demanda-t-il, la lèvre relevée dans un ricanement de haine et de mépris. Vous restez encore sept ; pourquoi vous arrêter en si bon chemin ? Et toi, Garge, ne disais-tu pas que tu en avais assez de mes ordres ?

Garge ouvrit sa petite bouche d'écureuil pour parler, mais il en avait déjà trop dit. Avec un grognement sourd, Sandomar étendit lentement un long bras et porta sa main demi-ouverte sur les lèvres tremblantes de son complice. C'était une tape sournoise, comme celle qu'une guenon lancerait à une camarade la poursuivant et qui semblait n'avoir aucune force ; néanmoins, elle fit culbuter Garge dans le sable.

Sans même regarder son acolyte étendu à terre, Sandomar ramassa un madrier de dix pieds de long qu'il avait rapporté de la grève et caché sous un rocher. Dans quelle intention ? Eric ne le devinait que trop. Quoi qu'il en fût, l'affaire était ratée. S'avançant de son pas lourd, l'énorme brute jeta son fardeau dans le foyer.

Une nuée d'étincelles éclaira soudain Eric, droit et grave, l'arme abaissée à son côté, une flamme sur ses joues pâles. Nan se tenait derrière

lui, les mains croisées sur sa poitrine. Mais Swede, qui avait méconnu la loi, ne se releva pas. La lueur sanglante du feu se reflétait dans ses yeux grands ouverts.

IX

Avant de se retirer, Eric s'occupa de faire remettre en place les avirons et d'enlever tous les indices du projet de fuite préparé. Sa victoire était trop précaire et l'avenir trop incertain pour qu'il se permît de négliger la moindre chance de sécurité. Ses ennemis ne devaient jamais savoir qu'il eût même envisagé l'idée de la défaite ; autrement, ils y puiseraient bientôt le cran nécessaire pour renouveler leur tentative.

— Qu'est-ce qui a bien pu faire croire à Garge que votre revolver ne partirait pas ? demanda Nan, tandis qu'elle se tenait, encore toute tremblante, sur le seuil de sa hutte.

Eric eut une courte hésitation, juste le temps d'inventer un mensonge plausible :

— Ce revolver est démodé, et le désir de ce gredin a trahi sa pensée : sans doute s'imaginait-il qu'une telle éventualité m'amènerait à composition, et en tout cas, redonnerait du courage à ses complices.

— Curieux, tout de même ! Eh bien, ils savent à quoi s'en tenir, à présent.

Elle passa sa main pâle sur son visage défait.

— Eric, une autre nuit semblable me tuerait ; j'aimerais mieux mourir que de repasser par là

— Mais il vous faut continuer la lutte, Nan !

Eric emprisonna sa main dans les siennes.

— Nous avons tous besoin de vous. Ce soir, je n'aurais jamais gagné la partie sans vous ; votre avertissement m'a sauvé la vie... Rassurez-vous : ils vont nous laisser tranquilles, maintenant.

— Ils savent qu'il vous reste encore cinq balles, n'est-ce pas ?... Quoi qu'il en soit, vous pouvez compter sur moi : je combattrai jusqu'au bout.

Eric approchait de sa hutte, lorsqu'une ombre pâle se détacha de l'obscurité et s'en vint tout doucement vers lui. Il recula, surpris, mais le danger était seulement apparent. Une voix rauque murmura dans le silence :

— Chef blanc !

Cœur-de-Feu se tenait là, debout, les bras tendus, offrant ses mains. Eric les prit, mais les siennes étaient froides :

— Il est bien tard ; tu devrais dormir.

— Je t'attendais... Je sais que tu es amoureux maintenant.

Eric hocha gravement la tête :

— Pas encore, Cœur-de-Feu.

— Pourquoi dis-tu mensonge à Cœur-de-Feu ? Ta bouche dit non, le bâton à feu du petit tolet dit oui.

— Je ne te comprends pas.

— Lorsque Cœur-de-Feu a quitté le feu tout à l'heure, elle s'en est allée se coucher, mais ne pouvant pas dormir, elle a beaucoup réfléchi, elle a eu peur ; puis elle a entendu un gros bruit. Elle s'est levée pour aller voir ; tu étais parti, la jeune fille blanche, tout le monde était parti, excepté Swede... lui allongé près du feu, immo-

bile. Il ne fera jamais plus de déclaration d'amour à Cœur-de-Feu. Tu l'as tué.

— Mais je ne l'ai pas fait à cause de toi, Cœur-de-Feu. Je l'ai tué parce que je ne pouvais agir autrement, parce que lui-même voulait me tuer.

Elle laissa retomber ses mains et fit un mouvement de recul. Puis, sur un ton d'espoir :

— Pourquoi Swede a-t-il combattu, si tu n'aimes pas Cœur-de-Feu ? Peut-être as-tu menti à Cœur-de-Feu ?

— Non, je ne t'ai pas menti. L'amour vient comme le clair de lune. Nul ne peut le saisir et le garder dans sa main.

Il y eut une longue pause. Rejetant enfin sa tête en arrière, la jeune prêtresse déclara :

— Peut-être aimes-tu l'autre jeune fille ? Sa peau est beaucoup plus blanche que celle de Cœur-de-Feu ; elle ne sait pas coudre les peaux, ni attraper les oiseaux au piège, mais elle est très jolie ; peut-être elle plaît davantage au chef blanc ? (Le ton de sa voix se durcit.) Lorsque Cœur-de-Feu ne se met à aimer, elle aime avec la violence du vent du nord, mais si elle n'aime pas, elle devient mauvaise comme la *bourga*, la grande tempête.

— Mais, Cœur-de-Feu, cette jeune fille blanche est ton amie. Tu ne voudrais pas lui causer des ennuis ?

— J'attendrai. Si tu éprouves l'amour pour elle, elle n'est pas mon amie. Si ton cœur pas à moi, il ne sera à personne. Il est possible que je la tue. Il est possible que j'ordonne aux chasseurs de te tuer. Je suis Cœur-de-Feu, la prêtresse du Peuple Disparu.

La jeune Aléoutienne, brusquement, s'éloigna. Eric demeura dans l'obscurité, frissonnant, le cœur serré, voyant disparaître à sa vue l'étoile polaire qui était son guide. Cependant il n'avait pas le choix ; d'invisibles mains l'avaient pour ainsi dire ligoté à la roue du gouvernail. Coûte que coûte, il resterait à son poste.

Il tira son revolver et le soupesa. Cette arme impuissante représentait son unique rempart. Tout n'était pas perdu : sa dernière balle n'avait pas été tirée en vain ; la détonation dans le silence avait eu un écho durable et lointain.

Au début de la matinée, Garge vint à la hutte d'Eric, porteur de propositions de paix :

— Sandy et moi nous nous sommes fourvoyés hier, dit-il, et nous vous demandons humblement d'oublier le passé. Nous ne vous susciterons plus d'ennuis, monsieur. Nous reconnaissons que vous êtes maître de la situation et, malgré notre déconvenue, nous avons décidé d'en passer par là.

Eric ne broncha pas ; il ne se permit même pas l'ombre d'un sourire, en songeant au revolver vide dans sa poche :

— A la bonne heure ! C'est la voix du bon sens. Pourquoi sacrifier d'autres vies ? C'est bon : désormais vous et Sandomar vous serez traités comme les autres.

— Parfait, monsieur, entendu. Et maintenant j'aurais une requête à vous adresser, ajouta Garge sur un ton confidentiel. Elle vous paraîtra sans doute singulière, mais je la fais pour Sandy, afin de lui éviter des ennuis.

— Je vous écoute, fit Eric, se demandant ce qui allait venir.

— Les deux jeunes demoiselles ne pourraient-elles se hâter de prendre une décision au sujet des hommes de leur choix ? Toutes deux doivent avoir une préférence, pour sûr, et je ne vois aucun mal à cela. Mais tant qu'elles vont et viennent, libres d'elles-mêmes, Sandy ne peut les oublier, il ne pense qu'à elles et ne veut pas s'accommoder d'une des squaws. Je crains parfois qu'il ne perde la tête et ne se fasse tuer. (Une espèce de lueur brilla un moment dans ses petits yeux de rat.) Et je ne veux pas qu'il arrive malheur à Sandy.

— Croyez-vous que si ces jeunes filles étaient mariées, Sandomar modifierait sa façon d'agir ?

— Sans aucun doute. Comprenez-moi bien, monsieur : il n'y a pas assez de femmes pour tous. Le fait de voir les deux plus jolies toujours disponibles, c'est inadmissible ! Je n'ose lever les yeux sur elles, moi, mais Sandy, lui, ose. En revanche, dès qu'elles auront fait leur choix, un homme de la trempe de Sandy abandonnera toute idée sur elles.

C'était la pure vérité. Eric promit de s'occuper sérieusement de cette question.

— Mais, crut-il devoir ajouter, il ne faut pas précipiter les choses : en attendant, ayez l'œil sur Sandomar. Il n'a causé que trop de dégâts jusqu'ici. S'il se permet de toucher à l'une des jeunes filles, je l'enverrai rejoindre Swede, et sans tarder !

Cet avertissement se grava définitivement dans l'esprit de Garge au cours d'une brève cérémonie qui suivit le repas du matin. Indigènes et étrangers, réunis sur la grève, formaient un demi-

cercle autour d'un corps inerte, enveloppé dans une peau de phoque. Devant eux, Eric lisait d'une voix grave un chapitre de la Bible de maman Horton. Certes, il ne ferait guère bon aller rejoindre Swede ! L'île était désolée, les vents âpres et le soleil perçait rarement à travers les nuages gris ; mais les cavernes du rivage, où les Aléoutiens déposaient leurs morts, étaient plus sinistres encore, les marées venaient s'y abattre en tourbillons aussi glacés que la mort, et le soleil de midi, même le plus brillant, ne jetait sur les rocs que de pâles reflets.

Quel tableau pour l'album de souvenirs de Nan ! Eric, tête nue, sa blonde chevelure au vent, lisait à ces pauvres mortels la promesse de l'immortalité ; les Aléoutiens accroupis en leur posture habituelle, le buste incliné en avant, le cœur troublé, malgré leur apathie, par le rythme solennel de ces mots qu'ils ne comprenaient pas. Sandomar considérait la scène d'un œil sombre. Surgie de l'océan brumeux, la blanche cavalerie des vagues chargeait sans fin et battait inlassablement en retraite sur la grève.

Après le bref service religieux, Eric convoqua ses amis à la *barabara* d'Horton pour y tenir conseil. Il ne fit pas la moindre allusion au fait que son arme était vide ; il donna, au contraire, l'impression qu'il avait consolidé son autorité, mais recommanda la plus grande prudence ; il raconta en partie son entretien avec Garge et dit :

— Il n'y a pas le moindre doute que même des individus sans aveu comme Sandomar et ses complices harcèleront moins une femme unie

à un homme. Une femme qui reste sur les rangs comme épouse éventuelle s'expose à tous les ennuis. Autant que je sache, Nan n'est fiancée à personne, mais Marie et Wilcox le sont ensemble et s'ils s'épousent ici même, sur cette île, cela n'en vaudra que mieux pour tout le monde.

— Mais comment se marier sans prêtre ? demanda Marie. J'aime Wilcox, certes, mais Sainte Mère de Dieu, je ne puis pourtant être mariée par une mouette ?

— Non, mais vous pouvez l'être par la femme qui fait fonction de chef de l'église sur cette île, répondit Eric ; il s'agit là d'une cérémonie admise, d'une coutume locale, qui fait force de loi. En fait, il suffit qu'un couple échange des vœux en présence d'un témoin pour que le mariage soit légal en toute partie du monde.

Nan appuya ces paroles, et les deux amoureux se déclarèrent d'accord pour nouer ainsi le lien conjugal. Sous réserve du consentement de Cœur-de-Feu, il fut convenu que la cérémonie aurait lieu à la chapelle le lendemain soir.

— Et si elle refuse, ajouta Eric, en ma qualité de capitaine de navire, c'est moi-même qui conduirai le service.

Nan s'anima. Elle entendait que ce mariage en cette terre d'exil fût mémorable. On eût dit qu'il s'agissait des noces de sa meilleure amie.

Eric décréta que tout travail cesserait deux heures avant le coucher du soleil, afin qu'on célébrât la fête. Nan s'esquiva dans les terres basses pour y cueillir le bouquet de la mariée : des crocus, des capucines, et des fleurs dont elle ignorait le nom. Elle alla quêter chez chacun

de ses amis un menu présent, souvenir du Monde Perdu échappé au naufrage, et de son propre doigt elle enleva la bague qui servirait d'alliance, un anneau d'or blanc où était enchâssé un unique rubis, telle une goutte de sang.

Son enthousiasme sembla gagner tout le monde et dissipa la contrainte qui étreignait d'ordinaire les habitants de l'Ile Perdue. Cette émotion naturelle les rapprocha tous dans une idée familiale ; Sandomar lui-même alla jusqu'à rire d'une plaisanterie gaillarde lancée par Garge. Des yeux noirs et obliques étincelèrent lorsque les *pouchkies* se mirent à grésiller à la broche ; on entendit des grognements joyeux, puis de grossiers proverbes indigènes dont Chéchaquo tenta vainement de traduire la crudité. Il y eut aussi un grand étalage de dents blanches, force sourires et poignées de mains. La fête s'annonçait bien.

Au moment où le soleil se couchait dans la triste mer occidentale, le cortège nuptial se mit en route pour la chapelle. Cœur-de-Feu s'avançait en tête, sa face sombre transfigurée, presque embellie par l'exaltation demi-païenne et la flamme d'orgueil que lui inspirait son ordination divine. Digne et calme, soucieuse de conserver sa maîtrise des réalités, Marie suivait dans ses vêtements du bord ; puis, faisant fonction de demoiselle d'honneur, venait Nan, portant sa robe bleue de soirée préservée du naufrage. Ensuite marchait en longue procession la population insulaire : les chasseurs, les squaws et les enfants, Eric et ses amis, Sandomar et ses loups... Bizarre défilé, en vérité !

Dans la sombre chapelle, Marie et Wilcox

s'agenouillèrent sous le chandelier d'or bruni et l'étrange icone d'argent. Cœur-de-Feu entonna un chant en une langue étrangère dont elle-même, pas plus qu'aucune des personnes présentes, ne comprenait un seul mot. Roy devina aussitôt qu'elle récitait la formule russe de la cérémonie du mariage, telle qu'elle avait été transmise oralement, de génération en génération, depuis deux siècles, par quelque zélateur barbu de Vladivostock, échoué sur ce rivage. Mais la prêtresse n'avait jamais douté que les mystérieuses paroles n'exerçassent un pouvoir magique de haute importance.

Enfin, elle débita une sorte de catéchisme dont elle murmurait elle-même les réponses selon l'ancienne mode. Puis elle consentit à ce que les vœux d'amour et de foi fussent échangés en anglais, plutôt qu'en langue aléoutienne. Et elle termina la cérémonie en joignant les mains des jeunes époux, et, après avoir prié pour eux avec une conviction qui remua le cœur d'Eric, elle les embrassa tous deux et leur ordonna de se mettre debout.

Dans le silence qui suivit, maman Horton entonna un cantique que les Aléoutiens prirent pour l'hymne sacré des Visages Pâles. Sa voix fluette trembla d'abord un peu, mais elle s'éclaircit et s'affermit tandis que les gens de sa race joignaient leurs voix à la sienne. Sans doute, songeaient les indigènes, c'était là de la haute magie : la jeune blanche au cœur fort et aux yeux perçants ne cherchait pas à cacher ses larmes, et une étrange extase se peignait sur les traits radieux du chef conquérant.

Tous les naufragés chantaient à présent à pleine voix, sauf l'homme du nom de Roy, qui souriait d'un air indulgent, et Sandomar qui sans comprendre voyait remuer les lèvres autour de lui. Les Aléoutiens auraient bien voulu, eux aussi, apprendre une si grande et si belle « médecine », une telle invocation, dont les effets devaient être mirifiques pour leurs mariages futurs, lorsque les visiteurs étrangers seraient partis, par delà la mer hantée :

Faut-il oublier les vieilles connaissances, et jamais
[n'y porter sa pensée ?
Nous aurons toujours une coupe à vider, pour
[boire au souvenir du bon vieux passé.

X

La coupe avait passé de main en main, mais sa griserie magique devait vite s'évaporer. Avec la nuit tombante, la peur et la haine s'en revinrent hanter l'Ile Perdue, et le soleil se leva le lendemain sur un camp armé. Vers la fin de l'après-midi, Nan et Eric assis, seuls, sur les falaises hantées des oiseaux, contemplaient la mer et s'efforçaient de puiser dans le cœur l'un de l'autre la force de continuer la lutte.

— Depuis combien de temps sommes-nous ici, Eric ?

— Voici le neuvième jour.

— Seulement neuf jours ? Il me semble que nous vivons ici depuis toujours, que nous n'avons rien connu d'autre que cette île. Eric, que don-

neriez-vous pour voir une voile apparaître à l'horizon ? Un navire, auquel nous pourrions faire des signaux, qui viendrait nous prendre et nous remmènerait chez nous ?

— Je ne vous laisserais pas partir... Je veux dire : je ne renoncerais point à mes espoirs à votre égard.

Il n'y avait personne à portée d'oreille, sauf quelques Aléoutiens, dont Cœur-de-Feu, qui tendaient et disposaient les filets. Aussi Eric parlait-il librement :

— Et pourtant il le faudrait bien, si un navire survenait maintenant ! ajouta-t-il.

— Croyez-vous que nous puissions désormais vivre chacun de notre côté, sans nous soucier l'un de l'autre ?

— Vous, oui ; vous oublierez bien vite ces neuf jours d'épreuve... tout au plus vous laisseraient-ils l'impression d'un mauvais rêve.

— Vous les oublierez de même, Eric. Qu'est-ce que neuf jours, après tout ! Si nous nous séparions, à présent, l'épreuve vous semblerait peut-être dure, mais ne laisserait aucune plaie.

— Insinuez-vous que je ne vous aime pas encore ?

— Eh bien... oui. Nous n'avons pas eu l'occasion de nous éprendre l'un de l'autre, nous ne sommes que des adversaires qui se respectent... inutile de protester, je le sais.

Il la contempla profondément.

— Le navire attend à l'entrée du port, dit-il enfin avec calme. Le capitaine n'ose point aborder la passe, crainte des écueils parsemés de chaque

côté, mais les lumières de la côte étincellent, et il fait noir et froid sur l'océan.

Nan eut un doux sourire à l'image évoquée par ces graves paroles :

— Je ne veux pas que vous couriez ce risque, Eric. La passe est étroite et les rocs trop dangereux. Peut-être certains bâtiments s'en tireraient-ils sans grand dommage, mais votre navire à vous pourrait y rester ; vous vous précipiteriez à toute allure, même avec la tempête derrière vous. Je vous connais !

Il y eut un long silence. Les hirondelles de mer dansaient au-dessus de l'écume.

— S'il nous faut rester ici quatre-vingt-dix jours ou neuf cents jours, je n'aurai jamais gain de cause. Est-ce cela que vous voulez dire ?

— Si vous voulez : je crains les écueils, moi aussi, Eric. Abstraction faite de Roy, — bien qu'il demeure toujours dans mes pensées, — je persiste à croire qu'un naufrage seul nous a rapprochés, et qu'un naufrage nous séparerait sûrement.

— N'est-ce donc que sur cet endroit désert que durera entre vous et moi ce lien sacré créé par tout ce qui nous entoure ?

Il désigna d'un grand geste de sa main les rochers, la mer, l'île tout entière.

— Nos routes sont trop divergentes : je veux, moi, revenir à mon ancien milieu ; je n'oserais, malgré toutes les tentations, y renoncer à jamais ; et cette existence-là, il n'est pas d'homme moins désigné que vous pour la partager.

— En effet, je suis voué à la mer et à la neige.

Eh bien ! en ce cas, mieux vaut que vous et Roy suiviez l'exemple de Marie et de Wilcox.

— Peut-être avez-vous raison ! dit Nan, en jetant un bref regard sur son visage pâle.

— Si vous êtes certaine de vos sentiments à son égard, inutile d'attendre. De même que pour Marie, le mariage vous offrira plus de sécurité parmi nous. Cœur-de-Feu sera la première à s'en réjouir et qui sait ? je pourrai ainsi oublier un rêve sans issue : plus tôt ce sera, mieux cela vaudra pour tout le monde, ajouta-t-il, les yeux durs comme deux diamants bleus.

— Je ne crois pas encore aimer Roy. Néanmoins, si vous n'envisagez pas de meilleure solution... eh bien, je me résignerai...

Pendant un long moment, on n'entendit que le tumulte des flots sur la falaise et le cri aigu des oiseaux de mer.

Eric fut enfin rappelé à lui-même par la vue d'une ombre allongée qui tremblotait à quelque distance. Pourquoi en éprouva-t-il un tel saisissement, il n'aurait su le dire : les silhouettes des Aléoutiens travaillant aux filets face au couchant avaient projeté bien des ombres sur les rochers, pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre ? Ce phénomène s'expliquait par ce sixième sens qu'avait développé en lui la guerre continentale menée contre les forces primitives du Nord.

Cœur-de-Feu longeait furtivement la crête du promontoire, à quarante pieds au-dessus d'eux. Les reflets de la mer éclairaient en plein son visage, et ses traits, même à cette distance, prenaient un aspect sévère. Elle se trouvait presque derrière Nan, la surplombant ; celle-ci était

assise sur le rebord d'un roc en saillie, et Eric en retrait et un peu au-dessus de sa compagne, ce qui lui permettait sans se retourner complètement de ne pas perdre des yeux la silhouette qui s'avançait.

Il avait eu juste le temps d'entrevoir la prêtresse au moment où elle disparaissait derrière les énormes rocs du sommet... Une sensation soudaine de froid qui lui glaçait les veines le fit bondir sur ses pieds et pivoter sur lui-même.

Un instinct l'avait poussé à agir, avant même que ses oreilles eussent pu percevoir un craquement et un roulement au-dessus de la tête de Nan. Il était temps : une fraction de seconde de plus et il était trop tard. Un bloc de granit dévalait la pente de la falaise.

Nan se trouvait sur le passage du projectile et le moindre heurt l'eût précipitée de son siège précaire dans le remous des eaux. Eric se précipita vers la jeune fille, la main tendue; d'autre part la forme anguleuse du bloc le fit descendre en bonds capricieux et modéra son élan.

Nan se dressa d'un bond et saisit la main d'Eric qui d'une forte secousse attira la jeune fille. Dans un grondement de tonnerre, le roc alla s'abattre dans l'eau avec un énorme éclaboussement.

Eric serrait Nan de toutes ses forces, comme s'il n'eût jamais voulu la laisser partir. Aussi pâle que l'écume, la jeune fille plongea son regard dans les prunelles dilatées d'Eric.

— Il y a quelqu'un là-haut ? dit-elle, à demi suffoquée.

— C'est Cœur-de-Feu.

— Est-ce elle qui a fait cela ?

— Peut-être pas ; le moindre effleurement suffit à ébranler ces rocs. Mais il faut que nous sachions à quoi nous en tenir.

Il se retourna et escalada la pente raide, suivi de Nan. Au sommet, ils trouvèrent Cœur-de-Feu, les bras rigides à ses côtés, la tête rejetée en arrière, avec une crispation de souffrance sur ses traits. Eric l'appela tranquillement par son nom.

— Je n'ai pas roulé cette pierre, murmura-t-elle. Je l'ai vue, sur le bord, juste au-dessus de la jeune fille blanche, je l'ai frôlée du doigt, et l'esprit mauvais passant dans la main de Cœur-de-Feu lui a donné une forte poussée.

— Je comprends, dit Nan. Oublions cet incident.

— Cœur-de-Feu ne comprend pas.

Les yeux obliques étaient devenus de minces lignes de jais.

— Pourquoi le chef blanc a-t-il bondi, au risque d'être atteint lui-même, pour vous enlever du chemin de la pierre ? Sans doute n'aime-t-il pas Cœur-de-Feu, mais vous-même ?

Nan sentait qu'elle devait répondre sans détours. Les subtilités n'étaient pas de mise, en cet âge de pierre, au bord de cet abîme où tourbillonnaient les oiseaux sous la grisaille du ciel. Il ne s'agissait plus d'une jeune fille de la haute société en présence d'une squaw, mais de deux vierges mûres pour l'amour et Eric complétait le triangle, éternel symbole de la sélection amoureuse d'où est issue l'humanité.

— Il ne m'aime pas, déclara Nan avec calme, il me l'a avoué.

— Qu'en sait Cœur-de-Feu ? Peut-être dites-vous là un mensonge.

En un élan de furieuse passion, elle se tourna vers Eric :

— Elle prétend que vous ne l'aimez pas. Alors, promettez de renoncer à elle, de la laisser épouser Roy tout de suite.

— Je ne puis le promettre.

Au ton vibrant d'Eric, beaucoup plus qu'à ses paroles, Nan sentit son cœur s'arrêter de battre. Il continua :

— Je l'aimais avant notre arrivée ici, Cœur-de-Feu ; il te faut bien comprendre cela et ne pas m'en vouloir. Mon intention est de supplanter Roy dans le cœur de Nan.

— Vous aimez le chef blanc ?

Nan hocha lentement la tête.

— Il dit qu'il tentera de vous gagner à lui. Si vous affirmez à Cœur-de-Feu que vous ne voulez pas de lui, si vous promettez de le repousser sans cesse et de vous marier avec Roy très vite, alors Cœur-de-Feu demeurera toujours votre amie, et l'amie du chef blanc. Que répondez-vous ?

Nan ne parla pas, mais les sombres rougeurs de ses joues hâlées s'éteignirent.

— Répondez-lui, supplia Eric. Autant régler cette question tout de suite.

Nan, les épaules droites, redressa sa jolie tête et lentement, d'une voix claire et mélodieuse :

— Je ne puis rien promettre.

Les narines de la squaw se dilatèrent.

— Quoi, vous dites non !

— Je ne peux... faire une promesse... que je pourrais... ne pas tenir.

Le cœur d'Eric bondit, mais les yeux sombres et luisants de la squaw ressemblaient à ceux de quelque monstre à tentacules ramené des bas-fonds par les filets.

— Cœur-de-Feu comprend tout maintenant. Elle n'oubliera pas. Tel le soleil, son amour répand partout de la lumière, de la chaleur et de la bonté, mais sa haine est comparable aux banquises venues du Nord qui broient les rochers géants et les réduisent en petits cailloux.

XI

L'incroyable rêve qu'était l'exil sur l'Ile Perdue se mua peu à peu en une vivante réalité. Les creux des rochers à demi cachés dans la brume, la mer tourmentée, la côté déserte, les dunes aux formes changeantes, la lune brillant sur la morne lande, les visages bronzés des insulaires sous le pâle reflet des feux de campement, tout devenait de plus en plus familier aux naufragés à mesure que les jours s'écoulaient.

Les règlements sévères imposés par Eric ne le cédaient en rien aux lois d'une ancienne dynastie et constituaient l'ordre normal des choses. A présent il semblait tout naturel de vivre sous la menace constante des fureurs de Sandomar et des maléfices de Cœur-de-Feu.

Mais tout n'était pas que crépuscule dans cet exil. Les muscles délicats de Nan s'endurcissaient sous l'effort, et parfois elle constatait, non sans

surprise, la légèreté et l'élasticité de sa démarche, le libre jeu de ses poumons. A présent, ses mains devenues calleuses ne saignaient plus en apprêtant le poisson ; et, bien qu'il lui arrivât de se glisser rompue de fatigue dans sa couchette de fourrure, elle sautait du lit au lever du soleil avec une délicieuse sensation de sang frais dans les veines et un chaud coloris teignait sa joue hâlée. Les aliments huileux lui semblaient avoir perdu leur goût rance et elle leur faisait tout naturellement honneur. Parfois, le paysage désolé prenait des aspects d'une beauté inattendue : c'était un arc-en-ciel dans la brume, une étoile solitaire perçant à travers des nuages gris, un phoque prenant ses ébats sur les flots, voire la simple vision d'une squaw au visage pensif, allaitant son bébé à son sein noir.

Le labeur quotidien lui-même avait perdu l'apparence de corvée qu'il revêtait au début. Nan devint habile à tendre les filets, à tuer le saumon à la lance, et une bonne pêche finit par lui procurer autant de satisfaction qu'un fort enjeu gagné autrefois au bridge, à l'époque où elle n'avait pas encore transféré son âme dans le corps d'une squaw blanche. Avec l'été, qui s'avançait, elle se vit confier de nouvelles tâches, ardues pour la plupart, quelques-unes dangereuses même, mais qui presque toutes lui fouettaient le sang et activaient le souffle de ses poumons.

Les jours d'accalmie, elle allait avec les autres pêcher le flétan à l'entrée de la baie. Quelle aventure vivifiante ! Elle sentait vibrer tout son être à la moindre secousse au bout de la ligne, lorsque la bête mordait.

Elle gardait un souvenir ineffaçable du jour où des milliers de harengs avaient envahi la baie : les vagues n'étaient plus de l'eau, mais une étendue de vif-argent. Tout le jour Nan plongeait son filet. Ses yeux brillaient de plaisir ; ses mains étaient bleuies par le froid, elle poussait des cris de joyeux émoi qui se mêlaient à ceux de ses rivaux ailés tournoyant en cercle autour de sa tête.

Elle fouillait les environs à la recherche de racines et de plantes comestibles pour varier les menus. Lorsqu'elle eut appris à manier un kayak, elle accompagna les hommes à la chasse aux phoques. Une tête luisante entrevue dans la baie, un appel retentissant parmi les huttes alignées du village, la course effrénée des bateaux, l'éclair des pagaies battant l'eau, les sifflements des lignes humides lorsque jaillissaient les lances... quelles étranges occupations pour cette fille de la civilisation, mais que d'émotions, que de joie ardente dans cette primitive lutte pour l'existence !

En ces jours sauvages, ses sentiments semblaient s'épanouir plus aisément : gaîté, indignation, pitié, adresse, ses traits aussi se transformaient ; mais dans l'ombre de la parka qui l'encapuchonnait, l'éclat lustré de ses yeux faisait tourner la tête à Roy — qui l'avait pourtant solide — et la courbe harmonieuse de ses lèvres faisait monter au cœur d'Eric tout le chaud désir de conquête qu'il tenait de son sang de Viking.

Un matin, dans la fraîcheur de l'aube, Nan fut éveillée par le chant des chasseurs sur la rive du cours d'eau, un chant qui évoquait l'antique adoration du soleil chez les Aléoutiens. Certes,

ils se prosternaient à la chapelle devant le grand Dieu, mais il était sage de se rendre propices les divinités absentes et antiques, capables de revenir une fois le dernier étranger reparti sur ses bateaux, et la dernière goutte de sang blanc redevenue noire dans les veines du clergé héréditaire.

« *Je ne suis pas endormi... je ne suis pas mort... je suis vivant...* » telle était la phrase consacrée que proclamait chaque indigène, quand au ciel apparaissait le croc blanc annonçant un nouveau mois lunaire. C'était la troisième fois que Nan assistait à ce rite : les naufragés en étaient à leur cinquante-septième jour sur l'Ile Perdue. D'après le calendrier aléoutien, on était au commencement de l'*Ougnam Tugida*, c'est-à-dire du mois chaud qui est aussi celui où les jours commencent à raccourcir et où s'allongent les ombres menaçantes de l'hiver.

C'était le mois des maturités, de l'épanouissement de la fleur ; le mois où l'oiselet essaie ses ailes dans ses premières courses aériennes. Cependant, l'amitié de Nan pour Roy ne se transformait pas en amour. Elle n'eût pu expliquer pourquoi. L'esprit du jeune homme, son visage maigre et railleur ne cessaient de la charmer ; sa froide perspicacité, sa façon ironique de juger la fragilité humaine la scandalisaient tout en l'amusant ; son sens des réalités ainsi que son dédain de toutes les romantiques conceptions qu'elle partageait avec Eric, faisaient de lui le plus original et le plus intéressant des compagnons ; mais un mariage avec lui n'eût été pour Nan qu'une union de convenance, incapable de satisfaire les besoins impérieux de son cœur et de son âme.

Il était également vrai que la pensée d'Eric lui effleurait trop souvent l'esprit.

Le bon sens de Nan lui disait qu'Eric ne pourrait jamais partager le genre de vie qu'elle reverrait tôt ou tard... qu'une fois loin de ces rochers et de ces solitudes ils n'auraient pour ainsi dire plus rien de commun ; mais combien nébuleuse lui paraissait l'image de cette vie, et combien vivantes et réelles les scènes de la vie actuelle sur ces bancs de sable de l'Ile Perdue ! La barrière la séparant de ce blond Viking était certes moins difficile à abattre que la ceinture de récifs qui la contraignait à l'exil. Le risque d'un naufrage futur en tant que compagne de cet homme était somme toute une éventualité de demain, tandis que l'abri protecteur de ses bras restait une nécessité quotidienne.

Pourtant le bouclier était levé : prenant son inspiration de Roy, elle tentait de s'en tenir aux faits, de faire fi de tout sentiment, de cuirasser son cœur contre toute illusion romanesque. Elle bannissait délibérément de ses pensées les faits matériels, ces troublantes visions qui les traversaient dans ses rêves, ce roman de la conquête de l'île avec Eric toujours au premier plan. Suivant ce même principe, elle tâchait de rendre le cœur et la tête d'Eric aussi froids que les siens. Jamais il ne lui échappa une coquetterie, un sourire prometteur, une caresse de sa main sur la sienne dans l'obscurité. De parti pris elle s'interdisait tous ces artifices féminins. Cette tactique lui était dictée par le souci de ménager le bonheur même d'Eric, et, aussi, par la crainte qu'en laissant libre jeu à l'amour du jeune homme, elle ne

s'abandonnât à la tempête qui pouvait briser sa propre barque sur les rocs.

Dans cet imbroglio d'aventures qui composaient maintenant le cours normal de son exil, elle eut l'occasion de considérer Eric sous un nouveau jour.

Un certain après-midi, Nan travaillait au séchage du poisson, lorsqu'une jeune squaw, à ses côtés, étouffa soudain un cri. Se retournant, Nan vit une ombre d'atroce souffrance passer sur la face tannée, s'y attarder quelques secondes, puis s'effacer peu à peu.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

La squaw, une nouvelle mariée du nom de Chigum (La Fleur) ne saisit pas les mots, mais le rapide coup d'œil de compassion de l'étrangère lui alla droit au cœur.

Un sourire de mélancolie se joua sur les lèvres épaisses de l'indigène ; ses yeux se portèrent au loin, comme vers un autre monde, dans le long enchaînement des siècles.

— *Kotichy*, répondit-elle simplement.

Et elle se mit aussitôt à ranger ses outils de silex dans son sac en peau de phoque.

Kotichy était un mot que Nan avait appris, et qui signifiait « bébé ». Comme la jeune blanche restait à la contempler, Chigum tourna les talons et se dirigea vers sa hutte. Les autres squaws, avec un grognement, se mirent au séchage.

— Pourquoi ne l'accompagnez-vous pas ? leur demanda Nan.

Elles levèrent les yeux, étonnées, et l'une d'elles prononça quelques paroles empreintes d'un sombre fatalisme. Nan comprit aussitôt qu'elle serait la

seule à secourir la jeune femme. Maman Horton et Marie se trouvaient loin, à la cueillette des mûres ; Eric, avec les chasseurs, maniait la lance à la poursuite des morses, à l'autre bout de la grève. Nan lâcha ses outils et rejoignit aussitôt la silhouette courbée.

Dans la pénombre de la hutte en terre, Chigum allait affronter le sort commun à bien des femmes depuis le commencement des siècles. Sauf un vieillard infirme, le père de Chigum, les deux femmes étaient seules.

Le jour commençait à baisser. Le vieil Aléoutien alluma les lampes en pierre et ne comprit point le désir ardent de Nan d'avoir auprès d'elle maman Horton.

Tout à coup la porte s'ouvrit, une longue silhouette se baissa pour entrer et empoigna la lampe. Un cri s'échappa de la gorge contractée de Nan, un cri peut-être de simple soulagement et de gratitude devant l'arrivée d'un secours ; mais une plus profonde émotion l'étreignit soudain : une sorte d'exultation, d'espérance lorsqu'elle reconnut le visage d'Eric. Certes, Marie, avec son bon sens et son sang-froid, eût été utile, de même maman Horton, avec tout l'apport de sa sagace expérience, mais la présence d'Eric valait mieux encore.

Eric, de son coup d'œil résolu, jugea tout de suite la situation. Se tournant vers le vieil indigène, il lui donna un ordre par signe, appuyé de quelques mots en langue aléoutienne. Le vieillard sortit clopin-clopant ; Eric se pencha vers la squaw.

Il lui parla avec bonté, d'un ton encourageant.

Ni lui ni Nan n'éprouvaient d'hésitation, de fausse honte. C'était la mère éternelle, la Terre, qui, selon son antique sagesse, donnait sa leçon poignante pour le cœur humain.

Au moment où Eric brandissait en l'air le brun petit nouveau-né, maman Horton entra en coup de vent, pleine de zèle. Trop tard, la bataille était gagnée. La mère gisait, pantelante, mais hors de danger ; avec un peu de chance et de repos elle pourrait bientôt reprendre ses occupations au séchage des poissons. Et le premier bruit qui parvint à l'oreille de maman Horton fut un petit piaillement qui perçait le silence.

Lorsque trois des plus vieilles squaws se réunirent autour de l'accouchée pour lui donner des soins, Eric remarqua un fait étrange : il suffisait à ces femmes de porter les yeux sur le poupon pour que les yeux de la mère s'agrandissent de frayeur ; et, lorsqu'elles se penchèrent pour le prendre, elle le leur arracha en le pressant contre son sein avec un gémissement.

— Qu'est-ce qui l'effraie à ce point ? demanda Nan.

— Je ne sais, mais je crains de le deviner, répondit Eric.

Il entendit une sorte de marmottement qui sortait des lèvres tremblantes de Chigum, et fit venir son interprète. Chéchaquo eut vite fait de les renseigner.

— Chigum elle effrayée à l'idée que les squaws emporteront le bébé sur la grève et le lanceront aux quatre vents, expliqua-t-il tranquillement. Trop de bouches à nourrir sur île et pas assez

à manger. Les squaws font cela lorsque naissances trop nombreuses.

Nan pâlit d'indignation.

— Chéchaquo, dis à ces femmes que si elles touchent à un seul cheveu de la tête de ce bébé, Eric les tuera... Et, s'il ne le fait pas, je m'en chargerai moi-même ! ajouta-t-elle, les yeux flamboyants.

Le regard de Chéchaquo se porta sur le nouveau-né que Chigum étreignait dans ses bras :

— Bébé, pas cheveux sur tête !

La fureur de Nan tomba ; un spasme, mi-rire mi-sanglot, lui gonfla la poitrine.

— Eric, expliquez-lui, je vous en prie. Vous n'allez pas les laisser pratiquer cette horrible coutume !

— Il ne faut pas trop leur en vouloir, dit Eric, c'est leur seul moyen de maintenir au niveau voulu la population de l'île, et ce n'est pas sans exemple, dans l'Extrême-Nord. Au bout d'un jour, si on le laisse vivre, le bébé ne craindra plus rien ; les indigènes se priveront de nourriture pour qu'il prospère, feront toutes sortes de sacrifices, pourvu que ce ne soit pas au mépris de leurs dieux païens et de leurs tabous. Vous savez à quel point ces gens-là aiment les enfants.

— Vous dites... ne pas faire le bébé mourir ? demanda Chéchaquo.

— Oui, dites-leur que le bébé doit vivre. Il y aura de la viande pour tous, en abondance. Quiconque fera du mal à l'enfant sera sévèrement châtié.

Chéchaquo traduisit cet ordre au milieu d'un silence attentif. Les squaws approuvèrent de la

tête, contentes d'être dispensées de l'odieuse corvée, mais le vieil Aléoutien se leva de son coin, s'en vint clopin-clopant sous la lampe et prononça quelques mots d'une voix tremblante et surexcitée.

— Il dit, si bébé vit, toute la tribu frappée de mauvaise chance, traduisit Chéchaquo. Quand un en trop vient au monde, un autre doit s'en aller. Les anciens dieux l'ont proclamé il y a bien longtemps ; si les gens pas obéir, anciens dieux terribles dans leur fureur : oiseaux ne voleront plus, poissons cesseront de nager.

— Dis-lui que les anciens dieux sont morts, répondit gravement Eric. Je prends sur moi toute la mauvaise chance...

Mais les grommellements continuèrent à sortir de la vieille bouche edentée.

— Il dit... anciens dieux pas morts, mais seulement endormis, traduisit Chéchaquo. Il dit une vie doit payer pour une vie.

— Fais-lui comprendre qu'on ne doit pas toucher à l'enfant. C'est la nouvelle loi. Et qu'il n'ait pas peur : le Dieu de l'icone et du chandelier régit l'île maintenant, et il interdit le meurtre des enfants.

Quand ces paroles furent traduites au vieux, il fit un signe de tête et retourna dans son coin ; Nan crut voir une sombre lueur dans ses yeux caves.

Après le dîner, quelque peu retardé par cet événement, Eric et Nan reprirent le chemin de la hutte de Chigum.

— Je n'éprouve pas grande confiance en ces squaws, et je me méfie aussi du vieux bonhomme,

dit Nan. En tout cas, je tiens à savoir comment va la mère.

Ils se hâtèrent mais la scène qu'ils contemplèrent sous la tremblotante lampe à huile calma leurs appréhensions. Chigum était couchée avec son bébé au sein, et ses grosses lèvres plissées dans un demi-sourire. Au bout d'une longue minute Eric s'aperçut que le vieil Aléoutien n'était plus dans son coin.

— Où est *Anulga* (le Cormoran) ?

Chigum hocha la tête avec une résignation fataliste ; ses yeux remuèrent furtivement sous leurs paupières fendues en amande. Soudain Eric et Nan s'entre-regardèrent, pressentant l'horrible vérité.

— Serait-ce possible ? murmura Nan.

— J'en suis certain : une vie doit payer pour une vie, selon ses propres paroles. Comment comprendre ces gens-là? Je cours chercher Chéchaquo... Peut-être est-il encore temps de sauver le vieillard ?

Eric bondit hors de la chambre et Nan l'entendit lancer des appels tout le long du village. Chéchaquo, arraché de son lit de fourrure, ne répondit d'abord que de façon évasive ; puis lorsque Eric lui eut agrippé l'épaule de sa main de fer, il bégaya la vérité. Il fallait avant tout se rendre propices les anciens dieux. C'était l'antique loi de l'île, établie par Taxaga, le premier homme descendu du ciel, qui voulait qu'une vie payât pour une vie. Le chef blanc interdisait d'abandonner aux vents le bébé de Chigum, dont Anulga prendrait sa place... Autrement,

plus d'oiseaux dans les airs, plus de saumons dans les fleuves.

— Chéchaquo ne sait pas... Le Cormoran ne se trouvait plus là.

Eric glissa la main sur la gorge du vieil Indien :

— Dis-moi la vérité !

— Je vais vous la dire... Ne me tuez pas ! Il a quitté la hutte pendant que vous mangiez, il a fait ses adieux aux anciens, il est allé du côté de la grande falaise, de l'autre côté de l'île. Vous ne le rattraperez pas. Il a fait des incantations aux dieux et il a déjà sauté dans la mer.

— Peut-être n'est-il pas arrivé là-bas. Enfile tes mukluks et suis-moi. Nous pouvons encore l'atteindre.

Chéchaquo serra les dents et ne bougea pas.

— Moi peux pas aller. Le chef blanc me battra, me tuera, je refuse d'aller !

Il n'y avait pas une minute à perdre ; aussi Eric revint en courant à la hutte :

— Je file à sa poursuite, dit-il à Nan. Le chemin est long et ardu, mieux vaut que vous restiez ici.

— J'y vais aussi. Je ne vous retarderai pas, et j'ai peur de demeurer ici toute seule.

L'instant d'après, ils franchissaient la lande aussi vite que leurs jambes pouvaient les porter. Les nuages pendaient en lambeaux dans le ciel et la lune perçait parfois à travers ces déchirures. Il faisait alternativement clair et sombre, le vent gémissait au large, les oiseaux de nuit invisibles poussaient au-dessus d'eux leurs cris aigus. Ils se jetèrent à mi-corps dans le cours d'eau,

sans souci du froid, poursuivirent à tâtons leur route dans les éboulis de rochers, traversèrent des fondrières avec de la boue jusqu'aux genoux.

Nan ne ralentissait nullement la marche. Rien, pour elle, n'existait, sauf d'arriver à temps. Ses petits pieds volaient pour ainsi dire à ras du sol, indifférents aux nombreux obstacles. De même qu'Eric, Nan avait le sentiment d'une tâche noble, souveraine, sorte de communauté spirituelle à la fois grave et joyeuse.

Enfin, ils aperçurent la sombre silhouette de la falaise découpée sur la mer qu'argentait la lune. Sur sa crête on distinguait une forme noire, sans doute une pierre d'aspect curieuse.

Comme ils approchaient, cette silhouette grandit soudain. C'était Anulga, agenouillé, qui se relevait et tendait les bras en posture de supplication aux dieux des vents. Entre deux bourrasques, ils l'entendaient chanter, d'une faible voix tremblante.

Impossible de lui mettre la main dessus par surprise. Il se tenait debout, au sommet de la crête, sur un rocher qui surplombait la mer. Le plus sage, semblait-il, était d'avancer silencieusement jusqu'à ce qu'ils pussent lui adresser la parole, puis ils distrairaient son attention afin de l'approcher suffisamment pour lui saisir la main.

— Je ne suis pas endormi... je ne suis pas mort... je suis vivant... psalmodiait-il.

Suivit une ardente invocation qu'Eric ne put comprendre : sans doute une prière implorant les anciens dieux du vent et de la mer, les esprits qui faisaient voler les oiseaux et nager le saumon,

de prendre sa pauvre vie fléchissante contre celle du petit intrus venu au monde en ce jour.

Les deux arrivants avaient gagné la base du rocher sur lequel était debout le vieillard.

— *Anulga*, appela doucement Eric.

Le chant s'interrompit brusquement.

Eric, remerciant son étoile des quelques mots de l'idiome aléoutien qu'il possédait, ajouta :

— Reste où tu es. Nous voudrions te parler.

Un cri dans lequel mettait toute sa force la pauvre voix cassée, fut la réponse. Les gestes du vieillard et sa façon de redresser sa tête blanche étaient empreints d'une sorte de dignité tragique.

— Montons lentement, murmura Eric à Nan. Peut-être réussirai-je à le faire parler jusqu'à ce que nous puissions le saisir.

Eric adressa au vieillard la parole en anglais, d'un ton naturel ; ce langage étranger aurait peut-être pour effet de rompre le charme.

Mais l'esprit d'Anulga courait déjà au-devant de ses dieux. Des mains plus fortes que celles d'Eric semblaient étreindre les siennes. Lorsque les deux visages pâles se montrèrent au niveau de la crête, le vieillard allait à reculons vers le vide. Nan était si troublée qu'elle dut se retenir au rebord du rocher, mais Eric, d'un bond, atterrit sur la crête. Suspendu au-dessus de l'abîme, il s'efforça d'agripper la parka d'Anulga.

Il arriva trop tard...

— *Kou-Youdam Agougou !... Achidan Agougou !* gémit le vieil homme en invocation à ses dieux païens.

Puis, avec un cri dont l'écho se perdit parmi les rochers, il sauta dans la mer.

Une haute gerbe d'eau sombre jaillit et s'éparpilla en nuage humide. Eric, penché sur l'abîme, regardait... Tout devint noir aux yeux de Nan, qui s'attendait à voir Eric tenter un sauvetage impossible ; ce n'eût été qu'un suicide, car déjà les dieux antiques de l'île tenaient la proie qu'ils convoitaient.

— Pauvre vieux type ! murmura Eric.

Puis, se retournant, il tendit la main et attira Nan près de lui.

Ils prêtèrent l'oreille au morne rugissement de l'eau sur les brisants, aux éclaboussements des vagues contre les rocs et ils suivirent de l'œil le scintillant sentier que la lune se traçait sur la mer... Ils étaient infiniment seuls. On eût dit qu'ils se trouvaient les deux seuls êtres existant sur une planète lointaine, abandonnée de Dieu dans les espaces célestes.

— Je suis presque heureux d'avoir perdu la partie, dit enfin tout bas Eric.

Le murmure de sa voix ne rompait pas la solitude, mais s'harmonisait avec le sifflement du vent et du jusant.

— Oui, je pensais que vous en viendriez à cette conclusion.

— Vous l'aviez pressenti dès le début, n'est-ce pas ? Votre sensibilité est beaucoup plus fine que la mienne. Anulga avait presque fait son temps. L'hiver prochain l'aurait probablement achevé ; ses vieux os eussent été jetés dans les cavernes. Après tout, il s'en est allé la main d'Agougou sur son épaule, et le visage transfiguré par l'éclat de la gloire. Il s'est sacrifié pour sa tribu ; il est mort en héros. Pure illusion, bien

entendu, mais la foi d'un insensé vaut mieux que le manque total de foi...

Nan sentit sa gorge se serrer. Sous les rayons féeriques de la lune, les yeux de son compagnon brillaient comme du cristal. Eric s'empara de sa main. Il baissa la tête et elle vit ses cheveux flotter au vent tandis que, d'un geste lent et doux, il lui baisait les doigts.

Quelques minutes auparavant, il s'était incliné devant l'implacable destin qui exigeait la vie d'un vieillard pour racheter l'exaltation éphémère de son âme. Maintenant il courbait de nouveau la tête devant le prix que son propre destin lui demandait pour la conquête de Nan. Ah ! il allait tout risquer, tout donner !... Si son esquif devait s'échouer et couler parmi les écueils, il apercevrait du moins la lueur lointaine des lumières du port :

— Je me suis efforcé jusqu'ici de ne pas y croire, déclara-t-il gravement ; je redoutais de ne pouvoir captiver votre cœur : voilà pourquoi je n'ai pas osé vous aimer. Je n'ignorais pas les désastres que j'encourais ; vous non plus, d'ailleurs. Une fois dominé par ce sentiment, votre image me hantait, toujours et partout.

Nan eut un vague sourire. Tout cela était la vérité. Droiture, loyauté, idéalisme sans défaillance, tels étaient les principes de la vie de cet homme. De par sa race et sa personnalité, il était fils de la mer antique et du grand Nord. Une seule femme devait être son élue, et à celle-là il se donnerait tout entier.

— Maintenant, je vous aime, que vous le vouliez ou non, poursuivit-il. C'est vous qui m'y

avez forcé, avec votre beauté... votre courage... vous, enfin !

La main de Nan se ferma sur la sienne :

— Etes-vous bien sûr de m'aimer, Eric ?

— Croyez-vous, Nan, que je puisse me tromper à présent ?

Il attira les deux mains de la jeune fille sur sa poitrine :

— Je vous aime, Nan, et vous aimerai toujours.

Elle plongea son regard dans ses yeux.

— Eric, je ne me sens plus moi-même au milieu de cette nature étrange, avec de la boue jusqu'aux genoux, nos mains pleines de vase, vêtus de parkas en peaux de phoque... C'est une aventure à la fois magnifique, horrible et inimaginable. Cela ne peut durer. Il me faudra revenir un jour là-bas.

— Voulez-vous dire, revenir à votre monde à vous ?

— C'est en fin de compte un dénouement inévitable. Tôt ou tard nous nous éveillerons de ce rêve... sur le pont d'un autre yacht, ou d'un paquebot. Alors nous devrons nous séparer. Car vous ne voudriez point partager ma vie, n'est-ce pas ? Pour ma part, je n'y consentirais pas, il me semblerait retenir un ours polaire prisonnier dans un bassin... Croyez-moi, restez dans votre élément : la mer, la neige.

— Oui, mais vous pourriez, vous, partager ma vie ; vous pourriez me suivre.

Elle secoua la tête d'un air de doute :

— Je crains que non. Je n'ai pas le courage ni la force de choisir un chemin ardu alors qu'un

plus doux s'ouvre devant moi. (Son ton se fit amer.) En somme, la réalité m'épouvante...

— *Et cela, est-ce la réalité ?*

Le bras d'Eric glissa, enveloppant les épaules de Nan, et ses lèvres se posèrent sur les siennes.

Nan se sentit soulevée par un flot d'extase. Ses bras étreignirent le jeune homme, ses lèvres répondirent à son baiser, puis, d'un mouvement violent, elle se dégagea.

— C'est par trop réel ! haleta-t-elle ; et j'ai plus peur que jamais.

— Il ne faut jamais craindre la vie, Nan, encore moins l'amour.

Elle demeura pensive un moment et déclara d'un ton ferme :

— Je n'aurai pas peur de l'amour... quand il viendra, mais je ne crois pas qu'il vienne jamais, sur cette île.

— N'en étiez-vous pas bien près, il y a un instant ?

— Tout venait de vous, non de moi. Qui sait ? Peut-être éprouvé-je trop d'affection pour Roy. Comprenez-vous, Eric, je crains fort de ne pas connaître exactement le fond de mon cœur avant que nous soyons de retour à la vie civilisée.

Eric garda un moment le silence.

— Eh bien, soit, je redoublerai d'efforts pour vous conquérir, Nan ! Je n'ai pas encore perdu courage.

Les yeux de Nan se fixèrent sur lui.

— Après tout ce que je viens de vous dire ?

— Ce que vous m'avez dit, Nan, ne me fait que déployer un peu plus de voile.

Il lui saisit les deux mains et les serra à les briser.

— Croyez-vous donc, Nan, que je vais rentrer comme cela au port ? Non ! non ! je repars ! Je veux doubler le cap ! Je ne m'arrêterai pas à moins de sombrer ! Et, par Dieu, je finirai par gagner la partie !

XII

Un soir, dans la kashga, les hommes de Sandomar se trouvaient réunis. Accroupis sur des fourrures, ils écoutaient Garge qui s'était adjugé l'escabeau grossièrement taillé dans du bois d'épave où trônait Cœur-de-Feu lors des réunions de la tribu et qui pérorait sur la politique de l'île.

— L'un de vous, les gars, a-t-il jamais entendu parler de cette fameuse campagne de « désobéissance civile » pratiquée là-bas dans l'Inde ? demanda-t-il.

Personne n'était au courant.

— En un rien de temps le vice-roi de Sa Majesté a demandé grâce. Et ce noble lord n'était pas de la petite bière, c'est moi qui vous le dis ! Si nous adoptions ici ce même jeu ?

Excellente inspiration, idée astucieuse et très pratique : des rats, à force de grignoter les poutres, finissent par abattre la maison la plus solide. Garge s'expliqua : on ne commettrait aucun délit assez grave pour entraîner un lourd châtiment ! Non, rien que des piqûres d'épingle pour commencer : relâchement dans le travail, petits

actes de sabotage aux dépens du matériel de pêche et de chasse, jets de pierre dans l'obscurité, insultes mi-déguisées et fomentation de discorde entre Eric et les Aléoutiens. Tout cela finirait par détraquer les nerfs d'Eric. Alors, on frapperait, et ferme... émeute... anarchie... liberté !

— Dès demain matin, je vais donner le premier coup de pioche, promit Garge. D'ici un mois, il ira rejoindre Swede.

Mais avant l'aube l'affaire avait pris un nouvel aspect.

Dans le silence de la nuit, Eric fut réveillé par un long cri déchirant. Puis, tout se tut. Eric n'avait jamais entendu qu'un cri semblable à celui-là. C'était dans le gaillard d'avant d'un cargo qui cherchait fortune dans le golfe Persique, et il n'avait jamais oublié ce hurlement de souffrance et d'horreur d'un homme qui rendait l'âme.

Eric enfila ses mukluks et sa parka. Il ouvrit sa porte. Il fut tout d'abord intrigué par un bruissement confus qui bientôt se rapprocha et prit corps : c'était une femme, qui sanglotait tout haut, en courant le long des maisons du village.

Eric s'empressa à la rencontre de la squaw affolée qui s'accrocha à lui. Il ne distinguait pas ses traits sous la parka et elle ne proférait que des sons inarticulés. Cependant il la reconnut presque aussitôt. C'était Tugat *(Petite Etoile)*, la jeune épouse de Kanak, un chasseur nouvellement marié.

Tirant le chef blanc par la main, elle l'amena à sa case. Comme il y arrivait, Eric vit quelqu'un

bondir au dehors. La seule réponse à son appel fut un tambourinement de pieds rapides s'éloignant dans la nuit noire.

Une lampe à huile brûlait dans la pièce en forme de dôme et sa lueur révélait une ombre curieuse au pied du mur de terre. Si faible était la lumière qu'Eric dut se baisser pour constater qu'il s'agissait de Kanak ; ce fut seulement au contact de sa main inerte qu'il put se convaincre que l'Aléoutien était mort. Il gisait, assis et appuyé contre le mur, la tête inclinée sur sa poitrine.

Eric prit la lampe et l'approcha de la victime. Malgré ses nerfs solides, lorsqu'il aperçut l'objet qui sortait de la poitrine de Kanak, la flamme jaunâtre vacilla davantage dans sa main. Il avait vu bien des engins de mort, mais aucune arme ne lui avait jamais donné une telle impression d'effroi que celle-ci ; peut-être parce qu'elle symbolisait le retour absolu à l'état primitif de tout son entourage et la sauvagerie de cette guerre insulaire. C'était tout simplement une défense de morse légèrement recourbée, luisante et blanche, appartenant à l'attirail de Kanak. Dans le cœur de celui-ci, la main d'un homme vigoureux l'avait plongée à fond. Eric ne tarda pas à découvrir d'autres indices où se dévoilait toute l'histoire. Le jeune chasseur avait été acculé au mur et, là, assassiné.

— Qui a fait cela ? demanda Eric à Tugat, la squaw.

Elle s'efforça de le lui dire, mais il ne put saisir le nom.

— Aléoutien, ou homme blanc ?

Elle sembla comprendre, car elle désigna du doigt la peau blanche de la main d'Eric :

— *Rousa*, grogna-t-elle.

Ce mot remontait à l'arrivée du prêtre blanc, près de deux siècles auparavant : dans l'esprit des Aléoutiens, toutes les faces pâles étaient des Rousas, des Russes.

Eric voulut retrouver son interprète, mais saisissant Tugat par le poignet, il l'entraîna avec lui. Il était imprudent de la laisser là : le meurtrier pouvait attendre, dans l'obscurité, le départ d'Eric. Et Eric avait besoin du témoignage de Tugat pour le jugement du lendemain.

Chéchaquo eut tôt fait d'exposer le récit de la femme :

— Elle dit qu'homme blanc est venu pour essayer de l'emmener. Kanak s'est opposé, a empoigné l'homme blanc par le bras. L'homme blanc a repoussé contre le mur, Kanak a supplié : « Pas tuer moi ! » Mais tué tout de même, avec dent de morse.

— Quel était cet homme blanc ? demanda tranquillement Eric.

La réponse lui fit dresser les cheveux sur la tête.

— Celui qui va avec Roy... à peau sombre ; nom : Valera.

De Valera, le plat flagorneur d'Horton et que l'on considérait comme un allié ! La situation s'avérait plus dangereuse qu'Eric ne l'avait craint. Chéchaquo frissonna en voyant le pâle visage devant lui prendre la dureté du silex.

Eric alluma une torche et, parmi les ombres dansantes, se dirigea vers la grande hutte à

deux pièces où couchait de Valera. De son poing il tambourina à la porte. Roy vint lui ouvrir. La torche haute, Eric trouva de Valera étendu sur sa couchette, et clignant des yeux comme s'il venait de se réveiller. Cette ruse était trop simple.

— Debout ! Valera ! ordonna Eric.

Les yeux noirs vacillèrent.

— Que me voulez-vous ?

— J'ai à vous parler. Allons, debout !

— Mais je n'ai rien fait ! Roy, empêchez-le de me faire du mal.

Roy s'avança dans la lumière :

— Qu'y a-t-il donc, Eric ? Voyons ! vous prenez un ton !

— Roy, répondez-moi : cet individu a-t-il été ici toute la nuit ? demanda Eric sans détourner les yeux de Valera.

— Je ne sais pas.

— Parlez, voyons ! Quand est-il rentré ?

— Je n'en suis pas sûr, je dormais à moitié, mais je crois l'avoir entendu il y a environ une demi-heure.

— Et moi, je vous affirme que je suis ici depuis deux heures ! s'exclama de Valera. J'ai remué un peu...

Cette protestation fut étouffée dans une sorte de râle : Eric, s'avançant, l'avait empoigné par les épaules et jeté à bas du lit. L'homme n'osa se défendre, terrifié par ce qu'il lut dans les yeux durs si près des siens.

Eric avait besoin de toute sa force de volonté pour se contenir. Sa main droite, qui était libre, tremblait et s'ouvrait à demi. Le meurtre flottait

dans l'air, et Eric subissait visiblement cette influence. A Roy même, l'expression de son visage livide causait un malaise.

Avec une violence à peine contenue, Eric poussa de Valera face au mur. Lui ordonnant de mettre ses mains au dos, il les attacha avec une ligne de pêche en ligaments de baleine. Alors, seulement, il recouvra son sang-froid.

Pendant ce temps, on avait allumé des torches tout le long du village. Après avoir enjoint à son prisonnier de ne pas quitter la pièce, Eric sortit pour calmer les Aléoutiens qui grondaient. Lorsque certains préparatifs furent terminés, le petit jour avait percé au Levant, et les pointes de l'île trouaient l'ombre comme de gigantesques glaives noirs.

Dans un morne silence, blancs et indigènes s'assemblèrent dans la kasgha. Sous le dôme de la grande salle, à la demi-clarté des fenêtres en peau huilée, le corps de Kanak gisait, la tête voilée, la dent de morse encore plantée dans sa poitrine à la vue de tous. Les gens se massèrent sur un côté ; Eric se tint debout en face d'eux. Ce n'était pas pour produire un effet théâtral quelconque, mais par un sens inné de dignité, un sentiment de correction, qu'il avait dépouillé sa parka pour endosser son uniforme bleu avec ses galons d'officier. A son commandement, Chéchaquo amena le prisonnier, les mains liées, aux pieds de Kanak :

— Cet homme, commença Eric d'un ton solennel, est accusé d'avoir assassiné Kanak, dont il voulait prendre la femme. Je vous ai tous con-

voqués ici afin que vous assistiez à sa mise en jugement.

Au milieu d'un silence mortel, Roy et Nan échangèrent des regards. Aucun d'eux ne se méprenait sur l'impérieuse volonté qui renforçait ces paroles : les indigènes avaient été invités non pour juger le prisonnier, mais uniquement comme témoins du procès. Eric en personne serait à la fois accusateur public, juge et jury. La loi et le gouvernement de l'Ile Perdue étaient repré sentés par un seul homme en uniforme bleu.

— Un drôle de personnage, mais logique ! remarqua Roy à voix basse. Par Dieu, il éclaire toute l'histoire scandinave : rien d'étonnant que les Casques Ailés aient donné tant de fil à retordre aux Romains !

— Et cela explique comment Lief Ericssen a pu toucher l'Amérique quatre cents ans avant Christophe Colomb, répondit Nan. Je gagerais que ce fut un des ancêtres d'Eric. N'empêche que je ne puis me faire à son attitude de dictateur.

De Valera s'y habituait moins encore. Rouge de colère, il s'avança d'un pas :

— Je proclame, moi, que vous n'avez aucun droit de me juger. Qui êtes-vous, après tout ? Je demande le vote de toute la population blanche de l'île !

Eric ne sourcilla pas.

— C'est moi qui commande sur cette île ; moi seul prononcerai le verdict.

Les traits de Valera prirent un ton de cendre :

— Autrement dit, vous oseriez m'assassiner de sang-froid, sans me permettre de me justifier ?

— Expliquez-vous à votre aise. Je vous promets que le jugement sera aussi impartial que possible.

Eric appela aussitôt Tugat et lui demanda de raconter son histoire. Même pour les Visages Pâles, incapables de comprendre, les sons gutturaux de sa voix prenaient l'accent de la vérité, et ses gestes à l'adresse de l'Irlandais étaient une accusation. Les Aléoutiens écoutaient, accroupis, et nul ne pouvait deviner leurs pensées.

Chéchaquo d'abord, puis Cœur-de-Feu traduisirent la déposition de la squaw. Les versions des deux interprètes se trouvant coïncider presque mot pour mot, de Valera respira bruyamment et se mordit les lèvres.

A la requête d'Eric, Roy prit la défense du prisonnier. Il fit observer que la parole de Valera s'opposait à la seule parole de Tugat ; or, cette femme pouvait fort bien cacher l'identité du véritable meurtrier — peut-être un amant — et accuser de Valera par simple méchanceté ou ressentiment.

— En tout cas, conclut Roy, nous sommes tous revenus à l'état primitif, et on ne saurait faire grief à quiconque d'entre nous de suivre ses instincts naturels ; j'estime donc que le prisonnier doit être remis en liberté jusqu'à ce que son cas puisse être tranché par un tribunal plus compétent.

Eric répondit qu'on ne disposait pas de meilleur tribunal ; en conséquence, la loi de l'Ile Perdue devait être appliquée. Puis il se tourna solennellement vers le prisonnier :

— De Valera, je vous reconnais coupable du meurtre de Kanak. Avez-vous quelque chose à

ajouter avant que je prononce la sentence ?

Les mains de l'Irlandais se mirent à trembler :

— Vous n'avez pas le droit de m'accuser, encore moins celui de me juger, et si vous me faites le moindre mal, je vous préviens que je serai vengé.

Il se tourna vers l'assistance :

— Roy, Horton, vous ne protestez pas ? Me laisserez-vous lâchement assassiner ?

Il s'arrêta, pantelant, glacé jusqu'à la moelle des os, en constatant le calme d'Eric : celui-ci l'observait sans le moindre papillotement de ses prunelles d'acier. Les spectateurs demeuraient figés sur place, silencieux. On n'entendait dans la salle que Sydney Bill qui, le cou tendu, chuchotait à l'oreille de Garge :

— Garge, disait-il ironiquement, qu'advient-il de cette fameuse campagne de « désobéissance civile » que tu devais inaugurer ? N'est-ce pas le moment propice ?

— Il ne cherche qu'à nous intimider, répondit Garge nerveusement.

— Alors pourquoi ne pas commencer tout de suite une petite manifestation hostile ?

Garge ne sembla pas avoir entendu.

— Aucun tribunal au monde n'est infaillible, reprit Eric. Il y a une chance sur cent pour que vous soyez innocent et que Tugat ait menti. Je ne vous condamnerai donc pas à mort ; je vous offrirai la même chance de survie, une sur cent. Je vous accorde deux heures pour vous préparer, pour mettre de l'eau douce et des vivres à bord d'un kayak ponté qu'on vous donnera. Puis j'irai vous retrouver à la grève et assisterai

à votre départ. Dirigez-vous au Nord, au Sud, où vous voudrez, mais si vous tentez de revenir en arrière, les Aléoutiens vous attendront la lance à la main.

— Vous savez qu'il est impossible de passer entre les récifs ! cria le condamné. Pourquoi ne m'envoyez-vous pas tout de suite une balle dans la tête ?

Pourquoi pas, en effet ? Il existait une raison péremptoire pour ne pas adopter cette solution, une raison inconnue des auditeurs d'Eric et qu'il gardait secrètement au plus profond de lui-même.

— Soit, comme il vous plaira, fut sa réponse. Si vous préférez disparaître par le plus court chemin, libre à vous, je vous en offre le moyen : vous n'avez qu'à arriver en retard à notre rendez-vous sur la grève !

Dans le pesant silence qui suivit, on entendit grogner tout bas un vieil Aléoutien ; il ne comprenait pas les paroles du chef blanc, mais avait l'impression d'assister à quelque puissante magie telle que cette cabane sacrée n'en avait jamais vu auparavant. Toutes les mystiques incantations des nuits d'hiver, lorsque les antiques divinités descendaient ici-bas appelées par Cœur-de-Feu vêtue de sa robe peinte et poussant des cris invocateurs, tout cela n'était rien comparé à la magie de la loi de l'homme blanc. Les démons terrestres qui incitaient au meurtre en pleine nuit étaient puissants, certes, mais cet homme en uniforme bleu s'avérait plus redoutable encore.

Garge était prêt maintenant à répondre à la question de Sydney Bill. Il n'entendait rien aux incantations magiques, celui-là, mais en marin

retors il savait toujours d'où soufflait le vent...

— Le moment n'est pas propice pour se livrer à une manifestation hostile, fit-il à voix basse.

Mais les propres amis d'Eric furent plus difficiles à convaincre :

— Vous ne pouvez vraiment pousser les choses aussi loin, lui dit Nan, lorsqu'ils se retrouvèrent dans la case d'Horton. Passe encore que vous preniez le droit de commander et d'exiger la soumission à une stricte discipline, mais vous ne sauriez vous arroger le droit de vie et de mort.

— Allons donc ! s'exclama maman Horton. Cet assassin, ce voleur de femme n'aura que ce qu'il mérite ! Eric, je prends votre parti jusqu'à ce que le dernier de ces brigands soit pendu !

— Vous avez dû tuer Swede en état de légitime défense, poursuivit gravement Nan, mais l'acte que vous allez commettre aujourd'hui est impitoyable, horrible ! Je n'appelle pas cela de la justice, mais de la vengeance. Qui êtes-vous donc pour édicter un jugement aussi terrible ?

Eric fut blessé au vif.

— Croyez-vous que ce soit pour mon bon plaisir que j'envoie un être humain à une mort presque certaine sur ces écueils ? Mais qui donc s'en chargera, si je ne le fais pas ? Et si je tiens quitte cet individu, c'en est fait de la loi sur l'Ile Perdue.

— La loi ? Votre loi... celle de personne autre !

— C'est la loi de l'homme blanc, et j'entends la faire respecter. Il a tué Kanak et n'échappera pas au châtiment.

— Il n'y a donc là-dessous aucun grief personnel ?

Elle lui tendait sournoisement un piège.

— Pas le moindre grief, je vous assure.

— N'avez-vous pas honte, Nan, de faire une telle insinuation ? interrompit maman Horton.

— Un instant !

Nan s'avança et plongea ses yeux dans ceux d'Eric.

— Supposez que ce soit moi, au lieu de Valera. Supposez que j'aie perdu la tête, comme cela pourrait arriver à n'importe qui sur cette île damnée, et que j'aie poignardé une des squaws. Me banniriez-vous pour autant ?

Le trait porta. Eric recula. Il contempla longuement la jeune fille, puis secoua la tête :

— Si vous en appeliez à quelque Dieu de « justice abstraite », comment vous en sortiriez-vous ? insista Nan.

— J'y renoncerais, voilà tout, fit Eric d'une voix faiblissante. Je ne suis qu'un marin, non un surhomme, un Dieu.

Roy avait écouté ce dialogue avec un demi-sourire dédaigneux. Le sentimentalisme ne lui disait rien, d'où qu'il vînt :

— Eric, commença-t-il froidement, envisageons la chose au point de vue pratique : vous vous considérez comme le représentant de toute la race blanche, ce qui est parfait si vous pouvez vous en tirer, mais n'oubliez pas que sa loi, comme tout ici-bas, n'est pas une question de bien et de mal, mais d'opportunité, de convenance utilitaire. La société exécute les criminels non parce que les masses répugnent à l'idée du meurtre, qu'elles sont prêtes à mettre en pratique au premier coup de clairon annonçant la guerre, mais pour protéger leur propre existence. En l'occur-

rence, votre seul argument valable, c'est que si vous ne châtiez pas de Valera, les autres, voyant que vous êtes un faible, ne se gêneront pas pour faire du vilain.

— Et ils en feront, c'est sûr !

— Possible, mais on peut y remédier. D'autre part, en bannissant de Valera, vous nous mettez tous en danger. C'est l'un des nôtres. A présent, nous sommes cinq contre sept ; lui parti, nous ne resterons plus que quatre. Non, je vous assure, nous ne saurions nous séparer de lui, tout meurtrier qu'il est. Nous ne sommes pas en partie de plaisir sur ce rocher perdu, mais en danger constant.

— Et que leur dirai-je donc ? demanda Eric avec amertume ; que je l'ai gracié de son crime parce qu'il était mon ami ?

— A la rigueur, oui ! Qu'ils sachent que vous pouvez excuser bien des choses à l'égard de vos amis, mais que vous réservez vos rigueurs à vos ennemis, et ils vous en respecteront davantage. Quant aux Aléoutiens, démontrez-leur que vous n'êtes pas convaincu de la culpabilité de Valera.

Eric jeta un coup d'œil sur sa montre.

— Je vais à la grève, dit-il seulement. Si vous ne voulez pas assister aux derniers moments de votre protégé, restez ici.

Le prisonnier avait été jugé et condamné, il n'y avait pas d'appel ; mais Eric, lui, était toujours en jugement. Nan le rejoignit, lui saisit la main et le força à le regarder dans les yeux. Elle parla d'une voix basse et grave.

— L'autre soir, sur la falaise, vous m'avez déclaré votre amour ; est-ce toujours vrai ?

— Ce sera toujours vrai.

— Alors, donnez-m'en une preuve ! Au nom de cet amour, je vous réclame la mise en liberté de Valera.

— Au nom de cet amour, répéta-t-il du plus profond de son cœur inébranlable, je resterai fidèle à la parole donnée.

— Ainsi, vous refusez ?

— Je refuse de dévier de ma route. Je parle non en tant qu'Eric Ericssen, qui vous aime, mais en qualité de capitaine responsable de votre vie.

— Oh ! n'essayez pas de vous en tirer aussi facilement. L'autre soir, j'avoue ne pas vous avoir laissé grande espérance, mais depuis lors, votre pensée n'a cessé de me poursuivre, vos chances allaient s'accroissant, jusqu'à ce que survînt ce déplorable incident.

— Et maintenant ?

— Maintenant, si vous bannissez Valera de l'île, c'en est fait, jamais je ne vous aimerai ; renoncez à votre décision ou il n'y aura plus rien de commun entre nous !

Elle se tourna brusquement, et s'éloigna : elle ne voulait pas qu'il vît ses larmes. Eric rejoignit les chasseurs qui s'assemblaient sur la grève.

Sombre et désespéré, de Valera lança son kayak à la mer et, non moins sombre, Eric le regarda faire. La plupart des assistants demeuraient silencieux, mais Horton haletait. Il ne pouvait croire qu'il allait perdre de Valera, comme tout le reste. La flagornerie du personnage était le

dernier baume capable de panser son orgueil blessé, l'ultime lien qui lui rappelât le souvenir confus d'une splendeur disparue.

Eric ordonna aux Aléoutiens de tenir leurs lances prêtes, pour le cas où le kayak ferait demi-tour. Voyant la partie perdue, Valera lança un juron et se jeta furieusement dans la barque. Ses avirons étincelèrent au soleil ; l'embarcation fila vers le large.

— Si tu as la chance et si on te recueille en route, envoie un navire nous chercher ! lui cria joyeusement Garge.

— Je serai recueilli, n'en doutez pas ! répliqua de Valera avec fureur, et vous tous, que la peste emporte, vous pouvez bien crever et pourrir ici jusqu'au dernier !

Sydney Bill eut un mauvais rire et coula dans l'oreille de Garge :

— Eh bien, et cette campagne ? Ne vas-tu pas te décider à la déclencher ?

— Cette campagne est hors de question pour le moment, répondit l'autre. Un petit voyage comme celui-là ne me sourit nullement. Et la procédure légale est fichtrement prompte sur cette île !

La même pensée était venue à Sandomar, on le devinait à l'expression de ses yeux sombres et enfoncés ; il suivit du regard le scintillement des pagaies jusqu'à ce qu'elles ne fussent plus qu'un petit clignotement argenté sur la mer bleue, puis il se tourna vers Eric :

— Ben vrai, je ne croyais pas que vous auriez ce cran-là, dit-il de sa voix monotone. Si vous aviez flanché, je vous jure que votre compte

était réglé dans les dix jours. Pour l'instant...

Et son bras simiesque dessina un gauche mais éloquent salut.

Eric acquiesça d'un signe de tête, mais aucun triomphe n'éclairait son visage.

— Cependant sur un point vous m'avez déçu, poursuivit Sandomar. Pourquoi laissez-vous la jeune fille circuler librement sans compagnon ? Vous tentez le diable, savez-vous ? Pourquoi ne la prenez-vous pas pour vous ? Sacrebleu, si j'étais à votre place !

Les petits doigts de Garge se trémoussèrent comme des roseaux que le vent agite sur la rive tandis qu'il interprétait la réponse :

— Elle sait ce qu'elle doit faire. Quant à vous, respectez la loi !

En reprenant le chemin du retour, Nan avait la gorge serrée. Les autres spectateurs de ce drame se dispersèrent l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'Eric restât seul. Du seuil de sa hutte, Nan le vit — silhouette sombre se détachant sur l'écume blanche — qui regardait le kayak de Valera se fondre en un point noir par delà la baie. Il demeura là jusqu'au moment où un banc de brume, obstruant sa vue, en eut effacé l'image. Alors il fit demi-tour et s'éloigna d'un pas pesant.

La nuit qui suivit fut la plus sinistre de cette aventure insulaire : pas de lune au ciel, des nuages bas, pas même cette ensorceleuse lueur que renvoie la mer. Une noire désespérance étreignait le cœur d'Eric quand il se retrouva dans son obscure cabane, assis sur sa couche et incapable de fermer l'œil. Il trembla à l'idée du jour qui

allait se lever : où puiserait-il maintenant l'ardeur nécessaire pour continuer la lutte ?

Soudain il prêta l'oreille : on heurtait légèrement à sa porte.

— Qui est là ? demanda-t-il.

Mais sa question était superflue : le battement de son pouls lui criait la vérité.

— Habillez-vous et sortez !

Il ouvrit sa porte à l'impénétrable obscurité du dehors, mais une main tâtonnante en jaillit, qui s'empara de la sienne.

— Excusez-moi, Eric, cela a été plus fort que moi. J'ai préféré le parti le plus dur, au lieu du plus facile : je reviens sur ce que je vous ai dit aujourd'hui.

Les lèvres d'Eric se posèrent sur la main de la jeune fille.

— Autrement dit, il me reste encore quelque espoir ?

— Plus que jamais, je crois... Vous aviez raison... je me trompais.

— Mais ce n'est pas de la soumission que j'attends de vous, fit Eric en l'attirant à lui : je désire que vous m'aimiez... comme je vous aime.

— L'amour vient de lui-même, naturellement, comme vous l'expliquiez à Cœur-de-Feu. Mais que ce jour ne tarde plus à présent, Eric ! Car je devrai bientôt suivre le conseil de Sandomar : me choisir un compagnon, prendre un époux.

Eric, dans son émoi, pouvait à peine parler.

— S'agit-il de Roy ?

— Peut-être de Roy, peut-être de vous, si vous tenez toujours à moi. Tout dépendra des lumières qui, ces prochains jours, viendront éclairer mon cœur.

XIII

On était en septembre, et l'été durait toujours sur l'Ile Perdue. Cependant les Aléoutiens étaient moroses. Remplis d'appréhension, ils s'agenouillaient devant leur icone et leur chandelier et priaient Dieu de leur épargner son courroux. Les jours marqués l'un après l'autre par des encoches sur le mât d'Eric étaient bien trop beaux pour se prolonger longtemps encore ; cieux clairs, chauds effluves apportés par le vent des lointains bosquets de palmiers d'Hawaï, brume dorée sur les mers du Nord. Là-bas, sous l'horizon, les bises automnales agitaient déjà leurs pourpres oriflammes. Le souffle du Midi se ferait bientôt sentir et tel le « Fouet de Chien gelé d'Agougou », dieu des régions infernales, il s'abattrait et sifflerait à travers les landes. Derrière un rideau de brumes les bataillons nordiques accouraient au galop, armés de leur mitraille de grésil et de leurs baïonnettes de glace.

Les phoques à fourrure, leurs amours terminées, avaient regagné le large ; de temps à autre, les chasseurs tuaient à coups de lance quelques retardataires du troupeau qui se dirigeait vers le Sud. Les saumons échappés des filets, après avoir achevé leur frai, se traînaient mourants sur les bancs de sable en amont du cours d'eau. Les oiseaux de mer, poussant des cris inquiets, décrivaient des cercles infinis au-dessus des falaises, et il ne se passait pas de nuit que Nan ne les entendît jeter leur plaintif adieu avant de s'envoler pour de mystérieuses destinations vers le Sud.

Eric les suivait en pensée, perdu dans une longue rêverie ; quant à Nan, le désespoir par moments l'accablait à la perspective de languir éternellement sur ces rochers abandonnés. Mais Roy, avec son esprit ingénieux et sagace, sut tirer parti de ces ailes rapides : par ses soins diligents, tant aux pièges qu'aux filets, on attrapa, vivants et indemnes, une vingtaine de volatiles de différentes espèces. Eric pourvut chacun d'eux d'un petit tuyau de plume qu'il s'agissait, après l'avoir rendu imperméable à l'eau, d'attacher à la patte de chaque messager empenné. Enfin allaient intervenir utilement le carnet de chèques d'Horton et son stylo.

L'encre s'en était desséchée ; toutefois, en la délayant avec un peu d'eau, il obtint une écriture pâle mais lisible. Au dos des vingt chèques, il traça le libellé suivant :

« *Des survivants de l'*Intrépide *sont abandonnés dans le banc de Davy-Jones, au nord de l'île Ignak. On peut y parvenir du Nord par une passe. Prière d'aviser les autorités.* »

Signé : Félix Horton.

Une lueur de lucidité flotta dans les yeux hébétés du millionnaire.

— J'ajouterais bien quelques mots au verso des chèques, dit-il.

Sa fille esquissa un sourire :

— Je crois que vous feriez mieux d'économiser votre encre.

— Nous l'étendrons, s'il le faut, avec du jus de baie. Je m'en vais rédiger chaque chèque pour cent dollars, payables au porteur.

Sa voix, en prononçant ces mots, avait perdu ses sourds accents et repris un peu de son ancienne assurance.

— Au moins, celui qui trouvera un de ces papiers ne le jettera pas et quand il ira en toucher le montant à une banque, l'originalité de ce chèque ne manquera pas d'attirer l'attention des employés.

Considérée de ce récif, si loin des marchés financiers, l'idée semblait fantastique ; mais après réflexion, ils la jugèrent ingénieuse. Assis sur un grossier tabouret taillé dans du bois de dérive, son petit carnet de cuir ouvert devant lui, Horton prépara les chèques et les détacha soigneusement, un à un, de leurs talons. Son visage resplendissait : c'était la plus belle heure de son exil. Nan, en le regardant, ressentait, elle ne savait pourquoi, un picotement aux paupières... elle croyait voir un enfant s'amuser, et cela lui donnait envie de pleurer !

Enfin, il ne resta plus que trois chèques en la possession d'Horton. Il les compta, puis remit le carnet dans sa poche. Il ne pouvait se séparer ainsi de ces symboliques vestiges de sa puissance disparue.

— Qui sait, fit-il d'une voix rauque, si je n'en aurai pas besoin pour me procurer les moyens de nous sortir d'ici ?

Chaque message fut enclos et scellé dans son tube, puis, après l'avoir attaché à la patte de l'oiseau, avec une ligne faite en tendons de baleine, on relâcha le messager. Le sort des naufragés dépendait maintenant des dieux. Sur les vingt porteurs, un certain nombre périrait sûrement

avant d'atteindre la terre ferme : soit que les tempêtes les fissent dévier de leur route et tomber d'épuisement, soit que les éperviers les attrapassent au vol. Plusieurs laisseraient leur vie dans quelque solitaire marais salant sous un soleil tropical, et d'autres reviendraient l'an prochain, avec leurs petits tubes intacts, à leurs nids de l'île Perdue. Mais il restait la chance que l'un d'eux au moins parvînt à bonne adresse. Qui sait si quelque enfant, en jouant sur une plage à la mode, ne ramasserait pas le corps d'un oiseau venu mourir sur la côte, et ferait ainsi une stupéfiante découverte ? Ou bien si quelque pêcheur, au large de Tilamook, ayant abattu une oie sauvage pour son souper, ne s'arrêterait pas de la plumer, saisi d'étonnement ?

— En mettant les choses au mieux, dit Roy, ne nous attendons pas à recevoir des nouvelles avant le printemps. Même si un des messages était ramassé d'ici un mois, il s'écoulerait un long délai avant que nos amis fussent convaincus qu'il ne s'agit pas d'une mystification et eussent le temps d'organiser une expédition de secours. Il faut prévoir maintes causes de retard : expertises d'écriture, complications légales, etc., sans compter d'interminables recherches pour trouver l'entrée de la passe.

— Ainsi donc, fit Nan tranquillement, nous devons nous résigner à passer un hiver sur l'île Perdue.

— Oui, répondit Eric, cela paraît inévitable maintenant.

L'œil de la jeune fille devint rêveur, tandis qu'il se reportait alternativement sur Eric et Roy.

S'il régnait, derrière l'horizon du Nord, des guerres et des bruits de guerre, l'île Perdue compterait sur la paix tout au moins jusqu'à la fin de septembre. La matinée qui suivit l'envoi des courriers ailés fut la plus calme et la plus belle de l'année. La fumée du feu de cuisine montait en colonne droite vers l'azur. Le vent, qu'on s'était habitué à considérer comme faisant partie du paysage, avait tu jusqu'à son haleine ; dans le silence absolu, la voix basse de Nan paraissait elle-même détonner. Sauf une houle longue et indolente, la mer demeurait étale et bleue comme un lac. Le vol triangulaire des oiseaux de mer et leurs cris même avaient cessé ; en cercles lents, bien haut, on les voyait planer sur les falaises.

— Je ne saurais expliquer pourquoi, mais tout cela ne me dit rien qui vaille, déclara Eric à Nan, comme ils se tenaient debout sur la grève silencieuse. La vieille déesse du Nord ne nous a pas lâchés, je vous prie de le croire, et je crains fort qu'elle ne nous réserve quelque tour de sa façon.

Nan désigna du doigt la frange verdâtre d'un nuage qui émergeait du Nord, au-dessus de la ligne d'horizon :

— Est-ce là le signe précurseur qui vous effraie ?

Avant qu'Eric eût eu le temps de tourner la tête, le nuage parut s'élargir avec une rapidité tenant du prodige. Tandis qu'ils le contemplaient, sa nuance verte prit des tons presque olivâtres et d'étranges remous en agitèrent les bords. La blanche clarté matinale offrait elle-même des nuances grises et des teintes d'un vert peu ordinaire.

Soudain, Eric tendit l'oreille. Des confins de la mer lui parvint un long soupir, qui se mua bientôt en un sourd sifflement, et ce sifflement, à son tour, s'enfla en une longue plainte. Non seulement le nuage s'éleva pour masquer le soleil, mais s'étendit jusqu'à l'horizon.

On perçut comme une lamentation, puis des rugissements lointains. Il n'y avait pas encore un souffle d'air, mais l'eau noire se sillonnait de rides. Des crépitements se firent entendre.

— C'est la *Boorga*, confia Eric à Nan, employant inconsciemment le mystique mot indigène, dont le sens impliquait non seulement l'idée d'un vent approchant avec la fureur de l'ouragan, mais aussi celle d'une divinité néfaste emportée sur ses ailes.

Une seconde plus tard la tempête se déchaînait. Comme de leur propre gré, les vagues bondirent à sa rencontre. Instantanément, tout ce monde où se trouvaient Eric et Nan fut enveloppé d'un hurlant chaos de sable, de tourbillons et d'écume.

Eric prit Nan par la main et s'achemina, le dos courbé, luttant contre le vent, vers la rangée des maisons du village. De sombres silhouettes apparaissaient devant eux, agitant les bras. D'un mouvement spontané, tous les habitants se rassemblèrent devant la kashga. Naguère encore, ils y fussent entrés pour faire des conjurations magiques, mais ce jour-là ils se réfugièrent autour des chefs au visage pâle.

Eric avisa Chéchaquo et lui glissa dans l'oreille :

— Tous ici ?

Chéchaquo promena son regard à la ronde.

— Les hommes sont ici. Les squaws aussi. Je ne puis compter les enfants.

— Dites-leur de se grouper par familles.

Chéchaquo alla, d'un homme à l'autre, crier les ordres d'Eric, mais ils se contentaient de le regarder, paralysés par la terreur. Battus, assommés par le vent, abasourdis par le sauvage rugissement qui secouait l'île tout entière, ils pouvaient à peine se rappeler leurs propres noms et encore moins celui de leurs petits. Toutefois, ils finirent par comprendre ce qu'ordonnait Eric ; les squaws quittèrent les rangs, se mirent à hurler, à gesticuler et à réunir leur progéniture.

Les craintes d'Eric commençaient à s'apaiser, lorsqu'une femme soudain poussa un cri guttural, horrible. C'était une squaw nommée Chugalime *(Bonne fourrure)*, mère d'une respectable nichée.

Eric se hâta vers elle, mais la peur rendait le langage de la femme incohérent. Il ne put saisir qu'un mot : « *Chikak* ». C'était la fille de Chugalime, une enfant de dix ans ; et, bien qu'il cherchât dans toutes les directions, il ne put l'apercevoir nulle part.

Chéchaquo, l'air lugubre, écoutait les hurlements de la femme.

— Chikak, elle est partie, prononça-t-il d'une voix sourde, en traduisant l'angoisse de la mère.

— Où ça ? demanda Eric.

— Tu connais la petite île en face du cap Ouest ?

Eric la connaissait parfaitement. Ce n'était qu'une vaste sablonnière, envahie par les joncs.

— Mon Dieu ! Elle n'est pas allée là, j'espère !

— Elle est embarquée dans le petit kayak, puis sortie de la baie, puis a contourné le cap pour

chercher des coquillages dans le sable. Depuis, pas revenue.

C'était précisément le genre d'accident qu'Eric redoutait. Les enfants des indigènes montaient sans cesse dans les petits canots pontés et partaient les jours calmes pour explorer les rochers et les îlots sablonneux des deux côtés du havre. Il se retourna et jeta un coup d'œil sur la mer qui allait s'assombrissant.

— Doit être partie... à la marée descendante... qui change maintenant.

Il s'adressait à Nan, mais elle ne saisissait que des bribes de phrases... la mer envahit par l'îlot... pas encore... espoir... pas essayé... de revenir...

Eric leva le bras et, avec toute la population à ses talons, courut vers l'étroite pointe de l'île. En un instant, il fut arrivé à l'endroit où les vagues s'abattaient en rugissant ; il s'arrêta, l'œil à demi fermé, cherchant à percer l'ouragan.

Tout d'abord, il n'aperçut que l'ombre grisâtre de l'îlot, qu'obscurcissaient les tourbillons du vent. Mais peu à peu l'atmosphère s'éclaircit, le rideau de brume fut rejeté d'un côté, révélant une scène étrange.

La crête de sable émergeait encore, bien dégagée des vagues. Quelques lames parfois l'inondaient, mais elles avaient déjà perdu leur force et seule l'atteignait une pluie de blanche écume. A son point extrême se détachait une minuscule silhouette noire, dressée contre le vent. C'était Chikak ; elle cachait son visage de ses bras croisés, comme pour ne pas voir l'horrible fin qui l'attendait.

Un étrange combat se livrait dans le cœur d'Eric. Nan, les yeux fixés sur son visage, le vit

devenir aussi blanc que l'écume à ses pieds. Néanmoins, il ne pâlissait pas sous l'effet de la peur ; une lueur radieuse, sombre et terrible à la fois, illuminait ses traits. Nan croyait connaître Eric, après ces longs mois de vie commune, et à présent elle se rendait compte que son âme de marin avait des profondeurs insoupçonnées. Elle s'en sentait comme dupée ; il ne lui avait pas donné tout l'amour et l'adoration dont il était capable, il en avait retenu une part pour ses dieux païens. L'antique océan conserverait toujours des droits sur lui et, pour répondre à son appel, il eût repoussé jusqu'aux bras de Nan elle-même.

Il se tourna vers Chéchaquo. Il ne lui était plus difficile de se faire entendre à présent : la découpure du cap formait une vaste poche d'air et sa voix portait comme un harpon à travers le bruit des vagues.

— Réunis tous les hommes, lui ordonna-t-il, et courez tous à l'embarcadère. Prenez un kayak à deux, non, à trois places. Qu'ils le transportent sur leurs épaules. Tu te chargeras des avirons. Brise-leur le crâne s'ils refusent de courir !

Chéchaquo allait protester, mais quand son regard rencontra celui d'Eric, il fit promptement demi-tour. Les chasseurs se rallièrent à son appel et en un instant ils s'évanouirent dans les ténèbres.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Roy.

— Nous allons au secours de l'enfant.

— Ne savez-vous donc pas que c'est un véritable suicide ? Aucune barque ne pourra résister dix secondes sur cette mer déchaînée !

— Nous essayerons tout de même. Les kayaks

tiennent bien le coup par gros temps, s'ils ne se défoncent pas. Si nous ne volons pas vers elle, la gamine ne tardera pas à être noyée. C'est une courageuse petite fille, sans quoi voilà longtemps qu'elle eût été emportée comme un fétu.

Puis, profitant d'un moment où le rideau d'embruns s'écartait sous le vent :

— Regardez-la, comme elle s'agenouille et se raidit contre le vent !

— Oh ! une gosse d'Aléoutiens ! dit Roy. Ces gens-là iraient-ils seulement la chercher ?

— Eux ? jamais de la vie ! Son propre père n'oserait pas risquer l'aventure.

Ce n'était, hélas ! que trop vrai. Le père de Chikak adorait sa fille ; pour elle il se serait privé de nourriture dans les hivers de disette, ou il aurait donné sa vie si la sentence de mort eût été prononcée ; mais rien ne l'eût fait affronter ce cataclysme marin ; il ne s'agissait pas simplement du vent et des flots, mais de la Boorga. A ses yeux, l'écume dissimulait à peine des apparences surnaturelles. Il n'était pas, lui, un de ces « maîtres blancs » qui oseraient défier la puissance des éléments, mais un pauvre homme de race aléoutienne, les traits marqués du sceau noir de l'asservissement.

— S'ils n'y vont pas, qui ira ? insista Roy.

— Moi ! Il vaut mieux que vous ne couriez pas ce risque, si je peux décider deux matelots à me suivre. Ils s'entendent à des sauvetages de ce genre, et, de toute façon, Nan a besoin de vous ici.

— Je me garderai bien d'y aller ! s'écria Roy,

dont l'œil froid lança un éclair. Dieu merci, je ne suis pas fou à ce point !

Puis élevant la voix :

— C'est un geste insensé, inutile. Eric, ne partez pas, vous non plus. Votre présence ici est indispensable. Allez-vous sacrifier la sécurité future de Nan à l'existence d'une gamine aléoutienne ?

Eric n'hésita qu'une seconde :

— Vous protégerez Nan de votre mieux. Si j'y reste, deux des hommes de Sandomar subiront le même sort et vous pourrez tenir les autres en respect.

Roy haussa les épaules et se tourna vers Nan.

— Parlez à cet imbécile : dites-lui qu'il ne peut ainsi risquer sa vie, que vous avez besoin de lui, que nous avons tous besoin de lui.

Un amer sourire effleura les lèvres de la jeune fille tandis qu'elle promenait son regard sur l'écume bouillonnante :

— Croyez-vous donc que je puisse le retenir ? Il partira malgré mes objurgations et se noiera... sans m'écouter.

La lèvre de Roy se plissa de mépris :

— Essayez tout de même ! Prenez-le par son stupide côté chevaleresque.

Nan hocha lentement la tête.

— N'insistez pas, Roy. J'ignore même si je désire le retenir. Peut-être a-t-il raison, vous tort.

Pendant ce temps, Eric s'était tourné vers les hors-la-loi groupés autour de Sandomar ; leurs traits contractés et durs, leurs yeux de loups semblaient rendre vaines toutes tentatives d'appel

à leur dévouement. Eric, toutefois, s'y connaissait en hommes, il savait ce qu'il y avait en eux de vices, de mauvais instincts, mais aussi de noblesse cachée et il leur parla hardiment :

— Il me faut deux hommes, deux braves. Qui veut me suivre ?

Il y eut une courte pause. Le sombre regard de Sandomar s'abaissa sur les doigts voltigeants de Garge, puis il redressa sa tête énorme.

— J'en suis, répondit-il de sa voix monotone.

Apportés par le vent du cap, les paroles parvinrent droit à l'oreille d'Eric.

— Et si Sandy part, moi aussi, dit Garge ; du reste, j'aime pas voir cette petite gosse, toute seule, là-bas, attendant la mort.

Une flamme monta au visage d'Eric. Même sa capitulation avec Nan, sur la Falaise de la Mort, n'offrait pas de plus beau, de plus sublime accent que celui-là.

Ce n'était, il est vrai, qu'une courte trêve. Une heure auparavant, Sandomar l'aurait impitoyablement égorgé, et d'ici une heure, si tous deux survivaient, il recommencerait sans doute à comploter contre Eric. C'étaient d'implacables adversaires. Eric savait parfaitement, au fond de lui-même, qu'en fin de compte il lui faudrait tuer Sandomar, ou être tué par lui. Mais pour l'instant, il s'agissait pour tous deux d'unir leur force, de lutter en hommes contre les éléments et, quoi qu'il arrivât, de franchir ensemble la grande barre.

Il était sur le point d'accepter le concours de ses deux ennemis quand il se souvint de la surdité de Sandomar. Parmi les montagnes d'eau et le

fracas de leur écroulement, Garge n'aurait pas le temps de lever la main et de lâcher les rames pour interpréter les cris du capitaine.

— Garge, je ne peux emmener notre camarade, lui dit Eric, j'ai besoin de quelqu'un qui entende. Voulez-vous venir sans lui ?

Le petit bonhomme regarda le sol :

— A quoi serais-je bon sans Sandy ? De toute façon, je ne puis le quitter.

Eric fit un signe d'assentiment, et se tournant vers ses ennemis de second plan :

— Y en a-t-il parmi vous qui veuillent tenter l'aventure ?

Sydney Bill, l'Australien aux mains dures, fut le premier à s'avancer, puis le grand Smith, l'assassin, le suivit. Eric les accepta, et réquisitionna trois *kamleikas* (manteaux imperméables) de squaws pour eux et pour lui-même. Les chasseurs apparurent avec le canot ; il fallait maintenant procéder aux derniers préparatifs pour ce voyage peut-être sans retour.

Eric prit Roy à part et, s'écartant avec lui à une cinquantaine de pas dans l'obscurité, il lui passa son revolver.

— Pour protéger les nôtres... au cas où je ne reviendrais pas ! glissa-t-il tranquillement dans l'oreille de son rival.

Les mains de Roy se saisirent de l'arme, et son regard prit une fermeté d'acier. Sa première pensée fut d'en planter le canon dans les côtes d'Eric en lui intimant l'ordre de ne pas partir. Ce stupide entêté ne voulait pas entendre raison, mais il céderait sans doute à la menace du froid métal lui caressant les côtes ! Mais quand il vit

les pupilles contractées de l'autre, il comprit que le bluff manquerait son effet. Eric n'aurait même pas tenté de lui arracher l'arme des mains. La situation avait complètement changé de face, maintenant qu'Eric avait fait l'abandon de son sceptre. C'était de ce tube chargé à mort, non de l'homme lui-même, dont Roy avait besoin sur ce rivage. Si Eric se noyait, eh bien ! il paierait simplement le prix de sa folie ; et, en vertu de la loi naturelle, le plus apte survivrait. Avec lui disparaîtraient deux autres imbéciles, de sorte que les chances numériques contre le groupe Roy non seulement ne seraient pas accrues, mais diminuées. Eric l'avait cherché, tant pis pour lui ! Il n'aurait qu'à s'en prendre à lui-même de ce qui allait arriver. On assisterait peut-être à l'avènement d'une nouvelle puissance sur l'île Perdue !

Eric fixa d'un regard perçant l'œil brillant et froid de l'autre.

— Roy, si jamais je ne revenais pas, prenez bien garde à ce revolver, ajouta-t-il, très calme. Assurez-vous que vous en connaissez le fonctionnement avant d'essayer de tirer.

Les chasseurs arrivant à présent, les paroles cédèrent la place aux actes. Eric accourut juste à temps pour le lancement du bateau. Tous les hommes valides entrèrent dans l'écume bouillonnante, et, bien que frappés et refoulés en arrière par les vagues, ils parvinrent à maîtriser le kayak pendant que ses trois occupants se glissaient dans leurs étroites ouvertures et les calfeutraient de façon que l'eau ne pût y pénétrer.

Pourraient-ils franchir la barre pour gagner le large ? La question dépendait d'un seul homme : Sandomar. Avec un grognement il saisit le plat-bord et marcha dans l'eau de son pas lourd. Titubant sous les assauts des flots, il avançait toujours, sa force de gorille et son courage animal défiant la furie des lames. Coup sur coup, elles l'assaillaient, martelant d'abord ses cuisses, puis son torse, énorme comme une barrique, et enfin sa tête, le submergeant, l'aveuglant.

Quand il ne put aller plus loin, il fit glisser l'embarcation entre ses mains jusqu'à ce qu'elles reposassent sur l'arrière. Puis, l'œil aux aguets, il profita de ce qu'une lame puissante déferlait vers la mer pour donner à la barque une vigoureuse poussée. Le kayak bondit en avant et chevaucha la crête de la vague suivante ; dans la pénombre, Nan l'y aperçut, accroché comme une monstrueuse araignée marine, dont les six pattes battaient l'eau.

Mais l'embarcation tint bon. La troisième vague la rejoignit bien au delà des brisants. Sandomar regagna la rive en s'écroulant sur le sable, se relevant pour retomber encore, projeté en avant avec une violence capable de casser les reins les plus solides. Il réussit enfin à sortir de l'écume, ses énormes bras pendant inertes à ses côtés, les yeux semblables à ceux d'un phoque mort.

Le cœur aux abois, Nan suivait de l'œil le kayak se démenant contre la mer. Tantôt elle le perdait de vue dans le creux des vagues, tantôt elle voyait sa silhouette se soulever sur la crête d'un humide volcan, puis se profiler contre le

ciel. Parfois une trombe s'abattait en menaçant de l'engloutir, mais toujours on revoyait reparaître la petite barque, rebondissant comme un bouchon, et s'écartant de plus en plus du rivage.

Un moment, Nan la crut perdue pour tout de bon. Une avalanche liquide l'avait entraînée. Pendant une éternité (dix secondes, vingt peut-être) on ne vit plus rien, qu'une pente glauque sillonnée d'écume. Mais bientôt son avant en pointe se projeta comme le museau d'un requin, et les têtes des rameurs reparurent une à une. Les avirons se remirent à battre l'eau d'un mouvement las, et l'esquif poursuivit sa marche.

Un immense espoir s'empara de Nan. Dans la stupeur de son cerveau, une pensée avait jailli ; elle venait de comprendre qu'Eric, à son insu peut-être, avait choisi la meilleure voie. Son acte spontané et apparemment dénué de sens était une inspiration d'en haut ; il existe des lois secrètes régissant la vie des hommes et que le matérialisme de Roy n'expliquerait jamais ; elles avaient décrété qu'Eric remporterait la victoire.

Nan croisa les mains sur sa poitrine ; les yeux fixés dans l'obscurité, elle s'efforçait de suivre la petite forme confuse, luttant si courageusement dans ce désert de mort. Chaque fois qu'elle surgissait hors des hurlantes vallées, le cœur de Nan bondissait avec elle. Lorsqu'une lame agrippait l'embarcation et retombait derrière, elle en écumait de fureur et les lèvres de la jeune fille murmuraient une action de grâces :

— Courage, Eric, courage ! va ton chemin et reviens sain et sauf... Ramène-le-moi, petite barque !

A côté de Nan, Sandomar et ses hommes juraient, la gorge serrée.

Pendant ce temps, Eric accomplissait sa destinée. L'unique but de tous ses longs voyages était cet îlot de sable perdu dans une mer désolée, où cette fillette indienne l'appelait les bras tendus. Il livrait la grande bataille de sa vie. Nan, Roy, Sandomar n'y prenaient nulle part. Cette partie se jouait entre lui seul et son antique nourricière, la mer. Elle l'avait élevé et chéri, et maintenant le mettait à l'épreuve : cette victoire lui conférait le titre d'héritier des dieux marins. Jamais elle n'avait ménagé de peines à ses rejetons aux yeux bleus, à la chevelure blonde. Depuis ces jours lointains où ces rudes gaillards à barbe jaune et aux casques ailés quittaient leurs fjords scandinaves pour s'embarquer sur des galères aux étincelantes couleurs, elle n'avait cessé de les harceler, de les faucher sans merci, pour en faire une lignée d'hommes dignes d'elle.

C'était toutefois à la race de Vikings des îles occidentales qu'Eric devait sa chance de sortir triomphant du combat. La petite barque qui lui avait servi de berceau n'eût pu résister longtemps à des vagues d'une telle violence ; elle se fût emplie et eût coulé au premier assaut de ces montagnes mouvantes ; seul, le kayak alaskien, adapté par des siècles de navigation à la chasse au morse et à la baleine, était capable de se libérer de ces lames et d'en chevaucher les crêtes. Ce n'était qu'une charpente en fanons de baleine recouverts d'une dépouille de morse, mais Eric la bénissait au nom de ses dieux nordiques. Nul

navire sortant vainqueur d'un typhon tropical n'avait exalté son cœur à ce point.

Le petit panneau qu'il occupait lui arrivait presque aux aisselles et lui permettait à peine d'y glisser son corps. Les plis de sa *kamleika* empêchaient l'eau de s'y introduire, et bien que l'une après l'autre les lames vinssent se briser sur lui, l'aveuglant, martelant sa tête et ses épaules, la minuscule barque rebondissait sans cesse à la surface, se débarrassait de ces griffes liquides et poursuivait la lutte. S'il était arrivé à l'embarcation de retomber dans le creux des vagues, ses assauts répétés eussent fini par lui crever les côtes, mais Eric manœuvrait toujours avec adresse pour éviter cette embûche. Le pont était si bas que le vent n'y avait aucune prise. Ses deux camarades réglaient sur lui le jeu de leurs avirons ; gagnés par sa volonté inflexible, ils s'efforçaient comme jamais ils ne l'avaient fait auparavant pour sauver leur propre existence, pour gagner leur pain ou même les faveurs d'une femme.

Peu à peu ils approchaient de leur but. Ils voyaient l'enfant agenouillée, raidie contre le vent ; parfois elle se renversait quand les lames se brisaient sur le sable et l'inondaient jusqu'à la ceinture, mais elle se relevait toujours.

— Tiens bon ! Nous venons te chercher ! hurla Eric, espérant à tout hasard que son cri porterait à travers la tourmente jusqu'aux oreilles de la fillette.

Elle parut reprendre courage. Elle ne percevait que le beuglement de la tempête, mais elle voyait Eric remuer les lèvres, et une sorte d'émulation

lui donnait le cœur de combattre avec la dernière énergie.

Le kayak parvint sur le côté abrité de l'île, dans une eau relativement calme. Eric bondit hors de l'embarcation, marcha jusqu'à la terre ferme et saisit dans ses bras l'enfant qui s'évanouissait. Il rugissait, il ne savait quoi... peut-être l'ancien cri de bataille des Vikings. Il rentra dans l'eau, déposa le petit corps inerte au fond du bateau, se réinstalla dans son panneau et se remit à battre l'onde de sa rame.

XIV

Aux spectateurs groupés sur le rivage, la scène était masquée par un voile. L'obscurité s'était épaissie entre eux et l'îlot, et ils avaient beau écarquiller les yeux, ils n'apercevaient que les attaques des vagues, les tourbillons d'écume et la tumultueuse ligne d'horizon où ne se distinguait pas la moindre silhouette. Une lame plus haute que les autres avait dû frapper l'embarcation, en broyer la charpente et tuer les occupants.

Si Roy, en cet instant, avait jeté un coup d'œil sur Nan, il se fût demandé, stupéfait, où s'était envolé sa brune beauté. Ses joues étaient blêmes, sa bouche dure et ses traits tirés. On eût dit que cette lame fatale l'avait écrasée, elle aussi, et ensevelie dans les ténèbres.

Soudain Nan se mordit les lèvres jusqu'au sang. Il lui semblait apercevoir sur l'eau une ombre étrange, qu'elle n'entrevit qu'un instant

à travers le rideau d'embruns. N'était-ce qu'une illusion de ses sens torturés ?

Sur les mouvantes collines, une forme se précisa, l'obscurité se fendit comme un voile déchiré : le kayak chevauchait la tempête. Un instant, il se tint suspendu, comme un symbole de victoire, sur la crête de la plus haute des lames. Les avirons luisaient sous la phosphorescence de la mer, qui éclairait en plein le visage d'Eric. Puis la barque surgit, bondissante, vers la terre.

Nan, la gorge serrée, était incapable de proférer le moindre cri. Mais elle entendait à côté d'elle grogner Sandomar et Roy pousser une exclamation de stupéfaction. Quant à maman Horton, elle leva au ciel ses deux bras maigres :

— Oh ! mon Dieu ! Le voici enfin ! s'écria-t-elle.

L'embarcation arriva comme une trombe, le vent en poupe, crevant l'écume, roulant, tanguant, piquant du nez sur les crêtes et retombant dans le creux des lames. La Boorga rugissait en vain. Les flots pourchassaient le petit bateau, mais leurs bonds étaient toujours trop courts.

Avec une clameur pareille au hurlement d'un loup, Sandomar se précipita dans l'eau pour amortir le choc de l'accostage. Ses camarades le suivirent en lançant des hourras ; mais les Aléoutiens, penchés en avant, se bornaient à regarder la scène avec étonnement. Défier les démons du vent et de la mer n'était pas leur fait, à eux... Cependant, Nan crut voir une lueur passagère aviver leurs yeux ternes.

Les rameurs manœuvraient à présent les avirons de toutes leurs forces ; le bateau arriva en coup de massue, renversant les marins comme des quilles,

mais sa vitesse avait été ralentie, et les Aléoutiens parvinrent à le maintenir à l'atterrissage. Bientôt les Visages Pâles arrachèrent leurs camarades de leurs sièges. Hagards et tremblants de tous leurs membres, les cheveux dégouttants d'eau, on reconnaissait à peine en eux ces hommes hardis qui avaient pris place à bord deux heures auparavant. Le maître de l'île n'avait plus l'énergie nécessaire pour maintenir son autorité. Sandomar n'aurait eu qu'à lever le bras pour l'anéantir.

Toutefois, au bout d'un moment, Eric se reprit et ramena de la barque le corps inerte et trempé de la petite Aléoutienne que les assistants avaient oubliée à l'exception de deux femmes. L'une était Chugalime, la noire insulaire ; elle n'avait osé interroger les Visages Pâles, ces faiseurs de miracles, ces demi-dieux, sur le sort de sa fille. L'autre, Nan, se refusait à croire qu'Eric pouvait rentrer vaincu après une telle bataille. Elle n'éprouva donc aucune surprise de voir sortir l'enfant de la coque du bateau, mais ne put refouler le flot de ses larmes.

Quant à maman Horton, elle débordait de joie en voyant revenir Eric ; mais durant quelques secondes, l'enjeu pour lequel il s'était battu lui était sorti de l'esprit. A la vue de l'enfant, elle s'en empara en poussant un cri et l'étreignit contre son osseuse poitrine.

— Elle vit encore ! s'exclama-t-elle d'une voix tremblante. Je la sens respirer.

La fillette était épuisée, à demi morte de froid, mais tous les soins dont elle avait besoin se résumaient en quelques heures de sommeil

et une bonne dose d'huile de phoque chaude. Au bout de quelques jours, elle serait prête à recommencer ses explorations sur les rocs escarpés et les bancs de sable. Bégayant, secouée de sanglots, Chugalime fonça à travers la foule pour s'emparer de sa fille.

Soutenu par Horton et Wilcox, Eric gagna en titubant sa hutte de terre. Il ne songeait plus à son revolver ; du moins il n'avait pas la force de le reprendre, si Roy entendait le garder. Il reconnaissait à peine ceux qui marchaient à son côté.

Il se retrouva enfin sur sa couche, trop las pour se lever et barricader sa porte derrière les amis qui le quittaient, trop insensible pour se soucier si ses ennemis ne profiteraient pas de cette heure où les chances tournaient en leur faveur.

Nan n'avait pas suivi ses amis chez eux. Elle s'était traînée, pour s'y reposer un instant, dans un creux du rocher sur la côte. Frissonnante, elle s'y affaissa et enfouit son visage entre ses mains. Quand elle releva la tête, elle aperçut Cœur-de-Feu, dont les yeux obliques plongeaient dans les siens.

— Vous êtes joliment sotte, lui dit la squaw d'une voix basse, mais que Nan percevait nettement. Le chef blanc, très fatigué, malade, est allé se coucher dans sa hutte. Pourquoi n'allez-vous pas le retrouver, vous étendre à son côté, le serrer dans vos bras ? Il ne vous aime donc pas ?

— Si !...

Les lèvres de la femme blanche tremblaient.

— Il m'aime.

— Lui vous aime, il a besoin de votre présence

et vous n'allez pas le rejoindre ? Lui n'aime pas Cœur-de-Feu, il la trouve laide, mais s'il appelait Cœur-de-Feu, elle accourrait. Elle ne s'allongerait pas près de lui, ne le tiendrait pas dans ses bras, mais se contenterait de lui apporter de la nourriture et veillerait sur lui pendant son sommeil.

Nan, surprise, retenant son souffle, se pencha en avant :

— Mais je croyais que vous le haïssiez ?

Les yeux couleur d'encre de la squaw se voilèrent.

— Cœur-de-Feu le hait parce qu'il ne l'a pas appelée, parce qu'il la dédaigne. Mais son amour à elle ressemble à de l'herbe fauchée, qu'on foule aux pieds et qui repousse plus dure à la prochaine pluie. Comme la rivière, son amour gèle ; mais malgré les digues, l'eau ne cesse de couler et un rayon de soleil suffit parfois à la faire déborder. Lorsque les Aléoutiens décréteront de jeter le mauvais sort contre le chef blanc, ils prieront Dieu de lui envoyer la malchance, alors les mots magiques s'arrêteront dans la gorge de Cœur-de-Feu. Pourquoi le chef blanc est-il toujours en vie ? Parce que Cœur-de-Feu s'interposera entre lui et son peuple.

— Mais pourquoi me dire tout cela ?

— Parce que vous êtes sotte. Vous le voyez tenir tête à la Boorga, sauver une fillette qu'il ne connaît même pas, faire tressaillir le cœur d'une squaw, qui verse des larmes brûlantes. Mais vous, la femme qu'il aime, que faites-vous pour lui ? Vous demeurez là, inerte, vous hésitez entre lui

et Roy, au lieu de courir le prendre dans vos bras ! Vous êtes vraiment une grande sotte !

Nan pensait toujours à Roy ! Trois mois auparavant, elle n'eût jamais imaginé qu'un jour elle songerait à un autre comme compagnon de sa vie, et il n'était pas si simple qu'il paraissait de l'éloigner de son âme et de sa pensée. L'île Perdue n'était qu'un intermède dans son existence. Ces ciels nuageux passeraient, ces dunes, ces falaises s'évanouiraient comme un songe et il lui faudrait revenir à la lumière dure et froide du monde d'où le hasard l'avait arrachée. Elle était parfaitement équilibrée, pratique, de sang-froid, cette fille cynique d'une époque de blasés, et à cette heure même, elle éprouvait une crainte enfantine d'être la dupe d'une romanesque illusion.

Cependant, le moment était arrivé pour elle de céder à cette appréhension ou de s'en affranchir à jamais. Il lui fallait prendre une décision.

Elle se leva, l'air si grave que Cœur-de-Feu, saisie, se dressa aussi.

— C'est vrai, Cœur-de-Feu, je suis stupide ; néanmoins vous ne sauriez comprendre mes raisons, dit-elle d'une voix basse mais claire... Je vais de ce pas rejoindre Eric !

Elle s'éloigna au milieu de la tempête. La lueur s'éteignit dans l'œil de la squaw, tandis qu'elle suivait d'un regard surpris la silhouette malmenée par le vent. Mais Nan ne se rendit pas tout droit à la hutte d'Eric. Un reste d'obligation qu'elle se sentait envers Roy la poussa à le voir tout d'abord, pour lui annoncer sa décision.

Elle ouvrit brusquement la porte du jeune

homme sans frapper. Mais elle s'arrêta sur le seuil, consciente de quelque drame profond qui se jouait là. Roy leva les yeux et son regard se croisa avec celui de la visiteuse. Ses traits revêtaient une expression qu'elle n'y avait jamais vue auparavant, où se mêlaient la menace et la joie inspirées de la force. Pourquoi ce changement ? Un coup d'œil suffit à en donner à Nan l'explication. Roy, dans sa main, tenait le revolver d'Eric. Stupéfaite, Nan s'avança.

— Où avez-vous pris cette arme ?

— Eric me l'a remise avant de partir à la recherche de Chikak.

— Et que comptez-vous en faire ?

— La conserver. Vous ne pensez pas que je vais la lui rendre ?

Nan eut un mouvement de colère :

— Eric vous l'a confiée, vous ne pouvez pas trahir sa confiance.

— Ah bah ! Gardez, je vous prie, vos considérations sentimentales pour qui sait les apprécier. M'avez-vous jamais vu me laisser prendre par autre chose que par des faits positifs ?

Nan fronça les sourcils ; son œil s'alluma et se durcit :

— Quelqu'un d'autre sait-il que vous possédez cette arme ?

— Oui, Sandomar. Il a dû voir Eric me la remettre car il a essayé de me surprendre sur la grève, voilà un moment. Lorsque j'ai abaissé la main, il s'est arrêté ; un pas de plus et je l'abattais. Qu'importe ! j'entends annoncer ma décision à tous ce soir.

— Autrement dit, vous voulez devenir le chef ?

Elle posait cette question d'un ton très calme.

— Oui, c'est cela même. Je puis occuper la place d'Eric et même m'en tirer mieux que lui. L'occasion ne s'est jamais offerte à moi, voilà tout. Je n'ignore pas les difficultés qui m'attendent... mais, à présent, le seul maître qui compte se trouve dans ma main ! Le règne d'Eric est terminé !

— Et s'il essaye de vous reprendre le revolver ?

— Il s'en gardera bien. Cette arme représentait toute sa force, il n'avait qu'à la conserver. D'ailleurs, qu'il vienne s'y frotter ! Je lui logerai une balle dans la jambe et je ne le manquerai pas, je vous assure.

La froide assurance qui se lisait sur son visage effraya Nan.

— Il prendra un repos forcé de quelques jours, ajouta Roy, mais il sera en mesure de manier l'aviron lors de notre départ.

Nan ne s'attarda point à discuter ; elle savait que Roy était excellent tireur, rapide et de sang-froid :

— Vous ne pousserez pas les choses à ce point, lui dit-elle en manière d'avertissement. En ce cas, il vous faudra aussi tirer sur moi.

— C'est du pur radotage, cela, Nan. Quoi qu'il en soit, tranquillisez-vous : personne ne se révoltera.

Il parlait avec un calme forcé, mais elle voyait à l'éclat de ses yeux qu'au fond de lui-même il exultait et prenait son rôle au sérieux.

— La nouvelle administration, poursuivit-il, sera basée sur des réalités, non sur des caprices. La tête régira le cœur, et les jolis sentiments

n'auront plus cours. Je me charge de mater Sandomar. Il sait que le butin appartient au vainqueur. Je forcerai les Aléoutiens à rompre leur tabou et à nous chercher du secours. Avec un peu de chance, nous serons de retour en Amérique au printemps prochain.

— De retour chez nous !

La jeune fille eut un long soupir.

— Je vous empêcherai bien de trahir Eric lors même que vous seriez en mesure de me ramener chez moi demain.

— Chez vous, ou chez moi ?

Il s'avança vers elle et lui enserra la main dans une poigne de fer.

— Assez plaisanté à propos d'Eric ! Je comprends que vous ayez pu vous sentir attirée vers ce garçon-là ; au fond, vous êtes une jeune personne plutôt primitive, mais ce que vous cherchiez réellement en lui, c'était sa protection, et elle n'en vaut plus la peine.

— Je cherchais autre chose ! protesta-t-elle.

— Quoi qu'il en soit, votre idéal se confine pour l'instant à l'Ile Perdue, qui tombera bientôt dans les limbes du souvenir. C'est vers moi qu'il faut venir, maintenant. Si vous voulez, nous échangerons bientôt nos vœux dans la petite chapelle, devant le chandelier et l'icone. Hein ? Qu'en dites-vous ?

— Je dis... que je m'en tiens à Eric. Je reste à ses côtés, quoi qu'il arrive...

— Vous ne tarderez pas à voir clair dans son jeu. Maintenant, calmez-vous pendant que j'examinerai ce revolver. Eric m'a recommandé cette précaution. Sans doute voulait-il me conseiller

de bien me familiariser avec le maniement de cette arme avant de m'en servir.

Il commença par dévisser la baguette placée dessous le barillet. Nan profita de cet intermède pour aller sur le pas de la porte, où elle resta un moment à contempler la lande balayée par la tempête, cherchant vainement à démêler la vérité du mensonge, la réalité de l'illusion.

Elle fut tirée de ses pensées par des mouvements insolites à la porte de la kashga. Les ennemis d'Eric y étaient rassemblés et elle eut le sentiment, à voir leurs allures furtives, qu'il se préparait un sinistre complot. Soudain Sandomar se retourna et, flanqué de son inséparable Garge, se dirigea, suivi de sa bande, vers le village. Nan l'observa avec l'acuité d'un chasseur. Il marchait sans hâte, en traînant les pieds. La tête en avant, il donnait l'impression d'un énorme singe. Nan comprit que la trêve était terminée.

Elle se retourna.

— Roy ! Que se passe-t-il ?

Elle s'interrompit. L'aspect de Roy suspendit, pendant quelques brèves secondes, le cours des pensées de Nan, tandis qu'elle fouillait son visage. L'expression de tout à l'heure avait disparu : l'orgueil, l'air impérieux, l'exultation qui l'avait tant impressionnée, s'étaient évanouis et il était pâle.

Pourtant il n'avait pas vu les bandits courir vers la hutte d'Eric. Pourquoi cet œil hagard fixé, non sur Nan, mais sur le revolver ?

— Roy, c'est le moment ! dit-elle. Ces brutes en veulent à la vie d'Eric ; barrez-leur la route, montrez-leur qui est le maître ici...

Mais il restait planté comme un totem au bout d'une perche.

— Impossible...

Cette voix molle la fit trembler.

— Oh ! Roy !... Je vous en supplie... il n'y a pas une seconde à perdre.

Il se contenta de hocher la tête, désemparé.

En désespoir de cause, elle se précipita pour lui arracher le revolver. Elle s'attendait à le voir résister, mais sa paume s'ouvrit comme celle d'un homme qui s'évanouit. Elle se saisit de l'arme et s'élança dehors.

Les gens de Sandomar n'avaient pas encore dépassé la hutte de Roy. Ils virent Nan se ruer en avant d'eux, l'arme luisante dans la main, et se diriger vers la demeure d'Eric. Toute en pleurs, elle s'engouffra dans la pièce sombre et tomba à genoux au chevet du jeune homme.

— Attention ! Sandomar arrive ici ! murmura-t-elle à bout de souffle, en lui tendant le revolver.

Eric était encore prostré de fatigue, la face blême. Lui serait-il possible de rallier toutes ses forces pour faire face à cet événement imprévu ? Elle ne cherchait même pas à le deviner... elle en était sûre !

Les muscles affaissés du visage d'Eric se tendirent soudain ; les yeux morts s'emplirent de lumière. D'un bond, il fut sur pied ; d'un autre, il s'élança vers la porte, ayant recouvré tout son sang-froid.

Mais, seul, le vent l'assaillait. Sandomar et sa clique, devinant l'intention de Nan, s'étaient massés comme des loups dans la neige à la vue

d'un reflet lointain d'une arme à feu. Lorsque Eric parut, ils le regardèrent d'un air sombre et sournois ; la bouche d'écureuil de Garge s'élargit dans un simulacre de sourire, sa main se leva en un salut affecté, et, prenant bien garde de se tenir hors de portée de Sandomar, il donna le signal de la retraite.

Eric et Nan s'attardèrent sur le seuil. Il semblait intrigué par la pâleur de la jeune fille ; ce n'était pas la pâleur née de l'effroi, mais une flamme pure jaillissant des profondeurs de son être. Cependant, ses traits exprimaient une certaine tristesse pour le moins insolite en pareil instant.

— Merci de m'avoir apporté le revolver, dit-il après un long silence.

— Roy ne tenait pas à le garder... je lui ai fourni l'occasion de s'en servir, il n'a pas su en profiter.

Eric fit un signe de tête.

— Il ne vous a pas expliqué pourquoi ?

— Non. Peut-être supposait-il que vous pourriez mieux l'employer.

— Bah ! Il trouvera plus tard d'autres circonstances de déployer sa bravoure à vos yeux, une fois de retour à la vie civilisée et quand je serai, moi, capitaine d'un vapeur de fortune voguant sur les flots de l'océan.

L'amertume dans le ton de sa voix s'effaça devant le regard que lui jeta Nan et la lueur qu'il discerna dans ses yeux lui fit interrompre sa phrase. Il avança d'un pas et lui saisit la main.

— Eric, vous vous trompez sur l'avenir, murmura-t-elle.

— Que dites-vous, Nan ?

— Enfin, j'ai pris une décision !

Aucune exultation sur ses traits ; ils revêtaient seulement une expression de sérénité, de soulagement, de calme satisfaction. Ses lèvres se plissèrent légèrement.

— J'ose à peine croire...

Elle se pencha vers lui et l'embrassa tendrement.

— Maintenant, vous pouvez m'en croire, Eric. C'est moi-même qui viens vous le demander : je veux être votre femme !

XV

Lorsqu'elle alla trouver Roy pour lui apprendre la nouvelle, il resta calme.

— J'avoue que je m'y attendais. C'est l'île Perdue qui vous a conquise, et non Eric ! Peuh ! si, une fois revenue en Amérique, vous vous apercevez que vous vous êtes trompée, il vous sera facile d'aviser.

Elle lui répondit avec un air de froide résolution :

— Ceci n'est pas un mariage d'essai, mais une union durable.

— Oh ! tous les mariages sont des essais, par les temps qui courent ; l'institution du divorce en est la preuve.

Il sourit avec bienveillance.

— Je ne vous blâme pas le moins du monde, ma chère Nan. Eric est tout à fait l'homme qu'il vous faut, en cette île déserte. Mais attention !

ne vous éprenez pas trop de lui. Ne laissez pas trop égarer votre petit cœur romanesque, car cela pourrait devenir désastreux. Vous seriez capable de vous accrocher à lui. Croyez-moi, Nan, ne commettez pas d'imprudence !

— Mon cœur est déjà pris ; sans quoi je ne serais jamais allée aussi loin.

— Allons ! Vous n'aimez pas cet homme ! N'essayez pas de me convaincre. Il vous faut un compagnon, et je vous accorde qu'il comble vos vœux actuellement. Il est de bonne souche, mais oui ! bien élevé, avec une instruction soignée et une excellente culture. Je lui tire mon chapeau pour l'œuvre accomplie par lui ici ; j'avoue ne pas lui arriver à la cheville. Allons ! vous respecterez votre « mari », vous serez reine de l'île, tout cela sans perdre un atome de votre dignité !

Elle fronça ses beaux sourcils :

— Est-ce là tout ce que vous avez à dire ?

— Un mot encore... Je serai votre garçon d'honneur, si vous m'agréez. Je n'en veux nullement à Eric ; il vous a loyalement conquise. Mais une fois revenue chez vous, dès que vous vous apercevrez qu'il n'existe plus de liens entre vous et Eric, il vous suffira de me faire signe : c'est vous que j'aime et que j'aimerai toujours.

Nan le quitta pour retrouver maman Horton qui déborda de joie en apprenant la nouvelle.

— C'est l'acte le plus sensé que je vous aie jamais vu faire, Nan. Vous comprenez maintenant qu'il est plus raisonnable d'épouser un ancêtre plutôt qu'un descendant, saisissez bien ce que je veux dire par là : un homme qui a son chemin à faire, comme celui que j'ai choisi, au

lieu d'un individu n'ayant rien à gagner et tout à perdre.

Quant au père de Nan, il la considéra, stupéfié.

— Je ne m'opposerai certes pas à votre mariage, Nan. Eric a du bon, et je crois qu'il est mieux à même que Roy de vous protéger. Cependant, j'avais rêvé pour vous d'une alliance avec quelqu'un portant un grand nom, mais, hélas ! tout est bouleversé, anéanti, et il faut se plier aux circonstances.

— Je voudrais bien savoir où vous pourriez trouver un nom plus célèbre que celui d'Ericssen ? dit maman Horton. Un de ses ancêtres fut le premier conquérant de l'Amérique... à l'époque où les Horton tiraient probablement une charrue de bois dans quelque camp saxon.

***

La cérémonie commença au crépuscule, le lendemain de la tempête. Suivant le désir de Nan, elle fut en harmonie avec la vie barbare de l'île Perdue : aucune fleur, pas de ripailles aléoutiennes, rien que l'ancien rite de l'Église catholique grecque, transmis par tradition depuis un passé immémorial. Les seuls témoins furent les amis de Nan. Cœur-de-Feu, si blême qu'on aurait pu la prendre pour la face pâle qu'elle aurait tant voulu être, prononça certaines phrases magiques en tons gutturaux. Nuls autres bruits que le grésillement de la lampe huileuse, les coups sourds du jusant et les mystérieux murmures du vent sifflant à travers la lande, qui accentuaient encore le silence. A la lueur tremblotante de la

flamme on vit de grosses larmes rouler sur le visage d'Horton. Que pleurait-il ? L'étrange destin de sa fille, ou, qui sait ? l'écroulement de sa fortune ?

Lorsque Cœur-de-Feu eut terminé le service russe, Eric se tourna vers la jeune femme :

— Nan, lui demanda-t-il solennellement, m'acceptez-vous pour époux, et promettez-vous de m'aimer, de me respecter, de m'obéir... de me suivre, riche ou pauvre... dans le bonheur ou l'infortune ?

Elle hésita un court instant, puis son regard se posa sur le sien avec fermeté.

— Oui, j'accepte.

Il y eut une longue pause, puis Nan demanda :

— A votre tour, Eric, voulez-vous me prendre pour femme et jurez-vous de m'aimer et de me protéger en toute circonstance ?

— Je le jure !

Mais ni l'un ni l'autre n'avaient prononcé les paroles sacramentelles : « Jusqu'à ce que la mort nous sépare. »

Selon la coutume de l'île, instituée par le prêtre russe mort depuis si longtemps, Cœur-de-Feu embrassa les jeunes mariés sur la joue.

Eric et son épouse pourraient vivre séparés de la communauté. A la mort d'Anulga, Chigum et ses enfants avaient déménagé et logeaient maintenant chez Tugat, la veuve de Kanak, ce qui laissait vacante une spacieuse barbara à deux pièces. C'est vers cette hutte que se dirigèrent Eric et Nan, la main dans la main, calmes et confiants, aussi naturellement que la mouette et son mâle s'envolant à leur nid. Lorsque Eric eut

allumé la lampe à huile dans la plus grande des chambres et verrouillé la porte, il se retourna vers Nan, qui le contemplait avec un sourire heureux.

Enfin ils trouvaient un foyer ! Quel soulagement de laisser dehors les ténèbres hantées ! Eric et Nan étaient des camarades éprouvés ; elle pouvait compter sur lui pour la faire respecter, aller de moitié au-devant de ses désirs en toutes choses. Un ineffable sentiment de sécurité qu'elle n'avait jamais connu en ses jours d'exil s'empara d'elle toute entière. Elle sourit en voyant les efforts qu'avait déployés Eric pour tirer le meilleur parti possible de leur grossière installation : les fourrures entassées sur le sol, les tabourets de bois, et, soigneusement rangé dans la pièce voisine, son propre sac renfermant les quelques trésors sauvés de la tempête.

Il défit la courroie de son revolver, le suspendit au mur à portée de sa main, puis attira doucement à lui sa jeune femme :

— Nan, vous me paraissez lasse, ma chérie ?

— Oui, je suis à bout de forces. Nous venons de passer deux journées si ardues.

— Je ne vous retiendrai que deux minutes, juste le temps de vous poser une question. Ensuite, vous pourrez vous blottir là, sur ces peaux de phoque.

La douceur de sa voix et son regard touchèrent profondément la jeune femme. Elle le chérissait plus que jamais.

— De quoi s'agit-il, Eric ?

— Je crois connaître votre réponse, mais je voudrais en être sûr. M'aimez-vous réellement, Nan ?

Elle plongea un long regard dans les yeux d'Eric avant de répondre :

— J'éprouve une sincère affection pour vous, Eric... une affection qui croît à chaque minute. Cependant, je ne pense pas que ce soit ce qu'on appelle le véritable amour... pas encore, du moins. Vous désirez que je sois franche, n'est-ce pas ?

— Vous m'avez épousé, principalement pour me permettre de vous protéger, n'est-ce pas ? Parce qu'il vous fallait faire un choix entre Roy et moi ?

— Oui, je crois qu'il y avait beaucoup de cela, dit-elle en baissant les yeux.

— Mais vous voudrez bien apprendre à m'aimer, bientôt... comme moi je vous aime ?

Elle lui pressa la main contre sa poitrine :

— Ce ne sera pas long, j'en suis certaine, si vous m'accordez le temps nécessaire. Soyez tendre avec moi, Eric, voilà tout ce que je vous demande pour l'instant !

— Je ne suis pas homme à vous imposer un marché, lui dit-il en ce ton lent et grave dont il était coutumier ; vous serez plus en sécurité en tant que mon épouse, mais cette sécurité vous laisse libre de disposer de vous-même.

Il lui baisa doucement la main, et aussi doucement les lèvres. Ses yeux, à elle, semblaient deux minuscules étangs de cristal brodés de noirs roseaux et reflétant les étoiles.

— Ainsi, vous consentez à patienter jusqu'à ce que j'aie appris à vous aimer ?

Il lui désigna du doigt la pièce voisine par-dessus son épaule :

— Voici votre chambre. Vous trouverez un

nouveau verrou sur l'autre côté de la porte.

Doutant de lui-même et de sa foi, maudissant son idéalisme qui barrait la route à ses désirs amoureux, Eric, demeuré seul avec ses pensées, s'attarda sous la lampe fumeuse. Son exultation de tout à l'heure était tombée. Il n'éprouvait nulle envie de se coucher, ses mains lui semblaient lourdes comme ces énormes pierres qui maintiennent dans l'eau les lignes à flétans. Il quitta son tabouret, fit quelques pas.

De nouveau le destin se manifestait, sous un aspect que les plus extravagants rêves n'auraient pu concevoir...

Soudain se produisit un choc violent, tel un tremblement de terre, ébranlant les murs de la cabane et le sol sous les pieds d'Eric. Il n'eut que le temps de lever les yeux pour voir le toit s'écrouler, et un bloc de pierre d'une centaine de kilogs s'abattre devant lui avec un fracas de tonnerre.

On eût dit un météore descendu du ciel. Le projectile tomba sur le tronc d'arbre où Eric était assis un instant auparavant, le broyant et l'enfouissant dans le sol.

La mort avait manqué Eric d'un cheveu, mais il n'en sortait pas indemne, la commotion nerveuse l'avait à demi étourdi et un bloc de terre, le frappant à la tête, l'avait projeté contre la muraille. Il fut tout d'abord incapable de se rendre compte de ce qui se passait. Nan, qui avait bondi sur le seuil, devina aussitôt la vérité.

Un implacable ennemi, doué d'une force surnaturelle, avait traîné la pierre jusque sur le toit bombé de la barabara. Par une crevasse ou un trou foré à l'avance, il avait repéré la position

d'Eric puis avait soulevé le projectile dans ses bras simiesques et l'avait précipité.

Cela n'était qu'un prélude. Les événements se succédèrent avec la force d'impulsion d'une avalanche de neige. L'attaque brusquée avait à moitié assommé la victime. Avant qu'Eric commençât de reprendre ses esprits, un second bloc s'abattit.

En épiant à travers le trou béant, l'assaillant constata qu'il avait manqué son but. Avec un hurlement, il se pencha dans l'ouverture et ce qui restait du toit sous ses pieds l'entraîna avec violence au milieu de la pièce. Nan le vit tomber parmi les débris de mottes de terre et un nuage de poussière.

Eric fit un effort désespéré pour se défendre. Il s'élança en brandissant le poing, mais il était comme aveuglé et ses mouvements avaient perdu leur habituelle souplesse de panthère. Le combat finit pour ainsi dire avant de commencer : Sandomar porta le bras en avant, paume ouverte et doigts crochus. Eric fut projeté contre le mur et s'écroula par terre.

Un cri perçant s'échappa de la poitrine de Nan à la vue d'Eric, si fort et si courageux, terrassé par cette ignoble brute. Elle perdit aussitôt le sens des réalités ; le reste ne fut plus à ses yeux qu'un puits noir où chavirait son cerveau ; elle ne vit plus que les yeux ouverts et morts d'Eric... la touffe qui surmontait les cheveux hérissés de Sandomar... la lampe à la flamme vacillante et à demi éteinte sous la violence du vent.

Cependant, son cri s'étouffa en une sorte de râle, sa main vola à sa bouche. Si elle attirait

l'attention de Sandomar, c'en était fait de son unique chance de sauver Eric et elle-même. Cependant elle s'arrêta net : cet homme était sourd !... C'était le seul point faible de son adversaire. Le regard de Nan prit un reflet d'acier.

Sandomar se tenait penché sur Eric, attentif comme un tigre guettant une victime à moitié morte. Rien, jusqu'ici, n'avait décelé à ce point la sauvagerie de cet être que ce regard avide qui dévorait déjà la proie abattue. Et la seule cause qui prolongeât la vie d'Eric était son absence complète de mouvement. Peut-être un sixième sens latent lui enjoignait-il de rester immobile, à moins encore qu'il ne fût hors d'état de remuer. A son premier geste, la main massive de Sandomar l'eût écrasé.

Lentement, sa vigilance se relâcha, ses muscles perdirent de leur tension lorsqu'il constata que son prisonnier était à sa merci.

— Tu nous as trompés, hein ? grommela-t-il de sa voix monotone. Tu n'as pas pris la femme, après tout. Eh bien ! c'est à moi qu'elle appartiendra, mais je vais d'abord m'approprier le revolver.

Il tâta la hanche d'Eric. N'y trouvant pas l'arme, il palpa Eric de tous côtés, sa poitrine, ses côtes, la poche de son uniforme bleu. Derrière lui, dans l'encadrement de la porte, Nan recouvrait peu à peu ses forces.

Où était le revolver ? Malgré son état de torpeur, le cerveau de Nan fonctionnait avec lucidité. Bientôt elle se rappela avoir vu Eric suspendre son arme à un clou. Perçant l'ombre de ses yeux d'acier, elle aperçut sur le mur opposé le reflet

de la lampe sur le bleu d'acier du barillet.

Elle traversa lentement la pièce, derrière le dos de Sandomar. Sans aucun tremblement, sa main se détendit, ses doigts se refermèrent sur la crosse. Puis elle leva le canon de l'arme au niveau de l'énorme tête. Jamais elle n'avait été si résolue, si ferme et si pleine de sang-froid. Elle choisit délibérément la tête comme cible, pour lui brûler la cervelle, du premier coup, de crainte qu'il n'étranglât Eric en ses ultimes soubresauts.

Le hurlement frénétique qui éclata au-dessus de sa tête ne la détourna pas de son but.

— Derrière toi, Sandy ! Attention !

C'était Garge qui passait la tête dans le trou béant de la toiture. D'un seul coup d'œil il embrassa la scène : la femme immobile, enveloppée de la parka blanche, le poing ferme tendu, le barillet abaissé en avant et sa cible certaine au bout ; et il n'osait songer qu'il arrivait trop tard. Il vit le doigt de Nan presser la détente...

Encore ce maudit cliquetis à vide ! Lorsqu'elle constata que Sandomar ne s'effondrait pas, elle fut sur le point de s'évanouir. Tout tourna devant ses yeux, la chambre ne fut plus qu'un abîme noir.

Elle appuya sur la détente à plusieurs reprises. Averti par un tourbillon d'air, Sandomar leva la tête, vit la femme et s'avança, le poing tendu ; au même instant, Garge atterrit dans la chambre. Ce fut grâce au fait que le chacal tomba sur le tigre et le fit rouler la tête la première, que Nan échappa à son coup de massue. Dans cette seconde de répit, elle laissa tomber l'arme inutile, déverrouilla la porte et s'enfuit vers le village.

Au moment où les nuages commençaient à se dissiper du cerveau d'Eric et que la lumière revenait dans ses yeux voilés, Sandomar se releva et suivit de l'œil Nan, puis repoussa Garge d'un coup de pied et s'empara du revolver. Il avait dû se rendre compte des vains efforts de Nan pour tirer car il l'approcha de ses yeux et l'examina avec une curiosité simiesque. Visant le sol, il pressa sur la gâchette ; et quand le chien claqua, sans effet, Sandomar poussa un grognement animal.

— Il est détraqué, ma parole ! murmura-t-il pour lui-même.

Etrange réaction ! Oubliant sa victime, il s'accroupit sur le sol et se mit à dévisser la baguette. Comme en un songe grotesque, Eric vit Garge se dresser sur les genoux et ramper vers son ami. Leurs deux têtes se frôlaient presque lorsque Sandomar se mit à extraire l'une des cartouches. Avec un grognement, il ramena le chien en arrière pour regarder la culasse. Puis il leva la tête et cligna de l'œil dans la direction d'Eric !

— Saligaud ! Tu nous as roulés aussi dans cette affaire-là ! dit-il d'un ton sourd.

A cet instant, la rage eût pu s'emparer du colosse et déchaîner les pires conséquences, mais il se produisit un phénomène curieux. Sandomar regarda tour à tour Eric et l'arme, puis, rejetant la tête en arrière, il éclata de rire, d'un rire gras et épais, tel un beuglement. De ses énormes mains, il se prit les hanches ; il ouvrit la bouche comme un four et une clameur inhumaine retentit à travers le toit écroulé dans le silence de la nuit.

Son hilarité cessa aussi brusquement qu'elle avait commencé.

— Il va bien, le gaillard ! dit-il à Garge. Il nous a fait marcher comme des écoliers pendant trois mois avec un pistolet qui ne part pas !

Il eut un sursaut, se mordit les lèvres et se tourna vers Eric avec un mauvais sourire :

— Excellente ta farce, mon petit gars. Mais à mon tour de t'en jouer une !

Eric ne donnait aucun signe de vie, mais au fond de lui-même il faisait appel à toutes les ressources de sa vigueur et de sa lucidité. Encore à demi paralysé par le coup reçu, il ralliait toutes les forces ébranlées de son cerveau, de ses nerfs et de ses muscles pour préparer une dernière attaque. Les plaisanteries de Sandomar seraient pires que sa fureur.

— Tu crois que ton pistolet ne vaut rien, mais je vais te prouver qu'il est suffisant pour tuer un homme, poursuivit tranquillement Sandomar.

Il examina la crosse plaquée de nacre et encastrée d'acier, puis il saisit le canon de son énorme paume et, la main gauche à plat sur le plancher, il avança lentement.

Un signal se déclencha dans le cerveau d'Eric. D'un prodigieux sursaut de volonté, il parvint à se remettre debout. Au même instant, Sandomar se dressa, montrant ses crocs et les bras grands ouverts. Garge, tirant de son côté un couteau qui brillait de façon sinistre dans la pénombre, bondit pour couper la retraite de sa victime.

Eric n'avait qu'une chance de s'en tirer et il la joua de toute la vaillance de son âme. Se dérobant pour éviter l'assaut de Sandomar, il sauta

vers la lampe à huile. Il l'eût bien saisie pour s'en faire un projectile, mais la place lui manquait. Faute de mieux, il l'envoya promener d'un coup de pied. Une brillante lueur révéla les trois adversaires figés sur place, puis la pièce fut plongée dans l'obscurité complète.

Sandomar était sourd. Il vivait de lumière. Celle-ci éteinte, il se considéra comme mort ; un râle lui monta à la gorge et il fut incapable de remuer le petit doigt. C'était le moment ou jamais d'en finir avec lui, si Eric avait possédé une arme sous la main pour d'abord régler son compte à Garge. Mais Garge envoyait des coups de lame au hasard, de droite et de gauche, en jurant, et les mains d'Eric demeuraient vides. Il ne lui restait qu'une ressource : s'enfuir...

Courbant le dos aussi bas que possible, il glissa comme une couleuvre le long du mur et atteignit la porte ouverte. Une seconde plus tard, le vent nocturne lui soufflетait le visage, et il était libre.

XVI

La première pensée d'Eric fut d'aller retrouver Nan, de peur qu'elle ne tentât quelque acte désespéré pour venir à son secours et ne tombât dans les griffes de Sandomar. Mais il n'eut pas besoin de courir bien loin. Comme il longeait les maisons du village, il l'entendit appeler derrière lui à voix basse :

— Eric !

Nan revenait continuer la lutte. Percevant un bruit de pas, elle s'était dissimulée dans l'ombre ;

lorsqu'il l'eut dépassée, elle reconnut sa haute silhouette sous la lune et comprit qu'il était sauf. Il se détourna et elle se précipita au-devant de lui. Incapable de parler, elle pressa sa main gauche dans la sienne ; dans sa main droite, d'une poigne ferme, elle tenait une lance à pointe d'ivoire servant à tuer les phoques.

Elle n'était pas seule. Derrière elle, gagnés à sa cause, suivaient tous les amis d'Eric. Maman Horton brandissait également une lance et la lueur blafarde révélait son maigre visage empreint de farouche détermination. Horton était armé d'une hache indigène et dans la main de Wilcox luisait son couteau de chasse. Marie elle-même, pourvue d'une défense de morse, était venue se ranger aux côtés de son mari pour combattre jusqu'au bout. Froid et distant, Roy, un harpon à la main, sortait nonchalamment de l'ombre. Il sourit en voyant la mine surprise d'Eric.

— Vous voyez, je suis aussi idiot que les autres, ricana-t-il.

Nan saisit la main d'Eric et l'entraîna vers la hutte d'Horton. Tous, bientôt, se trouvèrent réunis derrière la porte barricadée, s'entre-regardant d'un air atterré.

L'orage qui les menaçait depuis si longtemps avait enfin éclaté. Il n'y aurait désormais ni trêve, ni compromis d'aucune sorte. L'existence se réduirait à la loi primitive : « Tuer ou être tué... » à une question de force bestiale pour survivre.

— Que se passe-t-il maintenant, Eric ? demanda Horton.

— Maintenant, il ne reste plus qu'à se battre à outrance.

— Mais songez donc ! nous ne sommes que quatre contre sept, et l'un d'eux, Sandomar ! Comment égaliser nos chances ?

Eric observa Nan, puis maman Horton et Marie. En dernier ressort, toutes les trois combattraient comme les femmes des chariots couverts du désert américain. Nan était d'une pâleur mortelle, mais ses yeux brûlaient de passion. Maman Horton paraissait glacée et Marie fronçait ses noirs sourcils.

— Nous sommes sept, nous aussi, dit Eric.

— Ne pourrions-nous décider quelques-uns de ces gaillards-là à passer de notre côté ? demanda Horton. Je leur promettrai tout ce qu'ils désireront.

— N'y songeons point. Ce sont de vrais fauves : l'île en est responsable pour une part, et Sandomar a fait le reste. N'oubliez que pas que Cooky et le grand Smith ont participé tous deux au massacre sur le yacht ; ces deux-là ne feront ou ne demanderont pas de quartier. Le petit Smith ne lâchera pas son frère, et quant à Petroff, c'est un nihiliste fanatique. Le meilleur de la bande est Sydney Bill...

— Ne comptez pas davantage sur Sydney Bill, déclara tranquillement Wilcox ; il aime Marie, et il ne reculera pas devant le crime pour l'avoir.

— Pourquoi ne pas essayer de fuir dans les kayaks ? demanda Roy. Somme toute, votre petite coquille a bravé la tempête...

Mais Eric secoua la tête :

— Vous savez ce qu'il est advenu aux gens

de la tribu de Chéchaquo, tous d'excellents rameurs, lorsqu'à la sortie du port d'Ignak ils ont été jetés sur les hauts fonds ? Les kayaks tiennent admirablement l'eau profonde, mais ne valent rien parmi les récifs. Je crois que le mieux est de relever le défi de ces brutes-là. Si nous parvenons à tuer Sandomar et Garge, nous intimiderons facilement les autres. Il reste une petite chance...

Il s'interrompit de crainte d'exprimer son faible espoir. Mais Nan s'avança d'un pas chancelant, ses yeux fiévreux fixés sur les siens et exprima tout bas ce qu'ils pensaient tous deux.

— Les Aléoutiens pourraient nous prêter main-forte !

Dans le silence plein de surprise qui suivit, Roy fit entendre un grommellement :

— Il est plus vraisemblable qu'ils portent secours à Sandomar. Ce type-là emploie une meilleure tactique que la nôtre : lui et ses acolytes s'en font des amis alors que nous les menons à la baguette.

— Risquons notre chance tout de même, persista Eric. Nul ne sait jamais ce que pense un Aléoutien.

Ses paroles furent noyées par une sourde détonation devant la cabane. Comme ils écoutaient, surpris, le bruit se répéta et un puissant coup de bélier ébranla la porte. L'esprit vif de Nan fut le premier à deviner la vérité.

— Ils sont en train de nous emprisonner !

Eric bondit vers le seuil, puis s'arrêta, perplexe. De toute évidence Sandomar et sa clique avaient poussé à coups d'épaule un des énormes rocs

volcaniques dont était jonchée la grève et l'avaient roulé contre la porte. Toutefois, la situation n'était probablement pas plus désespérée qu'auparavant. Les prisonniers pouvaient s'enfuir à tout moment en pratiquant une brèche dans la muraille ; mais où aller ensuite ?

— Qu'ont-ils en tête ? demanda Nan, l'œil agrandi.

— Sans doute veulent-ils nous cerner jusqu'à ce qu'ils soient prêts à l'attaque.

Mais Eric cachait ce qu'il croyait être leur but principal : tandis qu'un ou deux d'entre eux garderaient les prisonniers, les autres pourraient tirer les bateaux sur le sable et s'emparer des avirons. Il n'y aurait plus, dès lors, de fuite possible en mer, mais une guerre sans merci, jusqu'au dernier homme.

Une voix familière leur cria par la fenêtre :

— Hé là ! vous autres !

Eric rampa le long du mur, en prenant soin de ne pas projeter son ombre sur la peau huilée qui tenait lieu de vitre :

— Que demandez-vous ? fit-il d'une voix n'exprimant que du défi.

— C'est à Horton que je veux parler, pas à vous ! Nous vous reverrons plus tard, sur la grève. Nous lui donnons jusqu'au lever du soleil pour accepter nos conditions.

— Et quelles sont vos conditions ? demanda Horton d'une voix étranglée.

— Livrez-nous Eric et les deux femmes. Nous ignorons encore le sort qui lui sera réservé ; en tout cas, nous avons un gros arriéré à régler ensemble, mais nous ne ferons pas de mal aux

femmes. Sandy et moi nous nous chargeons de l'une, Sydney Bill prendra l'autre. Ensuite, nous vous ficherons royalement la paix.

— Et si nous refusons ?

— Vous êtes trop intelligent pour refuser. En tout cas, tenez-vous-le pour dit : si vous ne nous les avez pas livrés au petit jour, nous débarquerons par le toit pour les prendre, après nous être fait précéder de quelques rocs afin de nous frayer la route.

Le visage blême d'Horton prit une teinte terreuse, et il brandit son poing à la fenêtre :

— Venez quand il vous plaira ! hurla-t-il. Nous sommes prêts à nous battre jusqu'au dernier homme.

L'écho de sa voix lui répondit, puis s'éteignit. On n'entendit que le grésillement de la lampe, et le pouls qui battait aux oreilles de chacun. La terreur ne régnait pas dans la hutte, mais une calme résignation, presque du soulagement. Maintenant on savait au moins à quoi s'en tenir.

Dans une sombre encoignure du toit en forme de dôme, Eric découpa une petite ouverture au niveau de ses yeux. Longuement, il épia et prêta l'oreille. Enfin, Nan se glissa auprès de lui :

— Où sont-ils ?

— Ils sont tous allés à la grève, je suppose. Mais peut-être ont-ils laissé une sentinelle à la porte.

— Ne vaudrait-il pas mieux essayer de sortir tandis qu'ils ne sont pas là ?

— Non, pas encore. Laissons d'abord les choses se calmer. Je ne veux pas donner l'alarme

avant d'avoir pu filer dehors et être revenu sain et sauf.

Nan poussa un profond soupir.

— Quelles sont vos intentions ?

— Aller trouver Cœur-de-Feu et lui demander son aide.

— Croyez-vous... la gorge de Nan se serrait, mais elle poursuivit bravement... que cela en vaille le risque ? Ils peuvent vous avoir tendu un guet-apens.

— J'userai de prudence. D'ailleurs, c'est notre seule chance de salut.

Il prêta l'oreille et regarda dehors un moment encore :

— Nan, tenez un des manteaux entre moi et la lampe. Je percerai un trou et m'éclipserai.

Elle obéit sans protester. Bientôt l'ouverture fut assez large pour laisser passer le corps d'Eric.

— Quand je serai parti, veuillez replacer les mottes afin qu'ils n'aperçoivent pas la lumière. S'ils parviennent à découvrir le trou, ce qui leur indiquera mon absence, montrez la lampe allumée dans l'ouverture. Ce sera un signal de danger.

— Bonne chance, Eric, murmura Nan en l'embrassant.

— Bonne chance, chérie. Ne vous inquiétez pas à mon sujet, attendez tranquillement dans votre coin jusqu'à mon retour. Si vous avez besoin de moi, hurlez de toute la force de vos poumons ! J'aurai l'œil, en tout cas, et si je vois qu'ils sont sur le point d'attaquer, j'accours aussitôt.

Sans tarder, il se glissa dans l'orifice et, se plaquant contre le mur de terre, il examina le

terrain. La veine semblait le favoriser. Deux des hommes de Sandomar montaient la garde, postés devant la porte de la hutte : en se coulant dans l'ombre de la cabane voisine, Eric s'échappa sans être vu. Pas un caillou ne bougea sous ses pieds tandis qu'il se faufilait, le long de la rangée d'habitation, vers la chapelle.

La lune éclairait en plein l'entrée, mais Eric la franchit sans hésiter. Il surprit Cœur-de-Feu agenouillée devant l'icone. Elle se leva d'un bond, toute tremblante.

— Pourquoi n'es-tu pas avec la jeune fille blanche, dans ta nouvelle maison ?

— Je suis en danger, répondit Eric. Je viens te demander ton aide.

La squaw plissa les lèvres :

— Tu t'adresses à Cœur-de-Feu ? Elle n'est qu'une squaw, et laide encore. La jeune blanche est ton épouse, elle t'aidera mieux que moi.

— Je viens te prier de la secourir aussi. Un grand péril nous menace tous.

— Moi ?... Aider cette blanche ? s'exclama-t-elle indignée. Cœur-de-Feu ne l'aime pas... elle ne t'aime pas non plus. Tire-toi d'affaire du mieux que tu pourras.

Eric se tourna vers la porte :

— Je comptais trouver en toi une amie, comme tous les tiens ont trouvé en moi un ami.

La main de la squaw jaillit et lui saisit le poignet :

— Quelle peine te menace ? Cœur-de-Feu désirerait bien la connaître. Sandomar veut voler ta femme ?

— Sandomar a découvert que le petit revolver ne fonctionne pas.

— Le petit revolver ne tire pas ?

— Non, il n'est bon à rien depuis la nuit où j'ai châtié Swede.

— Et tu as régné en dictateur sur toute l'île... tu t'es fait obéir de Sandomar... des Aléoutiens... de tout le monde enfin, en laissant croire que tu étais réellement armé ?

— Oui, mais ils ont réussi à me démasquer. Sandomar veut me tuer et prendre Nan.

En quelques mots, il lui exposa toute la situation.

L'œil sombre de la squaw l'observait pendant qu'il parlait ; on voyait se détacher les muscles de ses pauvres mains noires.

— Tu retournes à la hutte d'Horton ?

— A l'instant même.

— Alors je m'en vais rassembler ici les chasseurs. Je leur expliquerai l'histoire du revolver. Ils seront furieux. Ils te détestent. Tu les as fait travailler trop dur. Ils assisteront avec joie à ton duel à mort avec Sandomar.

Eric s'avança pour l'implorer une dernière fois mais les traits crispés et les yeux de braise de la squaw lui inspirèrent un sentiment de répulsion. Son ultime espoir s'évanouissait. Se tournant vers la porte, et après un bref regard sur la crête éclairée par la lune, il retourna silencieusement sur ses pas. Il ne lui restait plus à présent qu'à rapporter la mauvaise nouvelle à ses amis ; il les rallierait de son mieux et les conduirait à quelque champ de bataille plus propice pour une dernière lutte à outrance.

Découragé, il marchait d'une allure moins furtive le long des maisons du village, ne faisant que de courtes pauses pour reconnaître son chemin. Son esprit combatif était comme émoussé ; son cerveau lui semblait peser comme une motte de terre en son crâne ; il ne se souciait plus des pierres qui roulaient sous ses pas. Néanmoins, il semblait avoir le champ libre. Si ses ennemis avaient découvert sa fugue, ils devaient l'attendre autour de la hutte d'Horton, et pas en cet endroit. Il poursuivit donc sa route, sans se méfier outre mesure.

Mais Eric avait compté sans l'intelligence de Sandomar et l'astuce de Garge. Ils avaient prévu qu'il tenterait de se concilier Cœur-de-Feu, mais trop tard pour l'arrêter au départ. Ils devinèrent l'itinéraire par lequel il reviendrait, et lorsqu'il s'effaça dans l'ombre d'une hutte à mi-chemin, leur patience reçut sa récompense.

Eric était tombé droit dans un piège, d'où il ne fallait pas songer à se dégager : de lourdes épaules le clouèrent contre le mur et des bras puissants l'encerclèrent. Avant qu'il pût se retourner, un second assaillant lui sauta sur le dos et l'attrapa autour du cou ; et un troisième, de l'autre côté, lui arracha sa lance de la main. Leur poids combiné le fit tomber la tête la première.

Ce fut une attaque brutale et silencieuse, mais Eric conservait son sang-froid malgré sa tête qui lui tournait. Il s'étonna de la force contenue de cette attaque. Pourquoi ses ennemis ne le trouaient-ils pas tout de suite de leurs lances, alors que l'occasion s'en présentait à eux ? Pourquoi ces précautions, ce souci de ne pas l'assom-

mer à coups de poing, de ne pas le laisser sans connaissance, pourquoi cette violence calculée pour le tenir impuissant, sans lui briser les os ? Pitié de leur part ? Drôle de tactique. Ne voulaient-ils pas plutôt le conserver en forme pour quelque sinistre farce toute proche ?

Au fond, il leur en savait gré. Son tour venu, il aurait besoin de toute cette force. Aussi, lorsque deux d'entre eux le maintinrent pendant qu'un troisième lui ligotait les poignets, se laissa-t-il faire sans vaine résistance.

Ils le remirent debout, et en toute hâte l'emmenèrent vers la grève. Lorsque les rayons de la lune donnèrent en plein sur eux, il reconnut ses ravisseurs : Sydney Bill et les deux Smith. Le souffle court et haletant, ils serraient les dents, présage qui n'annonçait rien de bon à Eric.

Glacé jusqu'à la moelle des os, la tête lui chavirant, les tempes baignées de sueur, Eric ne put d'abord en croire ses yeux : Sandomar était assis sur un rocher, ses énormes mains sur ses genoux, la lune se reflétant dans ses yeux de brute. Derrière lui se tenait Garge. Pendant un long moment aucun des deux ne broncha, ne proféra une parole, Cooky et Pétroff, accroupis sur le sable, y projetaient des ombres noires, grotesques et menaçantes. Une lueur argentée effleurait les creux des rochers et projetait sur la mer ses nuances féeriques. Les vagues, d'un mouvement berceur, léchaient les galets du rivage ; le vent soupirait, sanglotait, puis expirait doucement. De fabuleux rubis luisaient dans les cendres du foyer.

Enfin, la voix monotone de Sandomar coula dans le silence :

— Je vois que vous lui avez mis la main dessus.

— Oui, répondit Sydney Bill, ça y est

— Bien. Je vais le juger comme il a jugé de Valera, poursuivit Sandomar. Garge... prépare-le !

De sa démarche chaloupée, le pâle voyou s'avança sur le sable.

D'un air triomphant, il tenait à la main une ligne à harpon formant un nœud coulant qu'il passa par-dessus la tête d'Eric ; puis, sans en lâcher le bout, il trancha à coups de couteau les cordes qui liaient les poignets du prisonnier. Pendant ce temps, le petit Smith activa le feu sur lequel il jetait du bois.

L'esprit d'Eric commençait à s'éclaircir. Il roulait les yeux de tous côtés pour bien embrasser la situation. Mais impossible de s'enfuir : au moindre geste, le nœud coulant autour de sa gorge se serrerait d'une secousse et la lance du gros Smith le transpercerait aussitôt. Eric attendit donc tranquillement les événements.

— Tu nous as montré comment on juge un homme, poursuivit Sandomar avec une sombre dignité. Ne nous en veuille donc pas si nous sommes de bons élèves. Tu es accusé du meurtre de Swede et de tentative de meurtre sur la personne de Valera. Nous rappellerons que le cadavre de Swede gît à peu près à l'endroit où tu te trouves en ce moment. Garge, je te confie la défense du prisonnier.

L'avocat fit un pas en avant ; la flamme du foyer, rallumée, accentait son expression malicieuse et aiguë comme ceux d'un rat affamé.

— Je réclame l'indulgence pour le prisonnier

ici présent, commença-t-il d'un ton narquois. Il a commis ces crimes-là dans un moment d'exaltation sous l'empire de la colère ; j'estime en conséquence que nous devrions nous contenter de lui laisser tout le temps de se rafraîchir les idées.

Il y eut une longue pause :

— Et comment comptes-tu t'y prendre, Garge ? demanda Cooky.

Il était évident qu'il s'agissait là d'un simulacre de jugement concerté à l'avance.

— Tout simplement lui ligoter les pieds et les mains, et l'étendre sur le sable. La marée est justement en train de revenir, et d'ici cinq ou six heures elle l'aura complètement rafraîchi.

— Ton plaidoyer en faveur du prisonnier est entendu, dit Sandomar, tout comme si ses oreilles insensibles avaient perçu les venimeuses paroles de Garge. Ericssen, tu nous as fait passer pas mal de nuits froides. A ton tour, maintenant !

— Tout à l'heure, il dansera suffisamment pour se réchauffer, quand l'eau lui montera à la bouche, fit Garge de sa voix grasse. Smith, fais-lui sa toilette. Ensuite, toi et Sydney Bill l'emporterez là-bas.

Il n'était plus question d'une plaisanterie. Les deux bourreaux implacables s'avancèrent vers le malheureux. Dans une vingtaine de secondes, il serait couché à terre, impuissant, son destin réglé, sa cause perdue, la femme qu'il aimait vouée au suicide, ou à un sort bien pire. Sa seule chance de salut tenait dans ce court intervalle.

Son âme s'arracha au néant de la terreur. Bientôt il recouvra son sang-froid et son esprit de ressource. Son instinct de conservation se mani-

festa comme la lumière d'un phare à travers la brume, l'orientant et lui montrant la voie à suivre.

Il leva la main dans un geste de commandement, et ce vestige de son pouvoir perdu arrêta net Smith et Bill.

— Bande de lâches ! cria-t-il d'une voix dont l'écho se répéta le long du rivage. Je suis prêt à défendre ma vie contre n'importe lequel d'entre vous. Qui veut se battre ?

Son regard scrutait lentement les visages, l'un après l'autre, mais il n'y lisait aucun mâle orgueil, seulement de la haine déçue, de la fureur vulgaire. Rien à espérer de ce côté. La couardise même de ces hommes causerait sa perte. Les vagues continuaient de lécher le bord de l'eau et la lune d'épandre sa lueur magique. Il attendit une réponse... mais en vain.

Cependant un de ses ennemis n'avait pas entendu le défi. Pour lui, le son n'existait plus. Eric s'adressa à l'interprète du bandit, dont les doigts demeuraient inertes.

— Garge, dis à Sandomar que s'il n'est pas un lâche, il se battra avec moi, d'homme à homme, lança Eric avec un cinglant mépris.

La face de rat sembla se ratatiner encore. Il fallait que les facultés d'Eric fussent prodigieusement aiguisées, sans quoi il n'eût jamais remarqué cet instant d'hésitation de la petite main que Garge leva devant Sandomar. Puis les doigts se mirent à voltiger comme les pattes d'une araignée. D'un cœur pantelant, Eric épiait leur effet sur le visage du bandit. Il comptait — espoir bien fragile — surprendre une lueur de colère

dans ces yeux caves, voir, l'espace d'un instant, cette face simiesque montrer ses crocs. Mais le sombre visage conservait son masque animal et les énormes mains pendaient toujours, sans le moindre tressaillement.

Réponse cruellement significative. Elle évoquait l'indifférence qu'oppose un énorme cétacé aux grognements d'un ours polaire, et impliquait une force supérieure, sûre d'elle-même. Ses acolytes, redressant les épaules, lançaient des regards pleins d'une joie sauvage. A présent qu'ils tenaient leur prisonnier à leur merci, ils pourraient se livrer sur lui à toute sorte de fantaisies, sans que la moindre honte apparût sur leurs joues haves... Eric ne représentait plus la loi en personne : il n'était plus qu'un homme, un homme comme eux, non plus le roi de l'île par droit de suprématie morale, mais un fanfaron, un vulgaire mystificateur... Le sang d'Eric était glacé comme la marée montante sous la lune.

Soudain un trait lumineux jaillit de son cerveau. *La force même de Sandomar ne pouvait être si peu humaine.* Il se tourna avec un juron vers Garge :

— Sale menteur ! Tu ne lui as pas répété ce que j'ai dit !

Sandomar se pencha en avant sur son rocher, l'oreille tendue en vain.

— Que se passe-t-il ? gronda-t-il.

Mais Garge n'osa pas lui dire la vérité et tira la corde pour étrangler son ennemi.

Eric vit le mouvement de son poignet juste à à temps. Sa main droite empoigna la corde, empêchant l'autre de la serrer. A côté de lui, le gros

Smith brandissait sa lance, mais Eric ne pouvait s'attaquer à cette arme, même pas le regarder. Jouant son va-tout, il ne bougea pas... et la pointe d'acier s'abaissa lentement.

— Laisse Sandy tranquille, dit Garge rageur, sinon je te transperce !

Indifférent à ces paroles, Eric se baissa et se mit à niveler le sable entre lui et Sandomar. Aucun acte de sa vie n'avait peut-être exigé autant de courage que celui-là, car il le laissait sans défense au milieu de cette meute sauvage. Sans lâcher la corde de sa main droite, des doigts de sa main gauche réunis il traça en grosses lettres le mot : LACHE.

Nul autre bruit que le murmure du vent et des vagues. Les marins lurent la terrible insulte puis jetèrent un coup d'œil furtif sur leur maître.

Sandomar se leva lentement ; ses prunelles s'allumèrent, il releva ses longs bras :

— Tout d'abord, je n'avais pas compris, murmura-t-il, je n'entends pas... et Garge m'a trompé. Alors, tu veux te battre avec moi, d'homme à homme ?

Eric fit un signe d'assentiment.

— Je vais t'accorder ce que tu demandes, mais tu regretteras de n'avoir pas préféré la marée. Avec des armes, ou les mains vides ?

Eric redoutait plus que tout au monde les monstrueuses pattes de cet homme, aussi désigna-t-il la lance de Smith. Sandomar hocha la tête :

— Je ne suis pas à mon affaire avec une lance.

Puis, se tournant vers Sydney Bill :

— Apporte-moi deux tomahawks.

Trois des hommes étaient munis de ces armes de l'âge de pierre, lourdes massues à tranchant de silex emmanchées sur d'énormes bâtons, et Bill les leur présenta aussitôt.

— Qu'Ericssen choisisse, poursuivit la morne voix, je lui cède ce petit avantage.

Il attendit, debout, inerte, silhouette tragique, tandis qu'Ericssen soupesait les deux armes ; il prit la plus légère.

— Et maintenant, enlevez le nœud coulant et arrière, vous autres ! N'approchez pas ! Si mon espèce de magot veut intervenir, qu'on lui casse la gueule !

Là-dessus, le gorille marcha d'un pas lourd ; le petit singe et les loups se reculèrent. Léger comme un oiseau et le cœur décidé, Eric s'avança. C'était l'Esprit, avec tout ce qu'il implique, contre la force brutale, la loi opposée au chaos, l'homme aux traits mobiles, reflets de son intelligence, l'homme souple, svelte, jeune, de droite stature, l'œil et l'oreille sans cesse aux aguets, contre l'antique animal de la jungle à l'échine fuyante, au front bas et sombre, sourd aux lointains appels du vent.

Tout d'abord, le spectacle ressembla plutôt à une danse grotesque qu'à un duel à mort. La marée commençait à remonter, la brise avait expiré et la lune glissa d'une étoile à l'autre avant qu'un seul coup eût porté. Sandomar projetait sa masse au-dessus du sable, martelant l'air, la main gauche en parade. Le moindre de ses coups de hachoir, courts et puissants, eût suffi pour fracasser le crâne d'Eric, mais sa proie s'esquivait continuellement en dansant. Sans

répit il la suivait, tournant quand elle tournait, pivotant, et parfois s'arrêtant avec le balancement du corps pour éviter les attaques d'Eric. Chaque fois qu'il croyait sa garde en défaut, il allongeait son énorme patte à la manière d'un ours.

Eric parait pour gagner du temps. Personne, mieux que lui, ne savait que la bataille était perdue d'avance ; son unique espoir était de parvenir, par quelque coup heureux, à diminuer les chances de son adversaire pendant un court instant. Plus léger que Sandomar, ses mouvements étaient mieux coordonnés, mais cet avantage ne compensait guère la force surhumaine de cette brute. Il n'osait pas risquer de feintes, car il ne pouvait forcer la garde de son ennemi. Or, il savait pertinemment qu'à moins d'assener à bout portant un coup de haut en bas, après un moulinet où il eût donné toutes ses forces, l'énorme patte gauche eût saisi et arraché l'arme de ses poings. Jamais il ne s'était rendu si bien compte de la longueur et de la puissance des bras de Sandomar.

Les spectateurs suivaient les péripéties de ce drame avec une patience farouche. Pour eux, toute la question était de savoir combien de temps encore Eric éviterait la terrible hache de pierre. Ils le haïssaient de toute leur âme, ils brûlaient de le voir tomber ; mais, en même temps, ils admiraient sa danse de la mort. On eût dit un escrimeur sans fleuret et, médusés, ils subissaient l'étrange incongruité de ces bonds de félin aussi parfaitement réglés que les pas d'un rigodon. Eric paraissait aussi difficile à atteindre que l'ombre même de Sandomar. Ce-

pendant, la fatigue commençait à peser sur lui. Les appels de son cerveau devenaient perceptiblement plus lents, son pas n'était plus si léger. Personne n'eût pu savoir — pas même lui — quels sacrifices entraînait sa dépense de force nerveuse. Le courant même de sa vie semblait s'enfuir... Plus d'une fois, le silex sifflant avait effleuré son épaule.

Ils combattaient au bord de l'eau, avec la montagne derrière eux. La lueur du foyer et les froids rayons de la lune éclairaient toute cette scène. A un moment, ils frôlèrent le rebord du banc de vase où se rencontraient le cours d'eau et la marée ; Eric entendit, juste à temps, un petit bruit de succion, comme de lèvres visqueuses se pourléchant d'avance. Un pas plus loin et il disparaissait jusqu'aux genoux dans cette boue collante.

Ses yeux s'enfonçaient dans leurs orbites, une sueur glacée le trempait des pieds à la tête. Une sourde douleur s'empara de son bras ; il fallait frapper maintenant ou jamais. Même si l'occasion s'offrait, il n'était plus capable de porter un coup de toute la vigueur nécessaire. L'arme allait-elle s'échapper trop tôt de ses mains ? Le coup heureux qu'il cherchait, ne le décocherait-il jamais ? Il voulait vaincre par ses propres forces, mais il se rendait compte qu'elles le trahissaient.

Les marins virent l'approche du dénouement :

— Vas-y, Sandy ! hurlait le gros Smith. Vas-y donc, tu le tiens !

Mais Sandomar ne changeait pas de tactique. Il s'obstinait à donner la même poussée lourde,

inlassable. Une vague idée, sourdissant dans l'esprit d'Eric, se précisa soudain.

Sandomar était sourd ! Il n'entendait pas les hurlements de Smith. La nature lui avait octroyé cette faiblesse pour contre-balancer sa vigueur de géant, et il tenait ces deux anormalités de quelque case vide de son cerveau. Or, cette infirmité faisait la force d'Eric.

Ses yeux se prirent à flamboyer comme deux grenats dans leurs cercles noirs. Il abaissa légèrement son arme, comme s'il était complètement épuisé, ses épaules fléchirent, ses pieds titubèrent. Sandomar se ranima aussitôt. Les matelots commencèrent à pousser de rauques acclamations.

Cependant Eric parvenait continuellement à esquiver la redoutable hache. D'un pas chancelant, il recula vers la grève, toujours harcelé par Sandomar... Impossible de lui échapper, le ruisseau lui couperait bientôt la retraite ; et s'il se retournait pour s'y lancer, la massue s'abattrait sur lui.

Eric percevait nettement le bruit de succion causé dans la vase par la marée montante, mais Sandomar ne s'en apercevait point, puisque, pour lui, le son n'existait pas. Eric, le dos au banc de boue, recula. Il y eut, derrière lui, comme un glouglou avertisseur. Croyant qu'il venait de tomber, Sandomar s'élança en avant. Mais au moment où le silex sifflait sur sa tête, Eric s'effaça avec la souplesse d'un serpent. Son ennemi le poursuivit, mais son élan l'emporta un peu trop loin. Le sol s'affaissa sous lui avant même que ses mukluks s'y fussent englués, mais ses réflexes étaient d'une lenteur désespérante. Son

coup de reins vint une fraction de seconde trop tard. Avec un hurlement, il plongea en avant dans la vase. Eric le vit entrer et disparaître jusqu'aux genoux, tel un horrible nain privé de ses jambes, la bouche ouverte, agitant les bras.

Impitoyable, la hache de silex d'Eric, après un terrible moulinet, s'abattit sur cette tête de brute et il se mit à frapper de toute la force qui lui restait dans les épaules. La lune s'éteignit aux yeux de Sandomar et les ténèbres qu'il redoutait tant l'étreignirent dans leurs griffes.

XVII

Sandomar était mort — enlisé dans la boue d'où il était sorti. — Nan était sauvée. Les autres bandits prendraient sa revanche, puis se disperseraient. Privés de chef, ils n'oseraient suivre le penchant de leurs instincts sauvages ; leur rêve de liberté touchait à son terme. C'était la seule consolation d'Eric, tombé à genoux à côté du banc de boue où l'avait projeté son élan, et trop épuisé pour se relever.

Pour son propre compte, tous ses espoirs s'évanouissaient. Il avait gagné la bataille pour la maîtrise de l'île, mais il paierait peut-être de sa vie cette victoire. Déjà ses ennemis accouraient vers lui à travers la grève en brandissant leurs armes ; un chacal enragé les précédait en hurlant.

Ils voulaient le tuer, et vite. La plupart d'entre eux n'étaient poussés que par la haine et la peur, mais la passion les aveuglait trop pour qu'ils réfléchissent à l'inutilité de leur acte. Sa mort

ne changerait nullement leur défaite en victoire ; l'anéantissement d'Eric ne les affranchirait pas des obligations de la loi instaurée par lui pour leur survivance même. C'étaient des hommes dénués d'intelligence et dont les aspirations ne s'exprimaient que par la violence. Aussi, lorsque Garge, en proie à une fureur hystérique, s'élança pour venger son camarade, le suivirent-ils tous, incités par leurs instincts primitifs.

Si Eric eût été à même de détourner une seconde cette rage meurtrière, il se serait peut-être tiré de cette impasse. Leur effervescence tombée, ils eussent été trop heureux de transiger. Mais il ressemblait à un nageur à bout de forces, et même s'il avait pu se remettre sur pied, il se sentait incapable de lever la main. Ils allaient l'étendre aux côtés de Sandomar sans même savoir ce qu'ils faisaient ! En vérité, le sort lui réservait une fin amère et ironique !

Mais il n'était pas écrit qu'Eric vaincrait ses ennemis aux dépens de son existence. Au-dessus de sa tête on entendit un sifflement et une lance indigène vint se planter dans le sable à moins de deux pas de Garge et arrêter son élan ; il trébucha sur l'arme et tomba à genoux. Comme il essayait de se relever, Eric l'entendit pousser un cri de désespoir.

Un long moment — cinq secondes, ou dix peut-être — s'écoula avant qu'Eric pût comprendre ce qui s'était passé. Cette lance tombée de la lune ne lui dit rien tout d'abord. Un bruit confus s'ensuivit, mais il pensa que c'était l'afflux du sang qui lui tambourinait les oreilles.

Lentement il parvint à se remettre debout et

se retourna. Accourant sur la pente, il aperçut une horde de guerriers. Tous les hommes de la tribu en état de combattre se trouvaient là, armés de lances, et Chéchaquo, les mains vides, les devançait. Le long jet de son arme avait arrêté le geste homicide de Garge et sauvé la vie d'Eric. Bien en avant marchaient Horton, Roy et Wilcox.

Plus rapides que les hommes couraient trois femmes : Eric les voyait distinctement au clair de lune franchir le cours d'eau ; l'une était Nan, et les deux autres, Cœur-de-Feu et Chugalime, la mère de la petite Chikak. Jeunes et agiles, toutes trois avaient laissé derrière elles maman Horton, qui se précipitait de toute la vitesse de ses vieilles jambes.

Cris incohérents... armes brandies... confusion. Eric aperçut vaguement une nuée d'indigènes qui instantanément l'entourèrent et se rendirent maîtres de ses ennemis. Cooky et Pétroff demandaient grâce ; Billy et les deux Smith levaient les mains après avoir jeté bas leurs armes.

Il y eut ensuite une succession de petits événements qu'Eric eut de la peine à démêler dans le grand remue-ménage de ce turbulent ensemble : Garge se débarrassa de son couteau et porta les mains à ses tempes. Wilcox dansait comme un homme ivre sur le sable. Roy haussait les épaules, s'essuyait les mains. Sur les poignets gonflés d'Eric tombaient des gouttes brûlantes qu'il prit d'abord pour du sang ; c'étaient les larmes de Nan... Cœur-de-Feu s'arrêta devant lui et d'une voix rauque s'écria :

— Chez Cœur-de-Feu l'amour et la haine se battent comme l'aigle et le gros poisson. Le poisson

se démène dur, mais l'aigle finit par l'attraper, il s'envole sur le rocher et le dévore.

Ses grosses lèvres frémissaient.

— La haine s'en est allée. Seul l'amour reste. Cœur-de-Feu a renoncé à toi, mais ne cessera de t'aimer.

Eric essaya de répondre, mais sa gorge se serrait. La scène se brouillait et s'effaçait devant lui ; il ne voyait plus que les yeux brûlants de la squaw plongés dans les siens. Des choses lointaines échappaient à son entendement, il en oublia Garge, qui, prostré à trois pas seulement de lui et les mains retombées de sa face blême, regardait sa poitrine avec une acuité de serpent. Pendant quelques brèves secondes, il en oublia même Nan.

Il n'arrivait pas à s'expliquer le rôle joué par Cœur-de-Feu en tout cela. En ce simple drame du Nord, la trame devait s'enchaîner logiquement jusqu'au bout ; cependant, autant qu'en pouvaient juger ses yeux voilés, Cœur-de-Feu sacrifiait son amour en une suite de renoncements.

Nan soudain poussa un soupir et Eric se tourna vers elle. Derrière lui, Garge, dont les yeux caves s'écarquillaient de plus en plus, fixait le large dos d'Eric. L'homme qui avait tué Sandy se tenait là, à trois pas à peine !

Déjà l'Enfer s'entr'ouvrait sous ses pieds, et sa flamme jaillissait vers son cœur empoisonné. Avec un gémissement qui s'enfla en un cri de triomphe, il tira son couteau et frappa...

Eric, le dos tourné, ne put virevolter à temps. Les indigènes brandirent leurs lances, mais une demi-seconde trop tard. Nan, dont le champ

visuel était masqué par les épaules d'Eric, était incapable de parer le coup. Eric s'effondrerait à ses pieds avant qu'elle sût ce qui se passait.

Mais au côté d'Eric se tenait une femme qui l'aimait d'une passion sauvage, bien que sans espoir. Son amour, avait-elle dit, ressemblait à un aigle et planait maintenant sur les pics ensoleillés.

Sans bruit, elle avait bondi entre Eric et la lame. L'acier s'était enfoncé jusqu'à la garde dans son sein noir. Le coup était mortel, mais elle s'en allait heureuse, sa mission accomplie. Du moins ne laisserait-elle pas d'ennemi sur le chemin d'Eric, et son dernier sommeil n'en serait point troublé dans les cavernes marines où elle reposerait. Elle était prêtresse de descendance divine, chérie de son peuple perdu, et ses guerriers ne tarderaient pas à la venger. Avant même qu'elle fût tombée, les lances se mettaient à siffler dans l'air. L'une atteignit le meurtrier au côté gauche, l'autre au flanc droit et une troisième, qui lui entra dans le dos, lui traversa le corps et ressortit du tiers de sa longueur. Un moment, il resta debout telle une étrange volaille embrochée vivante. Puis il s'affaissa lentement, perdant tout son sang, et resta suspendu en partie sur les trois lances en manière de faisceau.

Le hasard voulut qu'Eric pas plus que Nan ne jetassent leurs regards dans sa direction. A ce moment, Eric recevait dans ses bras la tête de la jeune prêtresse agonisante, et Nan s'agenouillait auprès d'elle. Les yeux obliques, noirs comme de l'encre, commençaient déjà à se voiler, mais ils

se ravisèrent en contemplant ceux de l'être aimé. Elle fit un effort pour respirer :

— Je vais partir ? demanda-t-elle enfin.

— Oui, bientôt, Cœur-de-Feu !

— Cœur-de-Feu ne s'en inquiète pas. Elle n'a aucune raison de vivre sans ton amour. Elle est heureuse de s'en aller à ta place. Elle retourne chez elle, chez le grand Dieu qui vient de l'Ouest, le Dieu de l'icone et du chandelier.

Incapable de proférer un mot, Eric acquiesça de la tête.

— Maintenant, ne t'attarde pas ici, une fois Cœur-de-Feu partie. Elle ne veut pas revenir dans les nuits d'hiver pour te voir entre les bras d'une blanche. Prends-la... emmène-la dans ton pays. Je lève le tabou !

La poitrine d'Eric se souleva, et les paroles lui vinrent aux lèvres :

— Nous partirons dès que nous pourrons... dès que nous connaîtrons le chemin.

— Cherche dans le sac en peau de loutre près du lit de Cœur-de-Feu... où elle garde les charmes. Tu trouveras un papier écrit voilà longtemps par un prêtre à visage pâle.

Elle eut une suffocation, un soupir étranglé, mais poursuivit courageusement :

— Nous ne pouvons pas lire ce papier, mais il possède, paraît-il, un grand charme. Les anciens shamans prétendaient qu'il indiquait la route à travers les récifs.

Nan saisit sa main tremblante :

— Ne vous forcez plus à parler.

— Si. Cœur-de-Feu a encore quelques mots à

dire. Il faut qu'elle se hâte. Son souffle va s'éteindre comme la flamme d'une lampe.

Elle fit une légère pause, puis sa voix monotone reprit dans le silence :

— Jusqu'ici, Cœur-de-Feu n'a point voulu te le montrer. Elle tenait à te garder auprès d'elle jusqu'à ce que tu l'aimes. Alors nous aurions pu partir ensemble à travers les récifs. Mais puisque son rêve est irréalisable, Cœur-de-Feu ira reposer au bord de la mer, dans une caverne où vient battre la marée.

Une teinte grisâtre se répandit sur ses traits. Ses yeux tremblotèrent, mais elle eut la force de se ressaisir pour un dernier effort :

— Cœur-de-Feu t'a beaucoup aimé, chef blanc, murmura-t-elle. Quand elle séjournera là-haut, elle priera Dieu avec ardeur pour qu'il t'accorde une vie pleine de félicité. Ne l'oublie pas, une fois de retour dans ton pays. Cœur-de-Feu est heureuse de mourir... pour toi...

Le murmure s'évanouit. Ses yeux restèrent grands ouverts, leur lueur lointaine tremblota et bientôt s'éteignit.

XVIII

Toute la nuit les gens de la tribu pleurèrent leur prêtresse. Les naufragés, respectueux des coutumes indigènes, se retirèrent dans leurs huttes, mais le vent leur apporta des cris et d'étranges lamentations et à la lueur des feux ils virent se détacher de noires silhouettes exécutant des danses solennelles autour du cercueil.

Selon Eric, certaines de ces cérémonies étaient des vestiges des anciens rites barbares de sorcellerie : il se contenta de fermer les yeux et les oreilles. Les vieillards embaumèrent le corps comme l'exigeait le rang de la prêtresse (rite aléoutien dont Roy avait entendu parler mais qu'il croyait disparu) et, à la marée basse, les chasseurs descendirent la bière dans une caverne marine.

Lorsque Eric eut repris quelques forces, il fit avec Roy des recherches pour retrouver le document sacré transmis à la tribu par l'ancêtre russe de Cœur-de-Feu, fondateur de sa dynastie. Ils le découvrirent dans une espèce de boîte en peau de veau marin. Le texte était tracé avec une sorte d'encre indigène sur un parchemin fabriqué dans l'île ; l'encre avait déteint, la feuille s'était jaunie avec le temps, mais l'écriture demeurait encore lisible.

— Pourquoi Pétroff ne le traduirait-il pas ? demanda Eric.

— Pourquoi pas, en effet? dit Roy. Comme la plupart de ces révolutionnaires, c'est un type assez instruit. Dieu soit loué qu'il ait survécu à la bataille, autrement nous ne serions guère plus avancés que les Aléoutiens.

Eric rencontra Pétroff qui errait dans le village. Ses passions s'étaient refroidies et, pour faire la paix, il ne demanda pas mieux que de rendre service aux vainqueurs de la journée. Il se rendit donc à la hutte d'Horton, et là, sous la lueur de la lampe, entouré de visages attentifs et soucieux, il traduisit le message. Comme l'avait dit Cœur-de-Feu, c'était une « grande magie ».

« Juin 1795.

« Je prie le Seigneur Tout-Puissant pour tous ceux de mes compatriotes et de mes coreligionnaires qui viendront après moi.

« Après maintes années de patients efforts, j'ai réussi à trouver la route qui conduit à travers les hauts-fonds jusqu'à l'île Ignak, actuellement *tabou*. Ayant consacré ma vie aux enfants indigènes, je ne puis quitter cet endroit, mais afin qu'elle ne soit point perdue à jamais, je crois devoir consigner ici ma découverte pour qu'elle serve, le cas échéant, à d'autres naufragés jetés sur cette île.

« Cette route est plus courte que par la passe du Nord, à travers laquelle j'ai été porté par les courants. Le moment propice pour partir est le début de l'automne : les jours sont plus clairs et les courants moins violents à cette époque de l'année, encore que les tempêtes soient fort à craindre.

« Ramez vers le sud pendant sept heures. Vous apercevrez ensuite devant vous une ligne de récifs barrant la route. Dirigez-vous hardiment de ce côté. Quand vous parviendrez à cinq longueurs de navire, un fort courant vous entraînera vers le sud ouest. Suivez-le sans résistance trois heures durant. Bientôt vous passerez devant une grande voûte rocheuse. Dès que vous verrez de la lumière éclairer en plein l'ouverture de ce tunnel, tournez au sud, et faites force de rames comme si votre vie allait en dépendre. Au bout d'un mille, vous arriverez en eau libre, et quatre heures seulement de voyage vous mèneront au port d'Ignak.

« Assurez-vous, avant votre départ, que les shamans prévoient un temps clair. Partez bien avant le petit jour, de façon à pouvoir atteindre le port avant la tombée de la nuit.

« C'est un périlleux voyage, mais que Notre-Dame de Kazan, que Saint Michel et Saint Georges vous bénissent ! Grâce à eux, vous pouvez réussir !

« Adieu !

« Signé :
« PAUL GOULIKOFF. »

La voix de Pétroff s'éteignit. Dans le long silence qui suivit, Nan vit affluer le sang au visage hagard d'Eric et renaître son air de volonté et de détermination. Roy prit le premier la parole :

— Le vieux bonhomme avait certes plus confiance que moi dans les prophètes indigènes. Ce serait du joli de s'embarquer là-bas, sur les hauts-fonds, et d'y tomber en plein brouillard !

— Nous allons tenter notre chance, en tout cas, fit Eric en regardant Nan.

— Quand ? demanda-t-elle.

— Pas plus tard que demain soir. Il fait d'habitude une semaine de beau temps après une *boorga*, et tout nous indique que cela se passera ainsi. Nous prendrons les deux kayaks à trois places : Pétroff, Chéchaquo et moi-même embarquerons dans l'un d'eux ; Bill, le grand Smith et Cooky dans l'autre.

— Ils refuseront peut-être de partir ! dit Horton.

— Non ! Ils partiront si vous leur promettez de passer l'éponge, prononça Pétroff. Nous avions

perdu la tête ; l'île en est en partie responsable, de même Sandomar et Garge, mais nous avons recouvré notre raison à présent.

— Avec un peu de chance, nous serons revenus en pays civilisé à la prochaine pleine lune.

Les yeux las d'Eric se fermaient et sa tête blonde s'affaissait sur sa poitrine.

— Et maintenant, laissez-moi dormir !

Là-dessus, il se jeta sur son lit de fourrures.

Lorsqu'il rouvrit les paupières, le soleil, haut dans le ciel, brillait déjà. On se hâta de ramasser des vivres, de pourvoir les barques d'eau douce. Eric portait dans sa poche une somme d'argent dont il ne souffla mot à ses compagnons.

— Je vais aussi, lui dit Horton d'un ton décidé, vous remettre un chèque d'un montant respectable, qui vous permettra de dépêcher ici, le plus vite possible, un navire de secours. Il opérera des merveilles.

Eric décréta de partir avant minuit, pour atteindre les récifs après le lever du jour. Chaque heure de temps clair était plus précieuse en effet que tous les chèques du carnet d'Horton.

Nan ne réintégra pas le nid détruit : elle passa cette dernière nuit en compagnie d'Eric dans la cabane de son père, les amis de Nan étant tous allés sur la grève. Elle croyait être seule avec Eric, mais des ombres, dans chaque coin de la pièce, se tenaient en embuscade... spectres d'épouvante qui projetaient leur ombre sur l'avenir.

Nan s'éloigna du jeune homme.

— Nous venons de nous réveiller d'un long rêve, dit-elle à voix basse. Nous verrons plus tard si nous nous ne sommes pas trompés.

Elle eut un sourire mélancolique.

— Vous ne m'en voudrez pas, Eric ?

Il admira les courbes exquises de son visage, et le regard brillant sous les longs cils noirs.

— Votre bonheur passe avant tout, Nan. Mon amour ne vaudrait pas si cher si j'hésitais à lui offrir ce sacrifice. N'empêche que je suis un sot de n'avoir pas su vaincre plus tôt vos scrupules. Pourquoi ai-je attendu la fin d'un si beau rêve ?

— Qui sait si moi-même je ne me reprocherais pas mon égoïsme et ma lâcheté si par malheur vous disparaissiez parmi ces récifs et que je ne dusse plus vous revoir ?

— Ne vous accusez pas de lâcheté, Nan. Vous êtes la plus brave fille que je connaisse, et vous ne vous êtes inclinée devant rien : pas plus devant l'île Perdue que devant moi-même.

Il lui baisa les yeux, le front, les lèvres.

— Je reviendrai vous chercher, Nan. J'ai trop d'expérience pour aller me noyer bêtement sur un haut-fond, ce serait une fin trop misérable, avouons-le. Mais si le destin devait me jouer pareil tour, je ne voudrais pas que vous éprouviez le moindre regret. Vous avez suivi votre étoile et gardé votre foi. Et vous avez été ma raison d'être en ce monde.

Quelques instants après, ils s'étreignirent étroitement et se firent leurs adieux. Le départ sur la grève fut un moment des plus émouvants de toute cette aventure. Les yeux noyés de larmes, maman Horton serra Eric à l'écraser dans ses maigres bras, et la voix de son fils s'étranglait en lui disant au revoir. Roy secoua vigoureusement la main du jeune homme et lui tapota le dos ;

Marie l'embrassa avec une effusion toute française. Les Aléoutiens eux-mêmes étaient remués. Eric était parvenu à inspirer à ces sauvages un entier dévouement ; ils se pressaient autour de lui, avec des grognements de tendresse, lui offrant de menus porte-bonheur, sous forme de coquillages coloriés et de figurines d'ivoire. Les cinq survivants de l'équipe à Sandomar se tenaient à l'écart, mais ils prirent part à la distribution finale de poignées de mains.

L'âme angoissée, Nan assista à l'embarquement d'Eric. Son cœur semblait se briser à le voir s'enfoncer dans la nuit, aux froids rayons de la lune, sans autre guide à travers les noires solitudes qu'un compas de poche et la lueur froide et lointaine des étoiles.

Mais son parti était pris. Déjà la palette de son aviron plongeait dans l'eau. Avant que Nan eût pu trouver la force de lui envoyer un dernier baiser, la silhouette d'Eric s'effaçait dans l'ombre. Bientôt on ne distingua plus que le vague reflet des rames sous la lune, et ce reflet même s'éteignit à son tour.

— Au revoir ! au revoir ! lui crièrent ses amis dans les ténèbres, bonne chance ! Revenez sain et sauf !

Et, au-dessus de l'eau, leur parvint la forte voix d'Eric :

— Au revoir, au revoir, les amis ! Courage à vous aussi ! Je serai de retour avant peu !

Puis ce ne fut plus que la nuit, les mouvements berceurs des vagues et la lune fantomatique. Nan et ses amis demeuraient seuls sur la grève.

Eric poursuivit droit sa course. La brise était

favorable et les vents modérés. On eût dit que le vieil océan, convaincu du courage de son fils, s'était apaisé. Une étoile inconnue, brillant au sud, lui servirait de guide.

Des heures durant, les avirons plongèrent dans l'eau, tandis que la lune poursuivait son majestueux chemin au ciel. Les deux barques voguaient côte à côte. On n'entendait que le gémissement des flots, le cri d'un oiseau de mer qui s'envolait, surpris, et, à de longs intervalles, quelques paroles que les rameurs échangeaient tranquillement entre eux. Les étoiles se mirent à pâlir ; Eric dut s'en remettre de plus en plus au petit compas fixé, devant ses yeux, sur le pont en peau de morse. Enfin la nuit céleste entr'ouvrit la paupière et laissa filtrer le bleu de sa pupille.

Un peu avant le lever du soleil, sept heures juste après leur embarquement, ils perçurent le rugissement de brisants à l'avant. Le plan de Paul Golikoff se réalisait à la lettre ; aussi, le cœur des voyageurs en fut réconforté. Mais il n'était guère facile d'avancer au milieu des houles de surface et des courants de fond. S'ils s'aventuraient trop loin, leurs fragiles coques risquaient de se fracasser sur les récifs. Cependant, les indications de Golikoff continuèrent à se confirmer. Lorsqu'ils furent parvenus à environ deux cents mètres des rocs, soit à cinq longueurs de navire, selon Golikoff, les rameurs commencèrent à sentir qu'une force les entraînait vers le sud-ouest ; on eût dit un fleuve en plein océan.

Maintes fois Eric avait vu ses calculs de navigation faussés par les mystérieux courants qui contournent les îles Aléoutiennes et dont la pré-

sence ne s'explique que par la rencontre des eaux chaudes du nord du Pacifique avec les eaux glacées de la mer de Behring, mais il n'avait jamais eu affaire à un courant de ce genre. Faisant force de rames, il parvint à le devancer.

A une vitesse qui n'atteignait pas moins de neuf milles à l'heure, ils filèrent le long des bancs. Au bout de quelque temps le fleuve marin s'élargit et perdit de sa force, mais, même au changement de marée, il continua de les porter vers le sud-ouest.

A ce moment, Chéchaquo, poussant une rauque exclamation, étendit la main. Vers le Sud sud-ouest, une ombre pâle et bleuâtre se détachait sur la ligne d'horizon. Ce n'était ni du brouillard, ni un nuage, ni une illusion d'optique, mais sûrement une terre... l'avant-poste extrême du monde perdu de Nan.

— C'est l'île Ignak ! murmura Chéchaquo, du fond de la gorge.

Eric ne regardait pas, mais il devinait que ses yeux brillaient comme des perles noires. Le pays et tout ce que ce mot impliquait pour ce cœur d'enfant : d'excellentes choses à manger et de fortes boissons l'attendant au magasin des trafiquants, l'accueil de ses compagnons de chasse, son retour au coin du feu. Mais il ne songeait pas que les robustes et jeunes chasseurs d'antan devaient être aujourd'hui des patriarches accroupis dans les coins sombres des huttes de terre, que sa squaw d'autrefois, à la chair ferme et aux bras ronds, n'était plus qu'une vieille femme toute courbée et flétrie, et que ses propres enfants ne se rappelleraient peut-être plus son nom.

Eric, tout à coup, aperçut un immense dôme qui surgissait parmi les hauts-fonds et au milieu duquel passait la mer. Lorsqu'il vit la lumière en plein dans l'ouverture, il changea de direction vers le sud et coupa droit à travers le courant. Ainsi que l'avait recommandé Golikoff, ses camarades et lui se mirent à ramer de toutes leurs forces.

Cette épreuve était de taille à faire dresser les cheveux sur la tête, même ceux, rudes et grossiers, de Chéchaquo. Les brisants rugissaient, les écueils semblaient se dresser à l'attaque, les rocs nus et grondant, pour se voir constamment repoussés ; plongeant, bondissant comme des poissons-épées, les barques poursuivaient leur course éperdue vers les bancs de sable qui dessinaient leur fatale barrière au-dessous de la passe. Lorsque les rameurs furent à bout de souffle, les reins tout endoloris, ils aperçurent, derrière cette barrière, les vagues montantes de la mer libre.

Eric les encouragea d'une exclamation de triomphe. Les avirons se mirent à frapper l'eau et à étinceler ; les braves matelots chargèrent hardiment sur les derniers rangs de l'ennemi, une longue file de chevaux marins farouches aux crinières flottantes. La houle se mua peu à peu en de longues et molles ondulations. Le banc de Davy Jones hurla de rage impuissante derrière eux...

Rien, sauf une saute de vent, ne pouvait désormais les arrêter, et aucun nuage n'était en vue. Ils consommèrent leur viande sèche, en se la passant de main en main, burent à même leurs tonnelets d'eau et poursuivirent leur marche.

Bientôt, les falaises de l'île Ignak commencèrent à préciser leurs formes.

Eric, à présent, pressentait la fin prochaine de la grande aventure de sa vie. Le destin, ce grand metteur en scène, baisserait bientôt le rideau sur ce drame du Nord. Tandis que s'ouvrait devant lui le port d'Ignak, il vit comme trois petits bâtons noirs se dresser dans le ciel bleu. Le navire de commerce était en rade !

XIX

Le capitaine du *Chelsea*, la petite goélette auxiliaire qui assurait le service entre Seattle, les îles Aléoutiennes et les îles Kuril, ne leur adressa aucun salut lorsque les deux kayaks vinrent se ranger le long de son bord, mais se contenta d'écarquiller les yeux. Doué comme la plupart des marins de sens très affinés, il devina tout de suite que les nouveaux venus allaient lui raconter des aventures merveilleuses, de quoi alimenter ses veillées jusqu'à la fin de sa vie. Les blancs étaient rares dans ces parages. Les kayaks étaient d'un type primitif qu'il n'avait jamais vu auparavant.

Lorsque les canots furent amarrés, Eric monta à la coupée :

— Je me nomme Ericssen et suis le premier officier de l'*Intrépide*.

— Du... quoi ? demanda le capitaine Nelson.

— De l'*Intrépide*, répéta Eric, le navire échoué au début de l'été.

Nelson le regardait, l'œil fixe. Cette nouvelle semblait l'étonner outre mesure.

— Oui, je sais, on l'a cru perdu corps et biens. Tous les journaux ont relaté son naufrage.

— Le capitaine Waymire fut noyé avec la moitié de l'équipage. Les survivants se sont réfugiés dans une île située sur les hauts-fonds de Davy-Jones, dit Eric avec un profond soupir, et je viens vous demander d'aller les y chercher.

— Mais... mais... fit en bégayant le vieux Danois, il n'y a pas moyen de pénétrer dans le banc de Davy-Jones.

— Nous y sommes bien entrés avec l'*Intrépide* et son tirant d'eau est plus grand que le vôtre. La passe du Nord offre une sécurité certaine, sauf en cas de mauvais temps. Si vous ne voulez pas vous risquer, je lancerai « un sans-fil » pour qu'on envoie à notre secours un garde-côtes, mais les passagers ont hâte de rentrer ; aussi, vous pouvez fixer vous-même votre prix.

Nelson appartenait à une race de gens pratiques et ne faisant pas fi de l'argent. De surcroît, il adorait piquer le nez du *Chelsea* dans des eaux non encore désignées sur la carte et dans des ports inconnus, où les gros vapeurs n'osaient s'aventurer. Il pria Eric de descendre à sa cabine. Et là, tous deux, le verre en main, ils tinrent une conversation brève et précise.

Trois heures plus tard, ils se mettaient en route. Des cinq compagnons d'Eric, trois les quittaient, mais c'était là un bon débarras. Le grand Smith et Petroff s'entendirent avec Nelson pour prendre passage à bord jusqu'aux îles Kuril. Le *Chelsea* contourna le banc et le lendemain à midi Eric se tenait sur le pont, guettant la passe.

Il fut long à la découvrir et ce fut une rude

épreuve pour ses nerfs. Mais il se rappelait la latitude approximative de la brèche d'un mille de large entre les écueils, et au bout de vingt-quatre heures le bâtiment de commerce, ayant franchi les récifs, entrait en eau profonde et cinglait vers l'île Perdue.

Nan, qui n'avait cessé de surveiller le large pendant ces trois jours d'absence d'Eric, aperçut la première les mâts du *Chelsea* pointant à l'horizon. A cette vue, elle perdit tout son sang-froid et courut en sanglotant à la hutte d'Horton ; incapable de parler, elle ne put que faire signe à ses amis de courir à la grève.

C'était donc vrai !... Le navire arrivait... Enfin, la délivrance !

Tandis que les Aléoutiens regardaient, œil sombre et bouche bée, les naufragés sautèrent dans les barques les plus proches et à grand renfort de rames, ils allèrent au-devant du bateau. Poussant des cris de joie, riant et pleurant à la fois, ils attendirent que le navire eût jeté l'ancre, puis l'accostèrent, et se mirent à danser sur le pont. Pétroff lui-même, avec le grand Smith, participa à la fête.

Le capitaine Nelson assistait à un spectacle inattendu : ce millionnaire et sa famille, fous de bonheur, l'embrassaient, lui et ses marins, et dansaient, la main dans la main, avec des coupeurs de gorge. Roy lui-même, gagné par la contagion générale, exécutait sur le pont une bourrée fantastique.

Horton voulait partir immédiatement, mais Nan songeait à ses humbles amis qui restaient seuls sur ce morne rivage.

— Oui, bien sûr, il nous faut leur dire adieu, fit Horton tout contrit. Ah ! si nous avions au moins quelques présents à leur distribuer !

— La cale de ce navire est pleine de présents, lui annonça Nelson.

— Est-ce que... est-ce que... dit en hésitant Horton, vous pourriez nous en céder quelques-uns ?

— Pour sûr. Autant que vous en voudrez.

L'émoi qui animait les traits d'Horton s'éteignit aussitôt : il sembla se rappeler quelque chose... Sa main tremblante plongea dans sa poche et en ramena le talisman.

— Mais c'est pourtant vrai ! C'est un bâtiment de commerce ! Capitaine Nelson, je vous achète un millier de dollars de marchandises pour en faire cadeau aux indigènes. Eric, ici présent, vous dira mieux que quiconque ce qu'ils désirent (c'est lui qui a pris soin d'eux) : couteaux en acier, haches, fusils, bonbons et le reste, bref, tout ce qui pourra faire leur bonheur.

Les barques furent chargées jusqu'aux plats bords de trésors comme jamais la tribu n'en eût pu rêver ; les présents furent transportés à la grève et distribués au milieu d'un silence complet.

Désormais l'existence serait moins rude pour ces pauvres diables. Chacun s'engraisserait du produit des grandes tueries qui s'effectueraient grâce aux lances à pointe d'acier et aux armes à feu. Maintenant que la passe était connue, peut-être verrait-on, une fois l'an, une goélette qui viendrait échanger les objets de luxe de l'homme blanc contre les fourrures, du duvet de canard-eider et de l'ivoire. Hélas ! le sort du peuple perdu

était désormais tranché : ces gens finiraient fatalement par émigrer aux îles Aléoutiennes, beaucoup plus vastes, pour y fabriquer des boîtes de conserves sous la loi de l'homme blanc, ou périr, victimes de sa civilisation. Cette dernière éventualité était la plus probable : il leur serait si dur de quitter les rocs et les grèves battues des vents de l'île Perdue!

Les yeux éteints et leurs faces bronzées impassibles comme leurs dunes de sable, ils ne répondirent que par des grognements aux adieux des Visages-Pâles mais lorsque, dans un complet silence, les chaloupes du navire s'éloignèrent, ils exprimèrent alors toute l'émotion de leurs âmes solitaires. Du rivage, une vieille femme entonna un chant d'adieu languissant. Tous reprirent en chœur cette mélancolique mélopée, rapportée probablement de leur berceau asiatique au delà du soleil couchant, ou peut-être n'était-ce qu'un hymne funèbre improvisé de leurs cœurs sauvages. Des bras ils en scandaient le rythme. Enfin, ils tombèrent à genoux et, les mains levées au ciel en un geste d'imploration, ils supplièrent leurs dieux indigènes d'accorder bon voyage aux amis qui les quittaient :

« *Kou-Youdam Agougou ! Achidan Agougou !* »
Tel était le refrain qu'ils répétaient sans cesse...
« *Sitkoug-Kouyou-Dah, Kouyou-Dah !* »

Puis le chant expira, les marins, tous émus, se reposèrent sur leurs avirons. Eric vit les yeux de Nan emplis de larmes.

— Ah ! pourquoi faut-il les laisser là ? murmura-t-elle.

— Où seraient-ils mieux qu'ici ? C'est leur patrie.

— Oui, mais si solitaire, si lamentable ! Ah ! je n'en peux supporter la pensée ; partons vite !

Mais maman Horton avait commencé d'entonner le chant des Visages-Blancs, que les marins du *Chelsea* eux-mêmes reprirent en chœur ; et les vieux accents, portés sur l'eau, s'enflèrent :

Faut-il oublier les vieux amis, et n'en jamais garder
souvenance ?
Il nous reste encore une coupe à boire pour les
amitiés d'autrefois.

Puis les avirons se remirent à manœuvrer. Et les gens du rivage ne furent bientôt plus que des petits points noirs dans l'ombre des rochers.

Ce n'était pas encore le bien-être pour les naufragés. Les trois femmes occupèrent la cabine du capitaine, les hommes des couchettes au-dessous des ponts. Mais de meilleurs jours s'annoncèrent. Eric, les yeux troublés, regardait souvent vers le Sud. Deux cents milles seulement à parcourir parmi la chaîne aléoutienne, et l'on atteindrait les routes marines bien connues du Nord du Pacifique derrière lesquelles brillaient, là-bas, les lumières des ports.

C'était la fin du rêve, comme Nan l'avait prédit. Horton fut le premier à en sortir : d'une main nerveuse et gauche, il se débarrassa de sa parka et revêtit ses habits de civilisé sauvés du naufrage, un complet bleu fripé et une casquette rayée de yachtman conservant encore quelque élégance. Après avoir palpé, d'un geste rassuré,

le petit carnet de cuir qu'il gardait dans sa poche, il se rendit à la cabine du pilote. Eric et Nelson y consultaient des cartes, mais il se planta droit devant eux. Eric leva la tête et le regarda, l'œil rétréci. Non seulement l'accoutrement mais l'expression d'Horton avait changé. Sa mâchoire ne pendait plus, il serrait les dents, l'air confiant et résolu :

— Nelson ! nous sommes au nord, non loin de la route du Grand Cercle vers l'Orient, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'un ton autoritaire.

Nelson joignit les talons :

— Non, à environ une journée de marche, si nous franchissons tout droit la chaîne aléoutienne.

— Je veux que vous arrêtiez l'un des grands paquebots et qu'il nous prenne à son bord. Combien de temps pensez-vous que cela prendra ?

— *L'Empress-of-Castile* se dirige en ce moment même vers l'Est... il ne se trouve qu'à environ huit cents milles de nous... suivant les renseignements reçus hier soir par T. S. F.

— Croyez-vous pouvoir le rattraper ?

— Avec un peu de chance, oui. Mais *l'Empress* ne stoppe pas en mer pour prendre des passagers d'un bateau comme celui-ci.

— Il s'arrêtera pour moi, déclara avec calme Horton. Mettez-vous tout de suite en contact avec lui, dites-lui qu'il s'agit de Félix Horton et des siens. Faites le nécessaire pour l'atteindre dans le plus court délai possible.

Là-dessus, sans un mot à Eric, il pivota sur ses talons et sortit.

L'appareil de radio se mit à cliqueter. Les événements se précipitaient. Tandis que l'*Empress*

filait vers l'est à raison de cinq cents milles en vingt-quatre heures, le petit *Chelsea* bifurquait au Sud, parcourant presque la moitié de la distance dans le même laps de temps. Les deux bâtiments se rencontrèrent dans une nappe d'eau illuminée de soleil, entre des rideaux de brume où les énormes cheminées du paquebot se profilaient sur le ciel. Majestueusement, il s'arrêta et une chaloupe fut mise en mer, manœuvrée par d'alertes marins.

Les passagers qui se pressaient le long du bastingage virent les sept survivants de l'*Intrépide*, tenus pour morts, descendre à la coupée du bateau de commerce. L'homme d'âge mûr à casquette de yachting était Horton lui-même ; ils l'observèrent nettement à travers leurs jumelles ; pour plusieurs d'entre eux, c'était une ancienne connaissance. La vénérable dame était sa mère, une vieille excentrique, se confiaient-ils à l'oreille, et l'une des deux autres femmes était sa fille. Le plus jeune yachtman se nommait Roy Stuart, prétendu fiancé de Nan ; mais nul ne connaissait le blond en habit bleu... sans doute un des officiers du malheureux *Intrépide*. Quant aux deux derniers personnages, c'étaient probablement le secrétaire et la femme de chambre, dont avaient parlé les journaux. Les deux autres réchappés du naufrage restaient à bord du *Chelsea*.

Les appareils photographiques furent braqués sur les nouveaux arrivants, que les jeunes saluèrent d'acclamations sonores. Le capitaine en personne attendit au haut de l'échelle l'arrivée d'Horton et, le moment d'après, le groupe était confié aux maîtres d'hôtel. Horton et ses amis se ren-

dirent au grand salon et leur blond compagnon, au carré des officiers. Les immenses turbines se remirent à ronfler, les hélices à tourner dans l'eau, et l'*Empress* poursuivit à toute vitesse sa route vers les portes de la cité.

Cette scène se passait dans l'après-midi. A huit heures du soir, la famille Horton était prête à reprendre place dans le luxe insouciant de la vie de bord. Des passagers amis et les magasins du navire les avaient équipés des pieds à la tête. Après un bon bain, les soins de valets et de manucures, seuls les visages brunis par le vent et les mains rouges trahissaient le long exil des voyageurs. Les lumières resplendissaient autour d'eux. Des orchestres jouaient dans de magnifiques salles. L'île Perdue n'était plus qu'un songe gris dans des mers féeriques.

Lorsqu'ils descendirent à la salle à manger, les trois Horton et Roy trouvèrent les sièges qui leur étaient réservés à la table du capitaine. Eric, assis aux côtés du premier officier, les vit entrer. Nan parcourut des yeux la foule attablée sans arrêter son regard sur celui du jeune homme. Jamais elle n'avait été si captivante. Sa robe rouge de soirée, qui moulait ses formes gracieuses, rehaussait l'éclat de ses joues ; sa noire chevelure aux ondulations magnifiques brillait comme une fourrure de loutre sous une lumière tamisée.

Horton et Roy débordaient de gaîté en vidant leurs coupes de champagne ; Nan semblait grave. Souvent ses yeux parcouraient la salle, mais jamais ils ne croisaient ceux d'Eric. Pas un de ses sourires ne vint réchauffer le cœur du pauvre garçon. N'avait-il donc remporté la victoire sur

l'île que pour voir, au dernier moment, sa récompense lui échapper ? Cette grande aventure se terminerait-elle sur sa propre défaite ? Il ne tarderait pas à le savoir. Il lui fallait une réponse ce soir même, quelle qu'elle fût. Lorsque Nan se leva de table, il s'avança vers elle et lui toucha la main.

Elle se retourna en étouffant un cri, mais sans lui donner le temps de parler, Horton s'interposa entre eux :

— Que se passe-t-il, Eric ? demanda-t-il d'un ton grave, mais empreint d'amitié.

— Je voudrais parler à Nan.

— Tout à l'heure. Auparavant je désirerais vous dire deux mots. Venez à ma cabine. Nan... attends-nous sur le pont.

L'instant d'après, les deux hommes étaient assis dans la cabine luxueuse d'Horton. Le millionnaire confiant, sûr de lui, offrit un cigare qu'Eric déclina : il n'était pas venu là pour faire la trêve.

— Je tiens à vous dire, au nom de tous, à quel point nous vous sommes reconnaissants, commença Horton, très calme. Vous nous avez sauvé la vie sur l'île. Je n'oublierai jamais ce service et j'entends vous prouver ma gratitude. Laissez-moi vous offrir un navire dont vous serez le capitaine. En outre, je souhaite conserver toujours votre amitié.

Dans la longue pause qui suivit, Eric ne baissa pas les yeux, mais une rougeur monta aux joues d'Horton :

— Maintenant, parlons un peu de Nan, poursuivit Horton. Je lui ai réservé une chambre à

côté de la mienne. Vous et elle, avez été l'objet — sous la pression des circonstances, il est vrai — d'une certaine cérémonie que je ne saurais considérer comme un mariage légal. Je suis certain que ma fille partage cette opinion. Ce n'était qu'un rite aléoutien. Et elle n'est jamais devenue, j'en suis sûr, votre femme.

— Est-ce à sa requête que vous me parlez ainsi ?

— Non, mais je ne fais qu'exprimer ses propres désirs. Eric, je vous prie d'être raisonnable. Effacez de votre souvenir cette formalité dénuée de sens qui s'est déroulée là-bas entre les murs de la chapelle. Croyez-moi, il en vaudra mieux pour Nan et pour vous aussi.

— Il appartient à Nan de me dire cela, non à vous.

Eric se leva et se dressa de toute sa taille :

— Je m'en vais d'ailleurs lui parler.

Horton se leva également :

— Je ne vous le conseille pas. Elle vous tiendra le même langage que moi et vous vous trouverez tous les deux dans une situation pénible. Plus tard, quand nous serons tous revenus chez nous, rien ne vous empêchera de lui rendre visite et de tenter de la décider. Personnellement, j'estime préférable qu'une jeune fille épouse un homme de son milieu ; cependant, je ne verrai aucune objection à vous accepter comme gendre si tel est le souhait de mon enfant. Encore faut-il que tout se passe suivant les règles.

— Je vais, de ce pas, lui demander son avis. Je suis de taille à supporter une « situation pénible », et elle aussi, je suppose. A moins qu'elle ne

renie elle-même son serment, Nan est et demeure ma femme.

Là-dessus il sortit. Nan l'attendait près du bastingage.

Sur le pont des premières, ils choisirent un coin discret, baigné par la lune à son déclin. Eric, la gorge contractée, fut tout d'abord incapable de trouver les paroles nécessaires pour formuler sa question ; les mortelles secondes s'écoulaient. Enfin, Nan lui toucha la main :

— Que désirez-vous me dire, Eric ?

— Je voudrais savoir si nous devons nous séparer. Il vous faut vous décider à l'instant même.

— Mon père vous a-t-il parlé de la cérémonie sur l'île ?

— Oui. Il m'a donné à entendre que vous ne la considériez pas comme un engagement envers moi.

— C'est vrai. Je ne puis m'imaginer que je suis votre femme.

La lueur que reflétait la lune s'éteignit dans les yeux d'Eric :

— C'est tout ce que je désirais savoir.

Il se détourna comme pour s'éloigner. Mais la main de Nan se posa doucement sur son bras.

— Eric, sachez que je vais être mariée ce soir même, en bonne et due forme, par le capitaine du bord, pourvu que celui que j'ai choisi veuille encore de moi.

— Que vos vœux s'accomplissent, Nan, mais jamais cet homme-là ne vous aimera comme je vous aime...

Eric parlait sans amertume.

— Je ne vous reproche rien, Nan, continua-t-il. Vous n'avez cessé de m'avertir. Il était inévitable que votre préférence se reportât sur Roy, sitôt revenue dans votre monde.

La jeune fille eut un sourire ; une lueur brilla dans ses yeux.

— Mais ceci n'est pas du tout *mon* monde !

— Je... je... je ne comprends pas, balbutia Eric.

— Je ne suis pas morte, dit Nan d'une voix solennelle. Je ne suis pas endormie... je suis vivante !

Il la considéra l'œil hagard :

— Nan, ne me donnez pas un faux espoir pour m'abandonner ensuite. En ce moment, faites-vous allusion à Roy ? Répondez ?

— Non, c'est vous Eric !... Vous... que j'aime ! Personne autre que vous !

Les lèvres ardentes de Nan pressèrent celles d'Eric tandis que ses bras l'enlaçaient.

— Ne comprenez-vous pas, maintenant ? Oh ! serrez-moi bien fort, Eric ! Ne me laissez jamais partir !...

Dût sa vieille nourricière, la Mer, périr dans son lit, et son père, le Grand Nord, traîner des chaînes, jamais Eric ne laisserait partir sa femme... ici-bas ou dans le Valhalla.

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE A SCEAUX 17.302-3-39

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

LE MASQUE

I. — ROMANS D'ACTION

1. LE CAPITAINE ARDANT.	PIERRE NORD
2. LA MARCHANDE DE MORT	M. CONSTANTIN-WEYER
3. LES PORTES DU DESTIN	JEAN D'ESME
4. L'OR DU PACIFIQUE	H. DE VERE STACPOOLE
5. HÉLÈNE ET LE POISSON CHINOIS	JEAN BOMMART
6. LE CYGNE NOIR	RAFAËL SABATINI
7. LA CONQUE DE NACRE	H. DE VERE STACPOOLE
8. LA BOULE ROUGE	FRANK-L. PACKARD
9. LE FANTOME DE L'ILE DE VARDA	SAPPER
10. LA FIÈVRE BLANCHE	RAYMOND SILVA
11. MIRAGES	JEAN MARTIN
12. L'OR BLANC	OTTWELL BINNS

II — ROMANS POLICIERS

1. **LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD.**	A. CHRISTIE
2. **LE TROIS DE TRÈFLE.**	VALENTIN WILLIAMS
3. **LA MAISON HANTÉE.**	P. WENTWORTH
4. **LES MILLE MAINS.**	B. NORMAN
5. **L'HOMME AU PIED BOT.**	VALENTIN WILLIAMS
6. **LE BOURREAU FANTOME.**	LÉON GROC
7. **QUI ?**	J.-S. FLETCHER
8. **LA CHASSE AU PAPIER.**	HEARNDEN et BALFOUR
9. **UN AN ET UN JOUR.**	GUY THORN
10. **LE RETOUR DU PIED BOT.**	VALENTIN WILLIAMS
11. **LE MYSTÈRE DU ZOO D'ANVERS.**	SINTAIR et STEEMAN
12. **LES TROIS MENSONGES.**	BOYSIVON
13. **LE LOUP SOLITAIRE.**	L.-J. VANCE
14. **C'EST FAIT.**	J. CHANCELLOR
15. **LES VENGEANCES DU PIED BOT.**	VALENTIN WILLIAMS
16. **PRENDS GARDE.**	ANDRÉ CHARPENTIER
17. **LA FASCINANTE LUEUR VERTE.**	VINCENT FULLER
18. **LA CABINE 19.**	JOHN IRONSIDE
19. **LA MAISON SUR LA FALAISE.**	VALENTIN WILLIAMS
20. **LE TREIZIÈME COUP DE MINUIT.**	SINTAIR et STEEMAN
21. **LE DRAME DE RAVENSDENE.**	J. FLETCHER
22. **DANS L'OMBRE.**	HERBERT FLOWERDEW
23. **L'ÉCHELLE DE CARTES.**	JOHN CHANCELLOR
24. **LE CHEVALIER DE BATAVIA.**	HORACE VAN OFFEL
25. **142 QUEEN'S GATE.**	HERBERT ADAMS
26. **L'AFFAIRE WALTON.**	EDGAR WALLACE

27. **S. O. S.** — René PUJOL
28. **LE CLUB DES MASQUES.** — Alen UPWARD
29. **LA SPHÈRE D'OR.** — Erle COK
30. **MORT OU VIF.** — Laurence GASTINE
31. **LA VALLÉE DE LA PEUR** (Une aventure de Sherlock Holmes). — A. CONAN DOYLE
32. **LE MANOIR DE TAPLING.** — Marten CUMBERLAND
33. **LE MEURTRE DE DALE HOUSE.** — Francis EVERTON
34. **LA MAIN DANS L'OMBRE.** — Edgar WALLACE
35. **LE DIPLOMATE ASSASSINÉ.** — Peter OLFELD
36. **FAUX VISAGES.** (Une aventure du Loup Solitaire) — Louis-Joseph VANCE
37. **LA BETE RAMPANTE** (Une aventure du Pied Bot). — Valentin WILLIAMS
38. **LE TALISMAN DES VAIL.** — E.-F. BENSON
39. **L'ARRESTATION DE JACK YEMMEURDE.** — Herbert FLOWERDEW
40. **LE DIVAN ORANGE.** — Valentin WILLIAMS
41. **LE CRIME D'ANN.** — R.-T.-M. SCOTT
42. **LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SHERLOCK HOLMES.** — A. CONAN DOYLE
43. **L'HOMME CHAUVE.** — SIDNEY HORLER
44. **LES SEPT CADRANS.** — A. CHRISTIE
45. **SAMUEL BOYD DE CATCHPOLE SQUARE.** — B.-L. FARGEON
46. **LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR RAMOSI.** — V.WILLIAMS
47. **L'ÉCOLE DU CRIME.** — Marten CUMBERLAND
48. **LE POIGNARD DE CRISTAL.** — Rodolphe BRINGER
49. **L'ÉNIGME DE BAGSCHOTT.** — Oscar GRAY
50. **LA VEINE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
51. **LA CHANCE MERVEILLEUSE.** — Patricia WENTWORTH
52. **DEUX CRIS DANS LE BROUILLARD.** — Fergus HUME
53. **L'ÉTRANGE MORT DE BILSITER.** — John LAURENCE
54. **LE COFFRE DE CYPRÈS.** — Gérald CUMBERLAND
55. **LE DIABLE AU COLLÈGE.** — SINTAIR et STEEMAN
56. **L'INSPECTEUR MANDERTON.** — Valentin WILLIAMS

57. LE MYSTÈRE DE CLOOMBER. — CONAN DOYLE
58. LA TOUR NOIRE. — PATRICK WYNNTON
59. L'GOMME SANS TÊTE. — H. DE VERE STACPOOLE
60. LE TESTAMENT DE BASIL CROKES. — PIERRE VERY

(Grand Prix du roman d'aventures 1930.)

61. LE TROISIÈME MESSAGER. — P. WYNNTON
62. SERVICE SECRET. — VALENTIN WILLIAMS
63. LA CHAINE FERMÉE. — FRANK ARNAU
64. STOP (U CONTRE U). — ALEX COUTET
65. LE MARTEAU FATAL. — FRANCIS EVERTON
66. LE DOIGT VOLÉ. — STEEMAN
67. L'AGENDA DE M. LANSON. — WALLING
68. LE CRIME DE LA MADELEINE. — DOU
69. L'HOMME AU COMPLET MARRON. — A. CHRISTIE
70. LA DAME AUX RUBANS MAUVES. — ERNEST FOX
71. JANE SMITH. — PATRICIA WENTWORTH
72. LA ROSE VERTE. — ROY VICKERS
73. LE CRIME DE MINUIT. — SAX ROHMER
74. LA FILLE DU LOUP SOLITAIRE. — L.-J. VANCE
75. LE FINANCIER BARDOLPH. — R.-A.-J. WALLING
76. L'HOMME DANS LA NUIT. — JOHN FERGUSSON
77. CHASSÉ-CROISÉ. — DOUGLAS NEWTON
78. LE FAUSSAIRE. — EDGAR WALLACE
79. L'OMBRE MYSTÉRIEUSE. — FERGUS HUME
80. L'ÉTUI DE LAQUE ROUGE. — PATRICIA WENTWORTH
81. RUPTURE D'ANÉVRISME. — HENRY WADE
82. L'AUBERGE DE LA DOUBLE CROIX. — J. LAURENCE
83. SANS MERCI. — MARTEN CUMBERLAND
84. SIX HOMMES MORTS. — STANISLAS-ANDRÉ STEEMAN

(Grand Prix du roman d'aventures 1931.)

85. LE CERCLE NOIR. — MANSFIELD SCOTT
86. CICATRICES BLANCHES. — MURIEL SHARP BUCHANAN
87. LA MENACE. — JOHN FERGUSSON
88. LE DOCTEUR FRÉGOLLE. — OSWALD DALLAS
89. LA MAISON DU MYSTÈRE. — HERMAN LANDON

90. **LE CASSE-TÊTE MALAIS.** — Horace VAN OFFEL
91. **ANGEL ESQUIRE.** — Edger WALLACE
92. **BOB BANTAM.** — Paul ROSENHAYN
93. **LE PUZZLE DE L'INSPECTEUR FROST.** — H. Maynard SMITH
94. **LE DOCTEUR FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
95. **LA NUIT DU 12 AU 13.** — Stanislas-André STEEMAN
96. **LE SINGE D'OR.** — Herbert ADAMS
97. **LE SCEAU DE LA PIEUVRE.** — Sydney HORLER
98. **VENGEANCE.** — J.-S. FLETCHER
99. **LA PUPILLE SANGLANTE.** — Anthony WYNNE
100. **M. BROWN.** — Agatha CHRISTIE
101. **LE MANNEQUIN ASSASSINÉ.** — Stanislas-André STEEMAN
102. **PILE OU FACE.** — Victor BRIDGES
103. **ARSENIC.** — Austin FREEMAN
104. **LES FAISEURS D'OR.** — Georges HOFFMAN
105. **LA MÉLODIE DE LA MORT.** — Edgar WALLACE
106. **LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DE STYLES.** — Agatha CHRISTIE
107. **LE DIABOLIQUE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
108. **L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST** — Jean-Toussaint SAMAT
(Grand Prix du roman d'aventures **1932.**)
109. **RENDEZ-VOUS DE CHASSE.** — M.-G. EBERHARJ
110. **LE DÉTECTIVE DANS LA CITÉ.** — Maynard SMITH
111. **LE RETOUR DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
112. **VILLA MARGUERITE.** — Dudly LAMBERT
113. **UN DANS TROIS.** — Stanislas-André STEEMAN
114. **L'AFFAIRE PROTHÉRO.** — Agatha CHRISTIE
115. **LA MESSE ROUGE.** — Valentin WILLIAMS
116. **OBSESSION.** — Herman LANDON
117. **UN MEURTRE DANS L'AQUARIUM.** — Stuart PALMER
118. **LE CRIME DU GOLF.** — Agatha CHRISTIE
119. **LE MAITRE DU MYSTÈRE.** — SEAMARK
120. **LE JARDIN HOLLANDAIS.** — Herbert ADAMS
121. **LES ATOUTS DE M. WENS.** — Stanislas-André STEEMAN

122. **LE TRAIN BLEU.** — Agatha CHRISTIE
123. **L'INCENDIE DE WAVERDALE.** — L. MAYNARD
124. **MONSIEUR SHERLOCK HOLMES (UNE ÉTUDE EN ROUGE).** — CONAN DOYLE
125. **L'HOMME AUX ROMANS POLICIERS.** — Juliette PARY
126. **LE SECRET DE CHIMNEYS.** — Agatha CHRISTIE
127. **LE VISITEUR NOCTURNE.** — André BERGE
128. **LE COFFRE D'ARGENT.** — Herman LANDON
129. **L'ASSASSINÉ ASSASSINÉ.** — Stanislas-André STEEMAN
130. **LA TRAGÉDIE DU RAIL.** — John RHODE
131. **PRINCE DU CRIME.** — Phillips OPPENHEIM
132. **L'ÉTRANGE VOLONTÉ DU PROFESSEUR LORRAIN.** — Simone d'HERIGNY

(Grand Prix du roman d'aventures **1933.**)

133. **LE CRIME DE MONTE-CARLO.** — Henry HOLT
134. **LES QUATRE.** — Agatha CHRISTIE
135. **MONSIEUR FAUX-PAS.** — Mr. et Mrs. Dudly LAMBERT
136. **LE DÉTECTIVE EN VACANCES.** — Charles BARRY
137. **RYNOX.** — Philip MACDONALD
138. **LA PREMIÈRE MORT DE H.-W. CRAGGS.** — Gérard Y. MAC ARY
139. **LE MASQUE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
140. **LE CRIME DANS L'AUTOBUS.** — Cecil F. GREGG
141. **LE YO-YO DE VERRE.** — Stanislas-André STEEMAN
142. **SOIR D'ORAGE.** — Philip MACDONALD
143. **L'OISEAU DE MER.** — Jack HURST
144. **ÉNIGMES.** — N.-S. LINCOLN
145. **LE MAGICIEN NOIR.** — R.-T.-M. SCOTT
146. **« Z ».** — Jefferson FARJEON
147. **JUSTICE SAUVAGE.** — A. BIRMINGHAM
148. **L'OREILLE COUPÉE.** — J.-S. FLETCHER
149. **LE PAQUEBOT TRAGIQUE.** — F.-H. SHAW
150. **NOUVELLE AVENTURE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
151. **« AUX TROIS CORBEAUX ».** — Henry HOLT

152. UN PASSAGER POUR FOLKESTONE. J.-S. FLETCHER
153. L'ARBRE DE LA MORT. L. MACFARLANE
154. LA DISPARITION DE LORD BYGRAVE. R. FORSYTHE
155. LA MAISON DE L'HORREUR. CAROLYNE WELLS
156. LE POISSON CHINOIS. JEAN BOMMART
(Grand Prix du roman d'aventures **1934.**)
157. LA MAISON DU PÉRIL. AGATHA CHRISTIE
158. LA FORMULE DU PROFESSEUR MATHESON. J.-S. FLETCHER
159. REX. MARTIN PORLOCK
160. LE LÉVRIER BLEU. STANISLAS-ANDRÉ STEEMAN
161. CIRCUIT FERMÉ. J.-T. SAMAT
162. DOUCHE ÉCOSSAISE. ROBERT MASON
163. UNE PREUVE ACCABLANTE. FERGUS HUME
164. LA MOUCHE. EDGAR WALLACE
165. LA MARQUE INFAMANTE. SELDON TRUSS
166. UN MEURTRE A L'UNIVERSITÉ. P. PATRICK
167. CALIBRE 22. AUBREY TYSON
168. HISTOIRE SANS ISSUE. THOMAS COBB
169. LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS. AGATHA CHRISTIE
170. LE TRÉSOR DE LA VILLA ROSE. A.-E.-W. MASON
171. LA PREMIÈRE AFFAIRE DE RICHARDSON. SIR BASIL THOMSON
172. LE CHIEN DE MARKENMORE. J.-S. FLETCHER
173. LE MYSTÉRIEUX N° 1. ANTHONY ARMSTRONG
174. LORD PETER ET L'AUTRE. DOROTHY SAYERS
175. LA LÈVRE TORDUE. HERBERT ADAMS
176. LE MYSTÈRE DU MASQUE. MAURICE RENARD
177. L'ADORABLE SPECTRE. STANISLAS-ANDRÉ STEEMAN
178. LA PORTE AUX SEPT SERRURES. EDGAR WALLACE
179. LA POLICE S'ÉNERVE. WERNER SCHELLE
180. LA BÊTE AUX SEPT MANTEAUX. P.-A. FERNIC
(Grand Prix du roman d'aventures **1935.**)
181. LA MORT VERTE. ELAINE HAMILTON
182. LE GRAND MSYTÈRE DE BRIGHTON. J.-S. FLETCHER

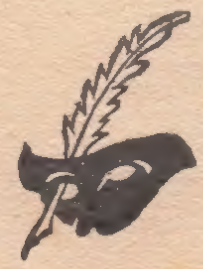
183. LA MAISON VIDE. — Francis-D. GRIERSON
184. LA BÊTE DORÉE. — Phillips OPPENHEIM
185. LA FILLE DE FU-MANCHU. — Sax ROHMER
186. LE RUBIS DE PATRICK HENLEY. — Francis OCAMPO
187. LE JUGEMENT DE LAROSE. — A. CASK
188. LA MALLE DE BOMBAY. — L.-G. BLOCHMAN
189. LES TROIS JUSTICIERS. — E. WALLACE
190. 5 H. 25. — Agatha CHRISTIE
191. LORD PETER ET LE BELLONA CLUB. — Dorothy SAYERS
192. LE PRINCE MAIYO. — Phillips OPPENHEIM
193. LE MESSAGE ROUGE. — Henry HOLT
194. L'ÉPAVE TRAGIQUE. — Jefferson FARJEON
195. LE STUDIO D'EN-HAUT. — Elaine HAMILTON
196. LA PREUVE EST AU FOND. — Rufus KING
197. LE COUTEAU SUR LA NUQUE. — Agatha CHRISTIE
198. LA MAUDITE FAMILLE WILLETT. — Rufus KING
199. L'INSPECTEUR DICKINS PREND SA RETRAITE. — Phillips OPPENHEIM
200. LE TÉMOIGNAGE DU SINGE. — Bruce HARRISON
201. JERRY FRISH, DÉTECTIVE. — Nellise CHILD
202. LE CHATEAU DES ARAIGNÉES. — J.-S. FLETCHER
203. LE POT DE CONFITURE. — Henry HOLT
204. WEEK-END AU TOUQUET. — Yves DARTOIS
(Grand Prix du roman d'aventures 1936.)
205. TERREUR DANS LA VALLÉE. — G. PATRICK
206. LA CROIX NOIRE. — J.-M. WALSH
207. LA CLOCHE SILENCIEUSE. — Elaine HAMILTON
208. DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT. — Pierre NORD
209. L'HOMME AUX CENT MASQUES. — Edgar WALLACE
210. LA MORT EN BLOUSE BLANCHE. — Etienne ALERET
211. LE CARNAVAL DES LOUPS. — Philips OPPENHEIM
212. L'INSAISISSABLE Mr. DEATH. — Carlton WALLACE
213. L'AS DE PIQUE. — Henry HOLT

214. DERRIÈRE LA PORTE JAUNE. — Valentin WILLIAMS
215. KIDNAPPERS. — Hughe CLEVELY
216. LE DÉTECTIVE PARESSEUX. — George DILNOT
217. LA SORCIÈRE. — Olga HARTLEY
218. LA MORT DANS LES NUAGES. — Agatha CHRISTIE
219. LE MEURTRE DU CHAMOIS. — Cécil M. WILLS
220. L'HOMME DE SCOTLAND YARD. — Valentin WILLIAMS
221. 17 CARTES. — E.-C. VIVIAN
222. LE MAITRE DE L'OR. — Phillips OPPENHEIM
223. MEURTRE EN NOIR. — F.-D. GRIERSON
224. SINISTRE ALIBI. — Carlton WALLACE
225. LE VIEUX TOM. — Miles BURTON
226. NOUVELLE ENQUETE DE RICHARDSON. — Sir Basil THOMSON
227. LA PRISON EST OUVERTE. — David HUME
228. TERRE D'ANGOISSE. — Pierre NORD

(Grand prix du roman d'aventures 1937.)

229. LE SECRET DE BOGEY HOUSE. — Herbert ADAMS
230. ON A TUÉ LE JUGE ROBINSON. — R.-L. GOLDMAN
231. L'INCONNU DE LA GRANGE. — Henry HOLT
232. L'HOROCOSPE DU MORT. — Yves DARTOIS
233. DÉBUT DANS LA POLICE. — M.-A. HYCHX
234. LE CARNET VERT. — Anthony ARMSTRONG
235. LA LOI DU GANG. — Hugh CLEVELY
236. LA TOILE D'ARAIGNÉE. — Valentin WILLIAMS
237. LA MORT D'UN ÉDITEUR. — Norman FORREST
238. LE NUMÉRO GAGNANT. — Francis BEEDING
239. RIEN N'EST IMPOSSIBLE. — Hearnden BALFOUR
240. LE DÉPUTÉ RANDALL. — C.-F. GREGG
241. POURQUOI PAS EVANS ? — A. CHRISTIÉ
242. MADAME. — Ph. OPPENHEIM
243. CI-GIT. — Seldon TRUSS
244. DANS LA SALLE DE BAINS. — Sir Basil THOMSON
245. SOUS LE TUNNEL. — Miles BURTON
246. L'HEURE INEXORABLE. — Valentin WILLIAMS

247. MONSIEUR X... — HENRY HOLT
248. UNE MISSION DÉLICATE. — DAVID HUME
249. DRAME EN ÉCOSSE. — VALENTIN WILLIAMS
250. APPEL DU BUREAU CENTRAL... — LÉONARD R. GRIBBLE
251. L'ASSASSIN EST A BORD. — Q. PATRICK
252. LE REPOS DE BACCHUS. — PIERRE BOILEAU
(Grand Prix du roman d'aventures **1938.**)
253. L'INFAILLIBLE SILAS LORD. — S.-A. STEEMAN
254. LE CRI DE LA CHOUETTE. — ARTHUR J. REES
255. LA CHAMBRE NOIRE. — CECIL M. WILLS
256. L'ARAIGNÉE DE FER. — BAYNARD H. KENDRICK
257. QUATRE GRIFFES. — HENRI HOLT
258. LE MORT AUX DEUX VISAGES. — RAYMOND SILVA
259. DINER D'ANNIVERSAIRE. — PHILLIPS OPPENHEIM
260. LE DRAGEOIR D'OR. — VALENTIN WILLIAMS
261. TROIS DÉTECTIVES. — LÉO BRUCE
262. LA DAME D'ONZE HEURES — PIERRE APESTÉGUY
263. A. B. C. CONTRE POIROT — AGATHA CHRISTIE
264. LIBERTÉ PROVISOIRE — R.-L. GOLDMAN
265. BAS LES MASQUES ! — DAVID HUME
266. BROUILLARD — VALENTIN WILLIAMS et DOROTHY RICE SIMS
267. PERTE DE VITESSE — HUGH CLEVELY
268. LA MAIN DE MARBRE — JEAN DICKSON CARR
269. PARTIE D'ÉCHECS — GANPAT
270. TEMPÊTES SUR L'ATLANTA — WEINER E. HINTZ



PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 bis, RUE DE MARIGNAN, 2 bis

SERIE EMERAUDE

E. MARSHALL

L'ILE PERDUE

ROMANS D'ACTION

E. MARSHALL

L'ILE PERDUE

LIBRAIRIE DES CHAMPS ÉLYSÉES

13